

# LIÈVRES, LAPINS

## ET LÉPORIDES

PAR

**EUG. GAYOT**

Membre de la Société impériale et centrale d'agriculture  
de France.



« ..... Qui dira bien ce qui est grand ?  
Tout est grand, tout est important, tout  
est égal au sein de la nature..... »

J. MICHELET.

---

PARIS

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE

26, RUE JACOB, 26.

1865

—  
MONTREAU. — IMPRIMERIE DE L. ZANOTE.  
—





## UN MOT ET UN CHIFFRE

---

Un écrivain agricole rappelait dernièrement ce mot d'un économiste, égaré parmi les petits faits : « Les basses-cours de France, si elles étaient bien tenues, suffiraient à elles seules pour solder le budget. » Et il ajoutait : « Cette assertion est peut-être exagérée, le budget est trop gros pour être payé par nos poules.... » Sans aucun doute. Cependant, la poule n'habite pas seule la basse-cour ; elle a des commensaux dont les produits réunis forment un chiffre très-respectable et bien plus élevé qu'on ne pense.

M. Léonce de Lavergne estime qu'il peut être évalué en nombre rond à 200 millions de francs, d'autres écrivent 250 millions ; mais dans ces chiffres n'entrent les produits ni du colombier ni du clapier. L'estimation est donc trop faible.

Nous exportons des œufs pour 20 millions de francs<sup>1</sup>, nous en consommons bien cinq fois autant<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons exporté en 1863 plus de dix-huit millions six cent vingt-six mille kilogrammes d'œufs, qui figurent aux tableaux officiels de la douane pour une valeur de 23,282,536 francs.

<sup>2</sup> En 1863, dit la statistique des consommations de Paris, les œufs ven-

De ce premier chef, déjà, la somme se fait importante, soit . . . . .	120,000,000 fr.
La vente des poulets, des poules, chapons et poulardes sur les différents marchés du pays (voir POULES ET ŒUFS), ne donne pas annuellement moins de . . .	50,000,000 »
L'élevage du dindon rend quelque chose comme. . .	115,000,000 »
Celui de l'oie. . . . .	80,000,000 »
Celui du canard. . . . .	45,000,000 »
Celui des pigeons . . . . .	70,000,000 »
Celui du lapin domestique . . . . .	120,000,000 »
TOTAL.	600,000,000 fr.

C'est un beau denier. Est-ce trop? Retranchez cent, deux cents millions, si vous voulez, et le chiffre sera encore magnifique, même par le temps de millions et de milliards qui roulent. Cependant, notre économiste a raison. Toutes les basses-cours sont loin d'être convenablement aménagées et tenues en France. Malgré leur prospérité relative, elles ne donnent peut-être que la moitié du rendement qu'on pourrait en attendre avec quelques légères améliorations dans le régime et un choix mieux entendu des races. Les bonnes, cela est vrai, ne coûtent pas plus à nourrir que les mauvaises.

Nous avons dit comment on atteindrait ce résultat avec le poulailier, dans le petit livre dont nous rappelions le titre tout à l'heure; celui-ci a la même visée en ce qui concerne l'éducation du lapin.

---

Sur les marchés de la capitale ont atteint « le nombre de 212,749,110, contre seulement 191,368,215 en 1862, soit une augmentation de 21,280,895 œufs en 1863. Ces ventes se traduisent en argent par 12,923,752 fr. en 1863, et par 12,162,828 fr. en 1862.

« Les facteurs pour le droit de 1 0/0, et la ville pour celui de 1 1/2 0/0, ont prélevé 323,093 fr. en 1863, et 303,020 fr. en 1862. »

Si la consommation de Paris ne représente que le 1/30 de celle de la France, quelle n'est pas l'importance de la production des œufs dans nos basses-cours !

D'ailleurs les œufs s'emploient à d'autres usages; la pharmacie, la préparation des peaux pour la ganterie, le collage des vins, etc., en consomment d'énormes quantités.



# LIÈVRES, LAPINS

## ET LÉPORIDES

---

### LES DEUX NE FONT PAS LA PAIRE

---

Le lièvre et le lapin composent le cinquième ordre de la classe des mammifères, celui des rongeurs.

Placés entre les rats et les porcs-épics, ils ne leur ressemblent guère.

Les caractères particuliers qui les distinguent d'une manière si tranchée des autres animaux, ne sauraient surprendre dans l'infinie variété des êtres, mais une chose étonne à bon droit, c'est que lièvre et lapin, fort rapprochés l'un de l'autre extérieurement et intérieurement, à la surface et dans les profondeurs de l'organisme pour qui les étudie anatomiquement, demeurent autant étrangers l'un à l'autre par les mœurs. Si divers qu'ils se montrent, il faut convenir qu'ils restent bien semblables à eux-mêmes dans chacun des sous-genres qu'ils forment et que, si tout le monde en sait assez pour ne prendre pas un lièvre pour un lapin, il n'est pas toujours aussi facile de reconnaître et de nommer, pour les distinguer entre elles, les diverses espèces qu'on s'est plu à multiplier dans le sous-genre lièvre.

Ici, en effet, les caractères généraux nettement accusés ne permettent pas de confondre les têtes de colonne ; mais les caractères spéciaux sur lesquels s'appuient les naturalistes pour isoler ce qu'ils ont appelé les espèces, ne sont pas, il s'en faut, aussi décidés, aussi prononcés. Parfois, au contraire, les nuances nous paraissent si peu



précises, ou si évasives, que ni la description ni le dessin ne sont aptes à les mettre en relief.

Certaines races ou variétés nombreuses, dans l'espèce du lapin, apparaîtraient en somme plus profondément séparées entre elles que ne le sont assurément plusieurs des espèces créées par les classificateurs dans le sous-genre lièvre. À notre avis, il en est bien une dizaine peut-être qui ne sont rien moins que justifiées, car rien n'a prouvé qu'elles ne se rechercheraient point pour la reproduction et que leur mariage resterait stérile à distance. Or, ceci a été jusqu'à présent, dans l'opinion la plus accréditée, le criterium de l'espèce. Si nous étions dans le vrai, on devrait regarder comme des races de lièvre, le *lepus variabilis*, le *lepus nigricollis*, le *lepus Ægyptiacus*, le *lepus cassiensis*, le *lepus saxatilis*, le *lepus americanus*, le *lepus arenarius* et sans doute quelques autres qu'on désigne aujourd'hui comme autant d'espèces distinctes, en tête desquelles on place le *lièvre commun*, le nôtre, qu'on trouve d'ailleurs dans toute l'Europe tempérée et aussi dans l'Anatolie et la Syrie. La description donnée par l'histoire naturelle de ces espèces ne fait porter les caractères différentiels que sur des points extrêmement secondaires et, par exemple, sur un peu plus ou un peu moins de taille ou de poids, sur la longueur variable des oreilles, sur des variations presque insignifiantes du pelage, toutes choses de peu d'importance en soi, qui résultent de l'habitat, qui s'expliquent par lui sans difficulté et qui, dans aucun cas, ne suffisent pour autoriser des divisions en espèces.

Bien qu'on ait été plus sobre de distinctions pareilles dans l'espèce du lapin, nous y rencontrons pourtant le *lepus magellanicus* que nous serions plus disposé à considérer comme une des races du lapin commun, du *lepus cuniculus*.

Mais tout cela n'a réellement aucun intérêt pour la pratique et nous pouvons passer outre puisque nous devons nous borner à parler dans ce petit livre, consacré au lièvre et au lapin, de l'animal qui en est resté le type dans chacun des sous-genres formés par eux.

---



## LE LIÈVRE (*Lepus timidus*)

---

Certes le lièvre n'est pas un étranger dans notre pays qui est le sien. Tout le monde le sait par cœur et le voit les yeux fermés. Cependant, il n'y a point de règle sans exception et me voici forcé, moi tout seul, d'avouer qu'à l'encontre de tous, plus je l'étudie, mieux je vois qu'on le connaît peu. Si aimé et si recherché qu'il soit, le pauvre petit, il a peur de tout, de tous et de chacun. Plaignons-le, car s'il a beaucoup d'ennemis, il n'a ni défense ni défenseurs. Il semble n'avoir été créé que pour craindre et pour fuir; il redoute jusqu'à son ombre et Lafontaine a quelque peu abusé de lui quand il lui prête cette exclamation qu'il n'a jamais commise :

Je suis donc un foudre de guerre.

La guerre ! C'est contre lui qu'elle a été inventée; il ne l'a jamais ni déclarée, ni faite à personne; mais il donne au gourmet une chair appréciée; il offre à l'homme de loisir l'occasion d'exercices salutaires, à l'homme occupé des distractions nécessaires, l'agréable délassement de la chasse permise, à d'autres encore l'attrait et le profit d'une poursuite d'aventure en temps prohibé. Que de motifs pour ne pas lui laisser le repos qui lui plairait tant ! Que de raisons pour le persécuter sans relâche, lui, le plus inoffensif de tous les êtres, pour s'attacher à sa recherche, pour le lever, si on ne le prend au gîte, pour l'atteindre d'une façon ou de l'autre ! En effet, tous les moyens semblent bons contre lui. Tour à tour poursuivie par les embûches et le plomb meurtrier, toujours exposée à la dent du chien, du renard ou du loup, comment l'espèce entière n'a-t-elle pas depuis longtemps disparu sous les coups d'une pareille conjuration !

Ceci est le secret de Dieu.



Dieu a donné en partage au lièvre et la vitesse et la fécondité; une aptitude et une faculté, c'est-à-dire une puissance infinie, supérieure, supérieure même au génie de la destruction. L'espèce du lièvre et aussi celle du lapin multiplient si prodigieusement, en dépit de tous les obstacles, qu'elles deviennent à peu près indestructibles l'une et l'autre, qu'il faut même employer beaucoup d'art, ainsi que l'a fait autrefois remarquer Buffon, pour en diminuer la quantité, quelque fois incommode.

Le fait est que dans les cantons conservés pour les plaisirs de la chasse, que sur tous les points où la reproduction du lièvre est convenablement protégée, on en trouve d'immenses quantités et qu'on peut en tuer des nombres quasi fabuleux dans une seule battue.

Alors il y a pléthore.

Quel qu'il soit, l'animal ne vit qu'à la condition de manger. Or, les populations exubérantes affament les lieux où elles sont installées. Le lièvre se nourrit d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits et de grains. Si sa consommation passe inaperçue quand les individus de l'espèce sont clairsemés sur un territoire de quelque étendue, il n'en est plus de même lorsqu'une fécondité active, non contrariée dans ses effets, a grossi, a multiplié les nombres sur des espaces plus restreints. L'alimentation des masses a d'ordinaire de grandes exigences, et ceux au détriment de qui elle a lieu ont alors d'excellentes raisons pour se plaindre.

Conservé avec soin des chasses nombreuses contre la convoitise de maints amateurs, protéger la reproduction indéfinie d'un gibier quelconque et réserver à quelques uns seulement le droit exclusif de le chasser, c'est détruire l'équilibre, c'est mettre un mal à la place d'un agrément, c'est changer en affliction un plaisir et forcer à ranger, parmi les animaux nuisibles, des êtres inoffensifs uniquement créés en vue de nos jouissances.

On avait fait ainsi, paraît-il, vers la fin du siècle dernier, et ceux qui avaient eu à souffrir du résultat s'entendirent à merveille pour pousser, contre l'abus, les clameurs les plus hautes, dès que la Révolution fut venue. Ce fut alors une exagération en sens opposé qui,



donnant à tous le droit de courir sus à la malheureuse bête, provoqua brusquement une immense destruction du gibier, lièvre compris.

« La proscription en masse de ces animaux, dit un livre du temps, avait été vivement réclamée par les économistes qui, avec les vues les plus pures et dans les plus louables intentions, ont été les précurseurs des amis très-inconsidérés de la licence déguisée sous le masque perfide d'une liberté plénière. En cherchant à corriger un mal, à réformer un abus, on fait naître souvent d'autres maux, d'autres abus plus grands, lorsque la pensée ne se repose que sur un seul point, lorsqu'elle n'embrasse pas l'ensemble de toutes les parties de l'économie publique. C'est ainsi que, n'envisageant que les dommages réels ou supposés, mais certainement exagérés, que les lièvres peuvent faire aux récoltes ou aux plantations, les économistes prononcèrent l'anathème et l'extermination contre l'espèce entière. C'est ainsi qu'un petit nombre d'années après, des hommes exaltés par de chimériques espérances, se chargèrent de l'exécution de cet arrêt de mort : entraînés par l'unique pensée dont ils étaient occupés, ni les uns ni les autres ne prévirent les suites de leurs conseils et de leurs actions. Les *lièvres* disparurent à peu près du sol de la France; les moissons n'ont pas été plus belles, la masse des subsistances a diminué, et les chapeaux, ainsi que d'autres objets manufacturés, dans la fabrication desquels entre le poil de *lièvre*, sont considérablement enchéris. »

En se plaçant à cette hauteur, la question prend des proportions énormes; mais ceci me forcerait à sortir de mon sujet; or, je ne veux pas m'en écarter.

Je voudrais bien tracer du lièvre un portrait ressemblant. Le dessin abrégera et facilitera beaucoup la tâche qui n'est pas déjà si aisée.

Eh bien donc, la gravure 1 nous met sous les yeux un petit quadrupède, un animal à quatre pattes, de forme allongée, de grosseur ou de poids variable, de 2<sup>k</sup>.1/2 à 5 kilogr., suivant les lieux de provenance, et particulièrement construit pour la vélocité, pour la course rapide. Haut du derrière et bas du devant, il a le rein élevé et la poitrine descendue, soit une grande énergie musculaire et une longue haleine. L'élévation du train de derrière favorise singulièrement l'étendue de l'enjambée, la vigueur de l'élan, la vive projection du corps en avant. Aussi, lorsqu'elle a voulu construire un coureur capable d'une extrême vitesse, la zootechnie pratique n'a pas trouvé de meilleur modèle à suivre; elle a copié le lièvre en tant qu'il lui a été possible de le faire,





Grav. 1. — Le lièvre.



et elle a produit le cheval des courses plates et le levrier, — deux merveilles, deux structures à part, qui réalisent l'idéal de la force, qui élèvent jusqu'à l'hyperbole la puissance, la vitalité de l'animal.

La tête du lièvre est oblongue, large et forte chez le mâle, plus étroite et plus fine chez la femelle, arquée depuis le bout du museau jusqu'aux oreilles, caractéristique enfin. La lèvre supérieure, fendue jusqu'aux narines, donne à la physionomie un aspect particulier. Le cheval qui a la *tête de lièvre* est en mince estime auprès des connaisseurs, il a l'air bête, et il est laid, prompt à s'effrayer; chez l'homme, la lèvre fendue, *le bec de lièvre*, présente une déformation qui ne l'embellit pas et à laquelle on s'efforce de remédier. Chose étrange que tout cela! nécessité ou beauté ici, imperfection là. Bien que nuisible à tous, la fente de la lèvre a certainement son utilité chez le lièvre. Cet organe n'a pas été divisé sans motif; et pourtant la raison physiologique échappe.

De chaque côté de la bouche, se voient de longues moustaches, mais on n'aperçoit pas aussi facilement une autre particularité, à savoir, que la peau ne s'arrête pas ici aux limites de l'extérieur. Effectivement elle pénètre, couverte de petits poils fins, ras mais très-serrés, dans la cavité dont elle tapisse en partie les parois. Le fait a été signalé, on ne l'a pas expliqué. Il est évident qu'une membrane plus mince et nue n'aurait pas offert une suffisante protection à la bouche. Les rongeurs ont parfois fort à faire; ils s'attaquent à des racines très-dures, à des matières très-résistantes dont ils doivent avoir raison, et contre les aspérités desquelles l'intérieur de la bouche devait être convenablement défendu. Telle est peut-être la mission de ce fin tapis velu qui, sous forme de peau, rembourre les parties les plus exposées aux blessures. La fente de la lèvre est peut-être aussi à la même fin; elle donne plus d'élasticité ou d'étendue à l'organe et laisse plus de liberté au travail des dents.

Celles-ci ne sont pas moins curieuses à étudier.

Le lièvre a six dents incisives, dit Buffon, quatre dans la mâchoire du dessus, et deux dans celle du bas. Les premières sont placées les unes derrière les autres; il



y en a deux en devant, qui sont longues et qui ressemblent chacune beaucoup aux défenses de la mâchoire inférieure du sanglier. Les dents incisives postérieures sont très-petites, et placées en arrière des grosses dont l'extrémité libre descend plus bas. Les deux incisives de l'autre mâchoire sont et plus longues et plus grosses que les deux incisives de devant de la mâchoire du dessus, mais elles sont moins recourbées. Leur extrémité libre est taillée en biseau, à bord tranchant; c'est par le jeu de toutes ces dents que l'animal coupe l'écorce des arbres.

Ces explications ne disent pas très-nettement les choses.

A vrai dire le lièvre, comme tous les rongeurs, n'a que quatre incisives, deux à l'extrémité antérieure de chaque mâchoire; les deux petites pièces de même nature dont il est parlé ne sauraient être considérées comme de véritables dents, mais comme des espèces de chevilles dont la fonction est d'offrir aux incisives du bas un appui solide, un point d'arrêt qui les empêche d'arriver jusqu'à la membrane du palais et de la blesser, ce qui eut été inévitable sans cela dans les efforts violents et soutenus de la mâchoire, lorsque les incisives s'attaquent à des corps très-durs. Je vois que tout a été disposé à cet effet. Les mâchoires fonctionnent sous l'action de muscles extrêmement puissants, très-épais, très-tendineux; « les dents sont grosses, longues, très-fortes; dit Buffon, à proportion de la grosseur de l'animal; » la bouche est protégée par un repli très-velu de la peau; le voile du palais et la langue, couverts l'un et l'autre d'une membrane épaisse, très-résistante, présente de forts sillons à bords diversement courbés; il n'est pas, à ce qu'il me semble au moins, jusqu'à la division de la lèvre supérieure, qui n'ait ici son utilité propre; et j'ajoute, pour en finir, que la partie antérieure de la tête, le museau, offre, par son développement anormal, une idée de la force accumulée dans la région pour suffire à la tâche pénible qui lui incombe parfois.

Daubenton a mesuré toutes les parties du corps. C'est bien minutieux, mais c'est très-instructif. Je ne rapporterai ici que trois des dimensions prises :



Circonférence du museau, derrière les narines.	3	pouces	8	lignes;
Circonférence de la tête, derrière les yeux..	6	—	8	—
Circonférence du corps, dans son plus grand développement. . . . .	11	—	6	—

Ainsi rapprochées, ces mesures ont une véritable signification; elles témoignent en faveur de l'assertion qui les précède.

Les incisives du haut, plus larges que les inférieures, présentent dans le sens de leur longueur un sillon très-prononcé, si prononcé même qu'il pourrait faire croire à un observateur superficiel à l'existence de quatre dents au lieu de deux. L'animal naît, je le suppose, avec toutes ses incisives, car si près de la naissance qu'on les cherche, elles se montrent hors de l'alvéole. Il en est ordinairement ainsi chez le chien qui a toujours incisives et crochets de lait hors de l'alvéole, avant d'avoir les yeux ouverts.

Ici pourtant une particularité. Le lièvre, le lapin, et selon toute apparence tous les rongeurs n'ont qu'une seule dentition. Les premières dents persistent. Au lieu de s'user, de vieillir et de tomber comme font les dents de lait, elles vont grossissant, s'élargissant, se fortifiant avec l'âge, comme le reste, et, comme le reste aussi, ne deviennent caduques qu'à l'époque la plus avancée de la vie. On peut effectivement se demander ce que deviendrait le rongeur pendant la crise de la seconde dentition. La nature ne pouvait lui enlever, même passagèrement, l'instrument principal, essentiel de l'existence; loin de là, elle le fait toujours plus fort et proportionne sa puissance à l'étendue des besoins de l'individu. Est-ce une exception que ceci? non, il n'y a pas d'exception dans la nature. Ce qu'on appellerait ainsi témoignerait seulement de l'insuffisance des connaissances acquises.

Je ne sache pas qu'on qualifie d'exception le mode particulier de première émission et de remplacement des incisives du cochon : l'une et l'autre commencent, on le sait, par les crochets et les coins, pour se continuer par les pinces et finir par les mitoyennes, tandis que chez les autres espèces domestiques, l'éruption des dents, commencée par les pinces, se termine par les coins. Ce n'est point une exception non plus qui, dans



la fourmi, a placé les mandibules ou les dents en dehors de la bouche — horizontalement, l'une à droite et l'autre à gauche, — afin qu'elles puissent se rencontrer et remplir leur office en agissant de côté. Chez nous tous et chez les animaux qui nous touchent, bien autre est le système dentaire, puisqu'il est vertical et agit de haut en bas.

Cette digression ne m'a point égaré, je reviens.

Les yeux du lièvre sont grands, ovales, saillants; les paupières n'ont pas de cils et la vue, on le suppose, n'est pas des meilleures. Mais on n'asseoit la supposition sur rien de sérieux, car on ne s'appuie d'aucune considération quelconque.

Démesurément longues, les oreilles s'étendent en arrière; très-rapprochées à la base, elles s'écartent l'une de l'autre par leurs pointes. Que vais-je donc parler des oreilles du lièvre! est-ce que tout le monde ne les connaît pas? si fait vraiment. Cependant tout le monde n'a peut-être pas remarqué toute l'élégante perfection qui les distingue, leur admirable fini. Transparentes, à peine recouvertes d'un poil très-fin, elles n'en sont pas surchargées et jouissent sans fatigue de l'extrême mobilité qui leur est nécessaire. Parties extérieures de l'organe de l'ouïe, elles concourent activement à l'effet qu'on nomme audition. Chez l'animal dont il s'agit, cette fonction a une immense importance et l'oreille ne remplit pas une sinécure. Le lièvre, dit Buffon, s'en sert comme de gouvernail pour se diriger dans sa course, qui est si rapide qu'il devance aisément tous les autres animaux. Je ne sais pas au juste ce que vaut cette idée de gouvernail, à moins qu'elle ne se rattache à l'audition. Toujours est-il que le sens de l'ouïe est exquis chez le petit quadrupède et que l'instrument visible de la fonction est en activité permanente. Seule, sa longueur a été remarquée, mesurée; sa forme est autrement intéressante. Au repos l'oreille, couchée en arrière, s'appuie sur le cou et sur le dos, l'ouverture en dehors et en dessus, mais presque fermée de manière que ni la pluie, ni la rosée, ni la poussière ne puissent pénétrer dans le cornet, le salir ou porter atteinte à la finesse de l'ouïe.



Au moindre bruit, le pavillon se relève en s'ouvrant et prend une direction favorable à la perception des sons.

Les lombes sont larges et puissantes comme tout l'arrière-train.

La queue paraît courte, plus courte qu'elle n'est en réalité, parce qu'elle est brusquement relevée en arrière.

Comparativement aux membres postérieurs, ceux de devant ont peu de longueur; les extrémités sont grosses et dénotent beaucoup de force; elles se terminent par cinq doigts en avant et quatre seulement au pied de derrière, tous cachés, enfouis dans un poil épais qui les protège efficacement contre la fatigue et contre les piqures aiguës des bruyères ou des ronces. Cette région, le pied, a été particulièrement soignée par le créateur. En l'examinant, on comprend qu'elle a été constituée pour résister à la violence de chocs souvent répétés. L'ongle de chaque doigt est plutôt petit que gros, mais dur, solide et inusable, grâce au poil touffu qui le préserve.

Dans la position qui leur appartient, on compte de 10 à 12 mamelons, régulièrement espacés sur la poitrine et sur le ventre, en nombre égal de chaque côté des deux régions. Le mâle les porte comme la femelle, mais beaucoup plus petits, car c'est à peine parfois si on les voit tous.

D'un gris tirant sur le roux, le pelage offre une nuance mélangée produite par les trois teintes dont se colorent tous les poils du dos. Blancs à la racine, ils se rembrunissent vers le milieu et deviennent roux-fauve à leur extrémité libre. Le ventre et le dessous de la tête sont blancs; noire en dessus, la queue est blanche en dessous; le bout des oreilles est noir. Ceci, du reste, sujet à mille et une variations, ne saurait être pris, en thèse générale, que comme la nuance la plus constante et la plus commune en notre pays. En effet, par un phénomène commun à toutes les contrées que la neige couvre pendant un laps de temps assez long, la fourrure des lièvres subit en hiver une transformation remarquable. Comme la robe des oiseaux coureurs, qui marchent plus qu'ils ne volent, elle prend la couleur



du sol avec lequel elle se trouve si constamment en contact. En Europe, les cailles, les perdrix, les lièvres ont la couleur terreuse à l'aide de laquelle ils se dissimulent au fond des sillons et échappent à l'œil du chasseur. Mais à Terre-Neuve, par exemple, les animaux commencent à pâlir aux approches de la saison des neiges et blanchissent jusqu'au printemps, époque où leur robe se fonce pour reprendre, en été, sa nuance primitive. La remarque n'est pas nouvelle et cela se comprend, puisque le fait est aussi ancien que l'existence même de l'espèce. Déjà Buffon avait dit : « Dans les hautes montagnes et dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, et reprennent en été leur couleur ordinaire. Il n'y en a que quelques uns et ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. » Ceci n'est pas « le privilège » exclusif des lièvres, la remarque s'étend à toutes les espèces,

Et je sais même sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont..... *lièvres*.

Du reste leur dépouille a son prix, mais surtout dans la saison du froid, parce qu'alors le poil en est plus fourni, plus long et plus soyeux.

Toutes proportions gardées, le cerveau du lièvre ne manque pas de volume ; il pèse plus que celui du lapin qu'on trouve et plus industrieux et plus « spirituel. » La comparaison me paraît pécher par la base ; je ne la trouve pas juste, mais ce point pourra revenir un peu plus tard.

Quoiqu'il en soit, les méchants propos qu'on a tenus de tous temps sur le lièvre ne sauraient avoir leur fondement sur le moindre développement du cerveau ou du cervelet. Le petit n'est pas brave, c'est vrai ; tout l'inquiète, un rien l'effraie, je suis bien forcé d'en convenir, puisque sa timidité est devenue proverbiale dans toutes les langues. Chez nous, être peureux comme un lièvre, c'est avoir atteint le dernier degré de la pusillanimité. Cependant, s'il a facilement le mal de la peur, il n'a pas, je l'espère, la peur du mal. Il oublie promptement la dernière inquiétude qu'il a eue, les affreuses venettes



qu'il a subies depuis le jour de sa naissance. Il n'a pas plus de mémoire que de rancune, il est aussi doux que craintif. En dehors du danger actuel, je ne le vois point perplexe; regardez plutôt : à peine remis d'un assaut tout récent, il se montre sans défiance; il court, saute et bondit; il s'arrête. Assis sur ses pattes de derrière, on dirait qu'il procède aux soins de sa toilette; il se frotte consciencieusement et avec une vivacité pressée les côtés de la tête, le museau surtout, avec ses mains. Mais ses oreilles restent toutes grandes ouvertes. Une feuille se détache d'un arbre voisin; en tombant elle a fait quelque bruit; il ne s'y attendait pas, il est surpris. C'est la peur qui le talonne à nouveau; il détale vite et vite, et dans sa précipitation à fuir un danger imaginaire, il se jette parfois au devant d'un danger réel. Ne croyez pas pourtant que l'instinct de la conservation lui fasse plus qu'à un autre défaut. Il n'est pas déshérité à ce point. Il a maintes ressources dans son sac; parmi les ruses qui lui sont propres, il en est même qui font beaucoup d'honneur à sa sagacité.

Le lièvre est solitaire et silencieux. Il n'a pas d'industrie, il ne travaille pas, il fuit la communauté et n'a même pas de demeure qui lui appartienne, bien qu'il revienne volontiers au point où il a fait élection de domicile. Mais on n'ignore pas ce qu'est le gîte, un léger enfoncement du sol dans lequel l'animal se cache de son mieux, où, pendant le jour, il se ramasse et se tapit. On le découvre d'ici (grav. 1) entre les deux mottes de terre qu'il a choisies et dont la couleur est aussi celle de son corps; il les arrange simplement de manière à recevoir, en hiver le soleil du midi, en été la brise du nord. Il y dort beaucoup, disent ses historiens, il y songe, a prétendu Lafontaine,

Car, que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

Il ne vit pour ainsi dire que la nuit, d'après Buffon. En effet, c'est pendant la nuit qu'il se promène, qu'il mange et qu'il s'accouple. La lune trahit ses évolutions et ses ébats. Alors il recherche ses pareils et joue avec eux. Ils sautent, ils courent les uns après les autres, et la partie se prolonge à moins que quelque bruit ne



donne à tous le signal de la fuite, auquel cas chacun tire ses grègues et file prestement, sans demander son reste, d'un côté différent.

La conformation des membres, plus courts devant, plus longs derrière, rend la course plus rapide, moins pénible à la montée qu'à la descente. Aussi, lorsqu'il a le choix, le lièvre commence toujours par gagner la montagne. Ses vives allures sont une sorte de galop, consistant en une succession de sauts, de bonds très-prestes et très-pressés; il ne s'entend pas marcher lui-même, grâce à la garniture épaisse, au bienheureux rembourrage du dessous des pattes. Peureux comme il l'est, affolé au plus petit frémissement, il n'eut osé bouger sans cette bonne et utile prévoyance de la nature; elle lui laisse au moins quelque sécurité, et ce n'est pas trop vraiment. Ce n'est pas lui qui se mettrait à siffler, en route, pour se donner le change et tromper l'espion. Il ne cause jamais, il se garderait bien de crier à moins qu'on le saisisse avec violence, qu'on le tourmente ou qu'on le blesse. Sa voix se fait entendre alors; elle est forte et d'un son particulier auquel je ne trouve néanmoins, quoiqu'on en ait dit, aucune ressemblance avec celui de la voix humaine.

On pourrait croire qu'une pareille existence est bien triste; elle a ses compensations. Le lièvre n'est pas comme l'homme qui boit sans soif, mais aussi bien partagé que lui sous un autre rapport, il aime en tout temps. Comme tant d'autres, il n'attend pas que les beaux jours reviennent; que les champs et les bois reverdissent, que les premières fleurs étalent leurs brillantes couleurs, que l'abeille ait repris son vol sur l'émail des prairies, que les petits oiseaux recommencent à bâtir leurs nids, ceux-ci dans les blés et ceux-là dans la feuillée. Toujours prêt, il travaille, autant qu'il peut, à multiplier, et sa fécondité même devient l'une des jouissances de l'homme. Une égale ardeur anime la femelle qui n'a pas de saison marquée pour produire et qui, si l'on en croit Buffon, peut être en rut et pleine à la fois.

Ceci vaut bien que je m'y arrête; je n'y manquerai pas un peu plus bas.



Je dis d'abord que la femelle du lièvre a nom la *hase*, que les petits à la mamelle sont des *lièvreteaux*, et au sevrage des *levrauts* : on appelle *trois quarts* les mâles qui approchent de l'état adulte, et *bouquins* ceux qui ont atteint leur entier accroissement.

Hases et bouquins sont précoces; ils sont nubiles dès la première année de leur vie. Ils se recherchent alors, et se lient, et multiplient sans perte de temps.

La gestation est de 30 à 31 jours; les portées varient, dit-on, de 1 à 4 petits, mais elles ne se renouvelleraient que 2 ou 3 fois par an. Autant bornée que cela, la fécondité me paraîtrait moins active que médiocre; les premiers chiffres indiquent peut-être plus le nombre des survivants que le nombre même des naissances, et celui des portées n'est sûrement pas rigoureux, exact, voulais-je dire.

En effet, la hase met bas au pied d'une bruyère ou d'un buisson, petit abri et petite protection pour des nouveaux-nés. Beaucoup doivent périr; ce qui tendrait à confirmer cette pensée, c'est la plus rapide multiplication de ces animaux dans les lieux qui leur sont le plus favorables et d'où l'on écarte, autant que faire se peut, leurs ennemis naturels, ceux qui leur font la guerre la plus meurtrière à tous les âges. D'autre part, si les portées sont aussi éloignées, à quoi bon cette faculté de pouvoir être fécondée encore pendant la durée même d'une gestation?

Il y a ici quelque lacune dans nos connaissances. Porte-t-elle sur la répétition des portées ou sur l'importance numérique de ces dernières? Il est certain que le nombre des petits à chaque gestation est limité; il ne paraît pas atteindre souvent, il ne dépasse probablement jamais le chiffre quatre lequel même paraît être le plus rare.

La hase prend le mâle en mars, dit-on, et les derniers lièvreteaux naîtraient en septembre. Ces deux époques comprennent sept mois pleins, soit 214 jours, écrivons seulement 200. Trente par gestation et deux allaitements complets, à supposer que l'accouplement ne se renouvelle qu'après le sevrage des petits, prendraient 137 jours au plus. Resteraient 63 jours d'oisi-



veté absolue pendant la période de la productivité. Je ne découvre pas le motif de cette longue inaction qui ne concorde guère avec les ardeurs amoureuses de l'espèce et le rôle qu'elle remplit dans le fonctionnement général des êtres. La seule mission qui semble lui être départie est de « croître et de multiplier. » En dehors d'elle, on n'aperçoit plus aucune utilité, si ce n'est celle de fournir un aliment à tous ceux qui la pourchassent sans qu'elle rende la pareille à aucun autre.

Née pour la multiplication, je ne vois pas comment la hase accomplirait sa tâche si sa fécondité se trouvait effectivement resserrée dans les limites qui viennent d'être posées. Il faut donc qu'il y ait autre chose et déjà nous avons eu raison d'écrire plus haut : la femelle n'a pas de saison marquée pour produire.

Mais l'autre chose dont il s'agit ou que j'entrevois pourrait bien être la gestation continue ou à peu près, non plus seulement de mars à septembre, mais presque toute l'année, car on voit souvent des jeunes longtemps avant le mois d'avril et dès la fin de janvier.

Dès qu'elle a mis bas, a dit Buffon, la femelle du lièvre reçoit de nouveau le mâle ; elle le reçoit encore avec fruit pendant la plénitude.

C'est que sa conformation est double ; elle a deux matrices tout à fait indépendantes. De là vient que l'une d'elles peut porter les fruits d'une première conception tandis que l'autre est complètement vide, et que cette dernière peut à son tour, et du fait d'un nouvel accouplement, recevoir et développer avec le même succès de nouveaux germes sans que les fœtus de l'organe voisin en éprouvent rien de pénible, s'en ressentent en quoi que ce soit.

Voilà une singulière aptitude, une particularité étrange. Nous ne trouvons rien de pareil dans nos animaux, car ce que l'on a appelé du nom de superfétation ne donne pas l'idée de ces gestations en partie double, régulières et normales. Seule, la ponte de l'oiseau offrirait presque avec cette situation un semblant d'analogie. La hase ne saurait mettre au monde ses petits à des intervalles aussi rapprochés que les femelles des oiseaux



pondent leurs œufs, puisqu'elle les porte pendant tout un mois dans son sein, mais elle échelonnerait, pour ainsi dire, les naissances à des intervalles aussi courts que possible de manière à les multiplier davantage, sans les exposer autant et tous à la fois à la destruction qui les menace toujours.

Telle serait donc la voie employée par la nature pour assurer la multiplication d'une espèce très-craintive et sans défense vis-à-vis de l'ennemi.

Qu'on ne s'étonne pas de l'étrangeté du moyen. Il paraît tel à nos yeux par comparaison avec ce qui se passe chez les espèces que nous connaissons le mieux, mais quel est-il en comparaison des autres ?

La mère abeille choisit à son heure un époux, l'enlève un moment sur ses ailes, puis le rejette mutilé. Il ne survit pas au bonheur ; mais elle, — la mère, — elle a été fécondée pour quatre ans, le terme ordinaire de sa vie.

Chez les pucerons, c'est bien autre chose encore puisqu'on les voit vivipares et ovipares tour à tour. En effet, ils naissent tout vivants l'été pour être plus vite à la besogne ; quelle besogne ? (on les considère comme agents essentiels de la transformation vitale), et sous forme d'œufs à l'automne, quand la feuille tombe et que la sève s'endort, pour mieux résister au froid de l'hiver. Mais ce n'est pas tout, ce qui nous intéresse le plus ici, c'est le fait inoui, ce don bien plus étrange qu'une seule minute d'amour assure aux femelles la fécondité pour quarante générations !

Ne soyons plus surpris de ce qui se passe chez la hase et aussi parfois chez la femelle du lapin qui est conformée de même et également douée. Buffon, à ce que je crois, a le premier parlé de ces gestations alternées, de ces enfantements multiples et continus. Il n'a pas entendu bâtir une hypothèse, il a écrit en s'appuyant de la description anatomique des parties très-scrupuleusement faite par Daubenton. Beaucoup d'écrivains ont répété notre grand naturaliste sans trop le comprendre apparemment et sans commentaire explicatif. Il en résulte que le fait en lui-même est resté ignoré,



car il n'est pas encore dans le domaine public. Il est à noter cependant que la révélation de Buffon sur la génération du lièvre s'est produite après examen très-attentif et dans la louable intention de mettre la vérité à la place des erreurs qui régnaient alors dans les esprits. En ce temps-là, en effet, on croyait assez universellement que, parmi les lièvres, « il y avait beaucoup d'hermaphrodites, que les mâles donnaient quelquefois des petits comme les femelles, qu'il y en avait qui étaient tour à tour mâles et femelles, et qui en faisaient alternativement les fonctions..... » Ces idées ont eu leur source dans ce fait que la conformation des organes de la génération rend assez difficile, à première vue, chez les jeunes, avant 4 à 5 mois, la distinction du mâle et de la femelle, par des observateurs superficiels ou mal renseignés.

Nous sommes plus avancés maintenant, car toutes ces croyances se sont effacées, mais si les préjugés ont disparu, toute la vérité n'est pas encore en pleine lumière.

Si ardente qu'elle soit en réalité, si lascive qu'on la suppose, la hase ne se livre pas sans conditions, sans choix au premier venu, au galant empressé qui, le premier, vient lui conter fleurettes. Elle lui inflige des épreuves nécessaires. C'est qu'il s'agit ici d'une grande chose, non d'un caprice. La sécurité de l'individu, mieux encore la conservation de l'espèce repose sur l'exaltation des qualités qui lui ont été départies.

La nature a songé à l'espèce; la mère ne songe qu'à ses futurs enfants; mais par ceux-ci on arrive sûrement à l'autre puisque ce sont eux qui la constituent.

Le sentiment de la maternité est la sauvegarde infailible de l'espèce.

Le mâle ne regarde ni de si haut ni aussi loin. Fort ou faible, il aime; son amour, a dit Elz. Blaze, ressemble à la rage. Il convoite, il sollicite, il poursuit les femelles avec un acharnement incroyable. Cela ne suffit pas; il faut avant tout faire ses preuves et l'emporter sur ses rivaux. De là vient que les mâles en instance se livrent entre eux des combats sanglants.

Ce ne sont encore que des préliminaires. Ils servent



à écarter d'une manière définitive les poursuivants surannés et les soupirants avant la lettre, les amoureux précoces, ceux qui n'ont plus qu'à mourir et ceux dont l'heure n'est pas venue, mais les plus vaillants, les athlètes restent en présence. C'est à la belle à se prononcer maintenant ; elle sera le prix du vainqueur, mais il faut un vainqueur.

C'est la règle commune, la volonté inflexible de la nature ; toutes les espèces libres lui sont soumises, aucune ne l'enfreint. Le soin de la reproduction est le partage exclusif des forts. C'est en vertu de cette loi que les espèces sont préservées de toute déchéance, qu'elles traversent les âges toujours *elles*, toujours entières, dans l'immutabilité qui est leur caractéristique.

En parlant du rossignol, M. Michelet a poétiquement exposé cette loi dans le passage que voici :

«..... L'épreuve que, dans d'autres espèces, la femelle impose, c'est d'aider à creuser ou bâtir le nid, de montrer qu'on est habile, qu'on prendra la famille à cœur. L'effet est parfois admirable. Le pic, d'ouvrier devient artiste, et de charpentier sculpteur. Mais hélas ! Le rossignol..... n'a que la voix ; qu'il s'en serve.... »

J'en dirai autant du bouquin. Il n'a que ses jambes et la manière de s'en servir. Qu'il détale donc et montre quel usage il sait faire de la vitesse lorsque, découvert et poursuivi à outrance, il doit fuir et mettre les chiens en défaut. Son épreuve à lui, c'est la course rapide, effrénée, combinée avec la fuite intelligente, compliquée de toutes les ruses suggérées par la nécessité du salut.

Ils sont là plusieurs, deux ou trois peut-être, qui se disputent en dernier ressort l'objet en litige, l'amante à qui il faut plaire ? non, la hase qu'il faut mériter, et chacun, follement épris, poussé par une brûlante émulation, fait de son mieux avec l'espoir de vaincre, dans l'espérance de la conquête.

Là est le motif sérieux de ce vagabondage nocturne à toute vapeur, à travers pays. Le lièvre se prépare toujours à la lutte. Il n'y serait pas apte, s'il n'était toujours en bon état d'entraînement ; si, par une gymnastique perpétuelle, graduée jusqu'à la violence, il n'entretenait pas sa vigueur, l'élasticité de ses membres, la densité de



ses chairs; si, par une oisiveté malencontreuse, par paresse ou autrement, il laissait venir l'embonpoint, l'obésité. Il court donc, non en touriste et pour le seul plaisir de voir, mais par prévoyance et dans son intérêt le mieux compris. C'est ainsi qu'il se tient en haleine et qu'il se fortifie. C'est ainsi qu'ont vécu les plus beaux aux yeux du chasseur, du marchand et du consommateur. Un bon lièvre est dodu, dit Elz. Blaze, une autorité en pareille matière; son rable est fort, large, étoffé, mais il *n'est jamais gras*.

C'est dans ses pérégrinations que l'animal apprend à connaître le pays, les ressources qu'au besoin lui fourniront les différents points de la contrée dans laquelle il est établi; il a rédigé dans sa cervelle tout un plan de campagne; il y a mis le temps et l'a peu à peu perfectionné en le modifiant à diverses reprises. Mais alors il y tient et le suit à peu près invariablement, si bien que celui qu'on n'a pu prendre un jour et qu'on chasse de nouveau le lendemain, conduit chiens et chasseurs par les mêmes voies, les oblige à faire les mêmes tours et détours que la veille avant de revenir au point de départ. Quand la poursuite est sérieuse, il perce droit en avant, puis se livre à de grandes randonnées, à de longs circuits aux environs de son gîte.

Moins forte, moins vite, plus lourde par suite des exigences de la maternité et des fatigues de l'allaitement, la femelle s'écarte moins, lorsqu'elle est chassée, et revient plus souvent sur ses pas en multipliant davantage ses ruses et ses détours. Ni l'un ni l'autre, du reste, ne dirigent la course contre le vent, mais du côté opposé. Ceci est affaire d'importance, un soin dicté par l'instinct de conservation. La hase est sédentaire; il est aisé d'en comprendre les motifs. On la dit, pour les mêmes causes toujours, plus délicate, plus impressionnable aux influences extérieures et notamment à l'humidité. Elle doit s'observer davantage et s'exposer moins; elle obéit sans contrainte à cette double obligation.

Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale,

les petits naissent toujours avec les yeux ouverts. Ils



sucent leur mère pendant une vingtaine de jours, après quoi ils s'en séparent définitivement et pourvoient eux-mêmes à leurs besoins. Tant qu'ils sont jeunes, lièvreteaux par conséquent, ils ne s'écartent beaucoup ni les uns des autres, ni du gîte de la mère. Il y a, selon toute apparence, un commencement d'éducation indispensable, quelques bons conseils à recevoir et l'on peut soupçonner que, la nuit venue, d'utiles conférences s'ouvrent entre la mère et les enfants pour toute la durée de cette première jeunesse pendant laquelle chacun d'ailleurs s'essaie à la solitude en se formant un gîte particulier et solitaire à une soixantaine de mètres environ de tout autre. Lors donc qu'on trouve un jeune en un point, on est à peu près sûr que ses frère et sœur ne sont pas loin.

Aucun animal, plus que le lièvre, n'a mieux fait reconnaître cette vérité, à savoir : la taille, les dimensions générales, les qualités physiques, la couleur des animaux sont dans une dépendance étroite du climat, du terroir, et de même pour la saveur, pour la délicatesse des chairs, qui sont le produit direct de l'alimentation, le fruit d'une nourriture de qualité essentiellement variable suivant sa composition et les lieux.

Pour être rouge, noire plutôt, la chair de lièvre n'en est pas moins délicate et recherchée. Elle a un fumet *sui generis*, mais changeant, ou plus ou moins agréable et marqué suivant la provenance. Ainsi le lièvre ladre qui habite les localités basses et malsaines a la chair blanchâtre, c'est-à-dire décolorée, longue, filandreuse et peu sapide, comme l'avaient nos bœufs maraîchins avant l'assainissement du sol des marais du Poitou, où ils ne trouvaient que des aliments grossiers, comme l'ont encore tous les moutons qu'on engraisse sur des lieux fangeux. Tout autre est le lièvre qui vient de race de montagnes ou des collines élevées, celui qui s'est nourri de père en fils d'herbes fines, qui a brouté par ci par là le serpolet, le thym et toutes ces plantes odoriférantes des contrées hautes et méridionales. Il y a de nombreux intermédiaires et, par exemple, le lièvre qui habite le fond des bois n'est pas comparable à celui qui se tient dans les champs ou dans les vignes.



C'est des bons seulement, on le comprend, que Martial a pu dire en l'honneur de l'espèce :

*Inter quadrupedes, gloria prima lepus.*

Il n'en est pas ainsi des autres, et non plus de ceux qu'on élève en captivité, si on les y retient trop longtemps ou si on les nourrit de plantes trop communes et fades. Mais je réserve intentionnellement tout ce qui touche à l'élevage domestique du petit animal ; il aura son chapitre spécial.

Je veux seulement ajouter un mot.

Le lièvre est essentiellement fait pour la liberté et pour la vitesse ; il se dégrade vite dans les conditions opposées. Entre les extrêmes même, il n'y a pas, pour ainsi parler, de moyen terme qui lui soit favorable, car sa multiplication souffre, sa fécondité se restreint dès qu'on borne ses courses dans des limites trop resserrées. Aussi n'a-t-on point réussi à établir des garennes de lièvres comme on le fait avec succès pour le lapin, et l'on a dû se résigner jusqu'ici à laisser l'espèce entière à toute son indépendance. Il y a plaisir assez grand encore à en chercher les individus épars dans les bois et sur les vastes surfaces.

Voilà ce que dit l'histoire naturelle, mais la zootechnie tiendrait un tout autre langage, et je réserve le sujet qui reviendra plus loin sous ma plume.

#### MADAME VEUVE COURTE-QUEUE

Je n'ai jamais pu découvrir l'origine de cet étrange sobriquet. Je ne l'invente pas ; il a existé. J'ai connu la femme qui le portait, on ne le lui donnait pas en face, mais elle était renseignée et n'en avait aucun souci. Elle était fille d'un vieux braconnier normand, le père Lariton, dont on a beaucoup parlé en son temps, et veuve, encore fort avenante, d'un garde particulier, Lamoureux, adroit coquin, rusé compère qu'on ne sut jamais prendre en défaut, bien qu'il fût constamment en faute. Son fils unique fut un piqueur fameux : tout jeune encore, il s'était fait une réputation parmi les plus intrépides



veneurs du Poitou. Bon sang ne pouvait mentir. Il avait nom La Branche.

Madame Courte-Queue, fine mouche s'il en fut, au dire des voisines, en savait long sur toutes les choses de la chasse permise et de la recherche furtive du gibier. En vraie fille d'Ève, elle adorait le fruit défendu. Elle avait été à bonne école entre son père et son époux, deux consciences à la vaste envergure. Elle aimait passionnément les bêtes, mais à sa manière. Ce n'était ni de la tendresse ni de l'attachement, c'était curiosité, une curiosité avide qui avait sa source dans le besoin de se mesurer avec la difficulté, et pour mobile l'amour du gain, car elle vendait cher ses coquilles, Madame Courte-Queue. Les bêtes civilisées l'attiraient peu; elle les cultivait avec succès sans les priser beaucoup; les autres l'occupaient incessamment. Elle en étudiait avec volupté les mœurs, les plus secrets instincts, s'essayant et réussissant à élever en captivité les plus sauvages à une époque où les sociétés protectrices des animaux n'étaient pas encore instituées, où les jardins d'acclimatation, éventant les voies de l'inconnu, n'avaient point encore éveillé le goût des excentriques. Elle déployait à cette œuvre un zèle immense et réfléchi, une ardeur toujours nouvelle. Elle était artiste en son genre et naturaliste enragée, c'est-à-dire plus libre qu'asservie en ses opinions par celles des savants. Elle faisait l'admiration de son père, qui admirait peu les autres; elle était l'orgueil de son mari qui s'estimait plus que pas un; mais elle les secondait merveilleusement, efficacement tous deux dans leur joli métier; elle était leur complice intelligente et avisée. Bonne mère aussi, elle donna tous ses soins à l'éducation professionnelle du petit; dans sa sphère, celui-ci compléta l'illustration de la famille.

Lariton était un homme de haute taille, aux allures libres et dégagées. Je le vois encore sous sa casquette et sous sa blouse de couleur feuilles mortes, habillement commode pour toutes les chasses d'hiver, celles du jour et de la nuit, car les animaux sont accoutumés à cette nuance, les hôtes de la plaine autant que ceux des bois. Il s'adonnait sans réserve au mensonge et au tabac, et



ne craignait personne quand il s'agissait d'emplir une gibecière ou de vider une gourde d'eau-de-vie de cidre. Il a pratiqué son industrie ou son commerce pendant plus de trente ans sans avoir jamais été arrêté, quoiqu'il fût bien connu pour l'exercer par les gardes de la contrée et par toute la maréchaussée des environs. Il connaissait toutes les ruses du braconnage; esprit fécond, il en imagina que la tradition a soigneusement conservées. Joyeux compagnon, il vécut en bonne intelligence avec tout le monde. A l'occasion il choquait volontiers son verre plein aux verres plus réservés de ceux qui le traquaient avec le plus de ferveur, moins par zèle à la fin, que par amour-propre froissé. Il échangeait avec eux de gais propos, mais toujours il tenait le dé dans la compagnie et parlait au moins pour quatre sans pourtant jamais dire autre chose que ce qu'il voulait qu'on entendît. L'une de ses plus grandes joies était de préparer à ceux qui le pourchassaient si bien quelque mystification bien arrangée. Il y réussissait à merveille, et de la sorte mettait souvent les rieurs de son côté. Du reste, il sentait sa supériorité et voulait qu'on la reconnût dans une certaine mesure autour de lui. Il se plaçait sans façon au-dessus de tous par la bonne opinion qu'il avait de soi, et point n'était besoin, même à ses yeux, pour motiver le respect auquel il se croyait des droits, de parler de son incomparable habileté à manier le fusil, de son adresse incontestée en tout ce qui concernait *son état*.

C'est que, il faut le dire aussi, le braconnier était doublé en lui d'un rude tireur. Il était curieux à voir, à considérer, tant il y avait d'assurance et de satisfaction pleine de suffisance dans sa physionomie, lorsque, après avoir lâché ses deux coups dans une volée de perdreaux, il regardait tomber ses victimes, qui ne donnaient pas plus signe de vie que des pierres, et que, faisant glisser son fusil de son épaule, il le rechargeait avec un flegme imperturbable. L'opération terminée, il retournait sa baguette d'un air triomphant et marchait, l'arme au bras, jusqu'à l'endroit où gisaient les oiseaux qu'il ramassait avec la plus complète insouciance.



Mais en voilà bien assez pour le moment sur le père Lariton; je reviens au gendre qui nous ramènera à la veuve.

M. Lamoureux n'était ni grand ni petit; sans être par trop gras, il était suivant une locution vulgaire, bien nourri. Il avait la jambe solide, bon pied, bon œil, la côte bien faite, comme disent les hippologues, des pectoraux à faire envie à un colonel de carabiniers, la bouche d'un gourmand, l'oreille fine, la vue perçante, les épaules larges de l'homme fort et bien bâti, la voix ferme sans rudesse, des mains comme des battoirs et des muscles d'acier; d'épais favoris roux en buisson encadraient sa physionomie décidée, il pouvait plaire, il était sympathique, il plaisait. Il avait un certain air, une tournure à lui, un cachet à part, ce que personne ne définit et ce que d'aucuns appellent du *chic*. Il savait tout ce que peut et devrait savoir un bon garde, mais il possédait aussi toute la haute science du braconnier le plus adroit et le plus rusé. Quel excellent professeur il eût fait! Né orateur, il discourait sur toutes choses avec une verve inépuisable, avec plus d'entrain que de correction cependant. Sa parole imagée frappait les esprits par la justesse des appréciations; il disait si bien, en effet, que sa pensée entraînait toute vive dans celle des auditeurs; après l'avoir entendu, chacun partageait sans effort l'opinion qu'il avait bien voulu avoir pour le moment: aussi de l'aveu de tous, maris et femmes, jeunes et vieux, c'était un maître-homme que monsieur Lamoureux.

Il avait d'ailleurs quelques talents de société. Il sonnait de la trompe un peu mieux que celui qui l'a inventée; il dressait à la chasse bêtes et gens avec une habileté rare, fort enviable mais incontestée. Au cabaret, nul n'aurait osé lui tenir tête; là il était beau joueur, disait-on, tout en remarquant qu'il gagnait toujours; il buvait sec, sec et souvent, comme ceux de la chanson, et avait une prédilection marquée pour *le gloria*, un gloria à triple étage.

Tout en faisant sa petite partie, il donnait parfois de bons conseils à de pauvres diables dans l'embarras, qui



par hasard avaient maille à partir avec la correctionnelle. C'est lui qui souffla un jour à un braconnier certaine réponse qui eut un grand retentissement :

— Vos nom, prénoms et profession ?

— Pardi, mon président, demandez tout ça à votre cordon bleu ; elle me connaît ben, allez, mam'zelle Marie, puisque c'est moi qui lui vend, et pas cher, tout le gibier que vous mangez en temps prohibé.

Cette grosse malice avait singulièrement abrégé l'interrogatoire et l'affaire avait été vite expédiée.

Il en dit, il en fit bien d'autres, monsieur Lamoureux. Chacun le tenait avec raison pour un homme de ressources. Comme le singe de la fable, il avait maintes fois averti sa clientèle, nombreuse et choisie, qu'il avait l'esprit inventif et qu'il en aurait toujours argent comptant pour elle et pour lui :

Venez, Messieurs, je sais cent tours de passe-passe.

Il jouissait, cela va de soi, d'une incommensurable considération dans toute l'étendue de son canton. S'il n'avait été au service d'un très-grand propriétaire, et garde assermenté, le suffrage restreint, poussé par le vœu universel, l'eût certainement fait entrer au Conseil municipal, mais il n'avait aucune ambition de ce côté et vivait philosophiquement, comme bien peu vivent, content de son sort.

Ce portrait en raccourci justifie le choix du père Lariton. Il voulait un gendre capable, un gars qui n'eut point froid aux yeux ; il fut servi à souhait. Du reste, Lamoureux était un peu son propre ouvrage. Il l'avait deviné tout enfant et s'était chargé de développer ses instincts. Il rencontra une nature riche et put déposer, au sein d'une terre bien préparée, les germes précieux d'une éducation perfectionnée. Il réussit, on le voit, au gré de ses plus chères espérances.

Lamoureux était le fils d'un cultivateur aisé, mais plus ami du plaisir que du travail. La connaissance du père Lariton le détourna de ses affaires qui n'en devinrent pas meilleures. Son histoire, celle de beaucoup d'autres, hélas ! peut être contée en deux mots. Géné-



ralisons plutôt et nous éviterons une personnalité inutile.

Eh bien donc, la chasse a des attrait et ce n'est pas d'hier. A l'époque où les animaux sauvages étaient assez nombreux pour disputer à l'homme les produits de la terre, le cultivateur, occupé sans relâche à défendre ses récoltes contre leurs déprédations multiples, était nécessairement chasseur. L'exercice de la chasse était, à vrai dire, une partie de sa profession. Aussi dans les plus anciens traités d'agriculture que nous connaissions, se trouvait-il toujours, comme accessoire obligé, un traité de vénerie. En ce temps-là, c'était nécessité, et toujours nécessité fait loi. Mais aujourd'hui le nombre des bêtes sauvages est tellement réduit, qu'elles ne font plus courir que très-exceptionnellement de réels dangers aux récoltes ou aux troupeaux. Par cela même la chasse a cessé d'être une branche de la science agricole. Elle n'est plus pour personne une profession nécessaire ; elle ne doit plus être qu'un délassement passager pour l'habitant des campagnes, qu'un exercice salutaire pour le citadin. Elle peut occuper agréablement et d'une manière utile quelques-uns des loisirs de celui-ci et de celui-là, elle ne doit pas usurper la place de travaux plus sérieux. N'exagérons donc pas les services qu'elle rend à l'agriculture ; allons jusqu'au bout, puisque les preuves à l'appui de cette déclaration abondent, et avouons que très-souvent les chasseurs font plus de mal que de bien. « Pour ma part, a écrit un agriculteur judicieux, M. J. Bodin, je me garde de leur dire : les lièvres mangent mes betteraves, les lapins coupent mes choux, et les ramiers détruisent mon colza. Je me souviens trop de cette fable du bon Lafontaine, qui disait de grandes vérités en riant. Lorsqu'une meute traverse mes cultures, je n'ose pas regarder par où elle a passé, car je crains de voir des froments abattus, des colzas brisés, des fourrages mêlés. »

Oui, la chasse est une grande attraction ; c'est bien pour cela qu'elle a ses dangers. Elle donne une espèce d'indépendance, presque de domination, dont on ne peut se rendre compte, si l'on n'a pas été chasseur.



Mais lorsque ce plaisir devient passion, ce qui n'est pas une rareté, il détourne de toute occupation importante, il est la ruine du cultivateur. On prend son fusil en allant visiter les ouvriers, on tue une pièce de gibier. Le chien tombe en arrêt sur une compagnie de perdreaux, impossible de ne pas l'atteindre. Voici un lièvre qui passe, comment ne pas le suivre ? Pendant ce temps, chevaux, bœufs et vaches sont mal soignés, les cultures sont peu surveillées. On rentre mécontent. Le lendemain, on se reproche d'avoir abandonné ses travaux, mais on se souvient du plaisir de la veille et on fuit l'ennui, c'est-à-dire sa ferme, pour courir après le gibier qu'on a manqué une première fois, pour se retrouver en la compagnie d'un joyeux compère. Une fois sur cette pente, on va vite et loin, plus vite et plus loin qu'on ne voudrait ; on va tout au long du fossé au bout duquel on fait la culbute.

Telle avait été la destinée du père de Lamoureux qui resta bientôt seul et à qui Lariton donna sa fille, bien qu'elle fût de quelques années plus âgée que lui, un beau brin de fille, intelligente et savante, une ménagère accomplie, un vrai trésor.

Enfant, Lamoureux avait préludé à ses grandes expéditions de chasseur interlope par la recherche active et trop souvent heureuse des nids, par la poursuite incessante du menu gibier à sa portée. Son futur beau-père en avait fait un adroit maraudeur, un dénicheur intrépide de petits oiseaux. C'est dans les groseilliers, les rosiers, les charmilles, c'est sur les grands arbres de nos jardins que le roitelet, le pinson, le rouge-gorge, le bouvreuil, la fauvette, le rossignol établissent les berceaux de leurs jeunes familles ; c'est là qu'il allait les prendre, explorant avec sagacité les haies et le moindre buisson, ne revenant jamais les mains vides, détruisant d'abord pour détruire, enlevant les œufs sans même attendre l'éclosion des petits, mais se familiarisant dès lors avec le métier, apprenant à distinguer les espèces, à connaître leurs mœurs, leurs besoins, toutes choses consciencieusement enseignées par le père Lariton dont les leçons faciles attiraient et encoura-



geaient le disciple à l'égal d'une récompense. Plus tard, on étendit la recherche; on sut découvrir les nids de perdreaux, les nichées du lièvre et du lapin; on apprit à les surveiller et à reconnaître le jour où il fallait mettre la main sur ceux-ci ou sur ceux-là, et les emporter à la volière ou au clapier pour en achever l'élevage productif confié, sous la direction du professeur, à la future Me Courte-Queue de qui je tiens tous ces détails et cet autre, charmant en vérité, (s'il n'avait été le premier pas dans une mauvaise voie), que rappelle notre figure 2, en un coin, dans l'un de ses détails.

Le père Lariton était lettré; il occupait ses loisirs par la lecture d'ouvrages d'un ordre élevé. J.-J. Rousseau était son auteur favori. Souvent, par exemple, il s'était arrêté sur ce passage qui lui avait particulièrement plu et qui se rapportait au séjour du grand écrivain aux Charmettes :

J'eus un véritable chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avais donné six coups de bêche, j'étais hors d'haleine; la sueur me ruisselait, je n'en pouvais plus. Contraint de me borner à des soins moins fatigants, je pris, entre autres, celui du colombier, et je m'y affectionnai si fort, que j'y passais souvent plusieurs heures de suite, sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide et difficile à apprivoiser; cependant je vins à bout d'inspirer aux oiseaux tant de confiance qu'ils me suivaient partout, et se laissaient prendre quand je voulais. Je ne pouvais paraître au jardin ni dans la cour, sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête; enfin, malgré le plaisir que j'y prenais, ce cortège me devint si incommode que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, surtout ceux qui sont craintifs et sauvages. Il me paraissait charmant de leur inspirer une entière confiance.

Dans ce petit racontage, Lariton avait trouvé un enseignement et il avait commencé l'éducation de sa fille, puis celle du petit Lamoureux par le leur faire mettre en pratique. On voit avec quelle grâce enfantine et quelle précaution précocce le petit bonhomme, désireux de s'emparer de l'oiseau, cherche à lui mettre un grain de sel sur la queue. Tout à l'heure la déception viendra et à sa suite un violent dépit, mais on lui fera comprendre qu'il y est encore allé trop précipitamment, qu'en agissant mieux une autre fois, il aura plus de



succès. Une autre fois, on l'exercera différemment et toujours la leçon profitera parce qu'on en proportionnera le résultat à l'intelligence et aux forces physiques.

Ne jamais dépasser celles-ci, parler avec clarté à l'autre, était la devise du père Lariton.

Il avait en vue de former un braconnier à son image et un éleveur accompli. C'était le moyen d'exploiter la même branche d'industrie par deux côtés également productifs.

Le disciple répondit à tous égards à l'intention, aux vues du maître; il devint chasseur fort habile, et fut après Lariton, qu'il égalait, le plus fin et le plus heureux des braconniers.

Ce n'était plus le dénicheur adroit, le destructeur aveugle des premières années; c'était maintenant un industriel éclairé, un spéculateur émérite. Les trois associés, beau-père, fille et gendre, exploitaient régulièrement et rationnellement le gibier de la contrée, y compris bien entendu celui de l'immense domaine dont Lamoureux était devenu le garde-forestier.

Le marquis de Carabas, surnom du grand propriétaire au service duquel il était entré fort jeune, l'avait choisi entre tous pour son activité, pour son savoir cynégétique, et surtout pour la connaissance qu'il possédait à fond des procédés du braconnage. Le payant cher, lui faisant une position inespérée, il avait pensé voir enfin, sur ses terres et dans ses bois, le gibier protégé dans sa reproduction et, plus tard, mis à l'abri de toute convoitise incongrue.

Lamoureux remplit consciencieusement les devoirs de sa charge, il sut éloigner les voleurs et prévenir leurs méfaits; mais tout cela se fit à son bénéfice. Le gibier du marquis était son bien propre, le garde entendait qu'il vécût paisiblement au temps des amours, et il y veillait scrupuleusement; sa prévoyance s'étendait au lendemain. S'il avait la patience de semer, c'était en prévision de la moisson. La moisson appartient de droit à celui qui a semé; donc, en aucune saison, il n'eût permis à personne de venir attendre lièvres, lapins ou grosses bêtes dans leurs gagnages, dans les passées



à lui bien connues, pour les assassiner traîtreusement; il n'eût pas laissé tuer une caille; à plus forte raison une perdrix ou un faisan. Les étangs n'étaient pas moins bien surveillés, et nulle part, sur ce vaste domaine, on n'eut trouvé un collet, un lacet, un engin quelconque parmi tous ceux qui sont prohibés, à moins qu'ils n'eussent été apportés, posés, tendus par Lamoureux lui-même. Ah ! ceci était une autre affaire. M. Lamoureux protégeait le gibier; il en favorisait la multiplication, la croissance, mais en éleveur et en spéculateur intelligent. J'ai déjà dit comment et pourquoi il s'emparait des premières pontes de perdrix, d'un certain nombre de petits lapins et de petits lièvres, à l'heure précise du sevrage; je dirai bientôt comment les traitait Lamoureux qui avait fait un si profitable apprentissage sous les auspices de son père.

Ceci était pour les moments de presse, pour les jours de l'année où il ne fallait pas toucher au gibier qu'on avait bien voulu laisser en liberté.

— Qui aurait des lapereaux gras et dodus et de beaux levrauts, depuis Pâques jusqu'à la Saint-Jean, s'était dit Lariton, qui aurait en primeurs des perdreaux et de jolis petits faisans, les vendrait au poids de l'or, et gagnerait aisément sa vie.

Cette pensée de gain avait donné naissance à l'élevage en captivité d'oiseaux et de quadrupèdes qui ne l'aiment guère et qui n'y réussissent que passagèrement, même entre des mains expérimentées; mais le moment venu de vendre ce gibier, la rareté en faisait le prix, et les amateurs de la nouveauté et de la jeunesse les payaient cher, sans y regarder.

Il y avait, on le pense bien, un tout autre commerce, alimenté par les produits directs de la chasse organisée en dehors des limites permises. Seul, Lamoureux opérait en artiste et en savant sur la propriété de M. le marquis; il la défendait contre tous à son profit, mais il était l'âme d'une association occulte, d'une véritable société secrète, dont les agents travaillaient sur les territoires voisins. Là, on abusait sans honte ni vergogne d'une habileté perfide, et l'on détruisait en tout temps,



sans ménagement ni souci, le gibier de toutes sortes. Il ne nous appartient pas d'en dire davantage sur ce point, et nous rentrons dans notre sujet.

En sautant un fossé un peu trop large, le vieux Lariton se blessa très-gravement, et mourut après quelques semaines d'horribles souffrances.

Lamoureux fut violemment emporté en vingt-quatre heures, lors de la première invasion du choléra-morbus,

Mal que le ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre.

M<sup>me</sup> Lamoureux resta seule avec son fils, son établissement d'élevage et son aptitude d'éleveur. Elle demeura fidèle à sa vocation, aux premières occupations de sa vie. Elle soigna l'éducation du jeune homme, qu'elle poussa heureusement dans une autre carrière, et, retirée des grandes affaires, dont elle n'avait plus besoin, elle mesura son travail à ses forces personnelles et à ses goûts. Quand je l'ai connue, elle avait dépassé la cinquantaine; on lui aurait donné trente-cinq ans à peine, tant elle était encore fraîche et accorte, soignée dans sa tenue et recherchée en tout. Sa conversation vive et pittoresque, son avenance, lui attiraient de nombreux visiteurs, qu'elle recevait avec plus de politesse que d'empressement, car peu ont eu la satisfaction de recueillir ses observations d'éleveur ou ses confidences de naturaliste. Elle n'aimait pas à initier tout le monde aux détails de ses éducations privilégiées; ses pensionnaires lui venaient des anciens associés du père et du mari, ou de ceux qui les avaient remplacés; elle respectait leurs désirs de n'être pas inquiétés par des allées et venues par trop rapprochées, et n'entrait pas qui voulait dans ce qu'on avait depuis longtemps appelé son domaine privé. Elle m'en a fait les honneurs à diverses reprises, c'est à cette faveur spéciale, fort bien appréciée, je le déclare, que je dois d'en pouvoir parler aujourd'hui.

Un dernier mot, afin de ne pas omettre une chose de haute importance.

Le beau-père et le gendre avaient en égale horreur



tous les animaux chasseurs, quels qu'ils fussent; et ils leur faisaient une guerre de bon aloi, acharnée, consciencieuse, terrible. Ils n'avaient pas laissé une pie sur leurs terres; on n'y rencontrait plus guère de renards. Tous les ennemis du gibier, mauvaise engeance, étaient recherchés, traqués, poursuivis, atteints et mis à mort. La pie, observée de près, avait été surprise en flagrant délit de destruction d'œufs frais pondus et de petits frais éclos; œufs et petits de la perdrix, de la poule, de la cane, dont elle fait une effrayante consommation. Quant au renard, cet autre type du voleur, ils le connaissaient de vieille date, et ils avaient bien raison de pousser droit à l'extermination de sa race et de ses pareils.

Par amour du gibier, par respect pour la propriété, on peut honnêtement donner en tous temps la chasse à ces bêtes maudites qui ont noms renards, fouines, blaireaux, putois, *e tutti quanti*, maraudeurs nocturnes ou diurnes, tous plus dangereux les uns que les autres.

Toutefois, la peine de mort ne restait pas suspendue seulement sur la tête des bêtes puantes ou sauvages, et de certains oiseaux par trop friands de chair fraîche; elle atteignait souvent aussi le chien, ce doux ami de l'homme; les mâtins surtout ne trouvaient jamais grâce devant eux; c'étaient d'affreux destructeurs de gibier, des animaux de sac et de corde qu'il fallait mener tout droit à la potence : à qui plaidait leur cause, ils ne manquaient pas de répondre : « Songez donc que ces métis lépreux s'en vont marauder tout seuls, et le jour et la nuit, dans les blés, avant l'heure venue de la chasse loyale, avant que les jeunes aient le pouvoir de se soustraire par la fuite à leur lâche attaque; vous savez bien qu'ils dévorent les oisillons auxquels ils ne donnent pas le temps de se développer librement, et la faculté de mourir moins basement; vous les voyez partout enlever à la chasse sa plus précieuse ressource et tous ses attrait. Il n'y a réellement qu'une bonne pendaison qui puisse en avoir raison. »

Et ils faisaient ainsi qu'ils pensaient et prêchaient tout



haut. Pauvres bêtes, combien périrent sous les coups de cette justice sommaire et de parti pris !

### LE DOMAINE PRIVÉ.

Le lecteur ne s'attend pas, quoiqu'il y ait matière, à une description pittoresque de la petite propriété que le père Lariton avait nommée le *domaine privé*, en la donnant à M<sup>lle</sup> Julie, sa fille, le jour où elle épousa le beau Lamoureux. C'était un bien patrimonial. Il le remettait à son unique héritière avec la certitude qu'il ne dépérirait pas en ses mains.

Le domaine privé consistait en un clos de forme irrégulièrement allongée, et d'une contenance de cinq à six hectares tout au plus, inclinés au levant et pris dans un site agreste, mais plus riant que sévère, grâce à son heureuse exposition. En effet, abrité du nord par les collines environnantes, voyant le midi par sa ligne de face la plus étendue, il a en outre le privilège de recevoir les premiers et les derniers rayons du soleil. On dirait que Boileau s'est inspiré de cette situation lorsqu'il a écrit ces deux vers :

Le soleil en naissant le regarde d'abord,  
Et le mont le défend des outrages du nord.

Quand Lariton devint libre possesseur de ce coin de terre, ce coin de terre était simplement à l'état sauvage. Couvert de ronces et d'épines, de genêts et de genévriers qui poussaient luxuriants sur les parties les plus hautes, parmi les pierres et la rocaille, il était fangeux au bas de la pente où, par suite d'une étrange incurie, croupissaient des eaux dont il était très-facile de purger la surface, en curant le fond vaseux du petit ruisseau malpropre et encombré qui pouvait les entraîner joyeusement, en murmurant, sur une jolie couche de cailloux luisants, au lieu de les laisser s'épandre salement sur ses deux berges. Le sol était inculte, rien n'annonçait qu'il dût rester stérile, loin de là.

A cet égard, le nouveau propriétaire était depuis longtemps édifié. Il connaissait de longue date ce grand champ presque abandonné et successivement raccourci



dans le haut par l'invasion d'arbustes épineux parasites, dans sa partie la plus basse, par un marécage, sorte de plaie infecte qui rendait insalubre et dangereuse toute habitation trop rapprochée. Il n'avait jamais désiré la mort de sa mère qui devait le lui laisser un jour, mais il s'était fait à l'idée que, la digne femme ne pouvant l'emporter lorsqu'elle partirait pour l'autre monde, il en jouirait à son tour dans celui-ci. Il avait réfléchi à la signification de ce mot, et il avait projeté de ne la restreindre en rien. A ce sujet, il fit nombre de châteaux en Espagne, qui s'évanouirent tous, moins le dernier, moins celui que mes lecteurs auraient encore trouvé debout, il y a quelques années à peine.

Assainissons le bas et défrichons le haut, se dit le père Lariton, nous verrons après. Le curage du ru fait au grand complet, avec beaucoup de soin, restitua à la propriété une large bande de bonne terre, que quelques labours, donnés en temps opportun, rendirent à une culture facile et productive. L'enlèvement des épines et des ronces se fit avec plus de ménagement, avec certaines précautions même, qu'on ne comprit pas bien tout d'abord; c'est que ce diable d'homme n'était pas très-communicatif avec les tâcherons qu'il avait mis à l'ouvrage. Toutefois, tracée de main de maître, la besogne s'exécuta à l'entière satisfaction du payeur, des touffes de broussailles, de genêts et de genévriers surtout, demeurèrent ça et là, tandis que le reste était exactement purgé des parasites et des pierres. En un certain point, intentionnellement exhaussé, partie des pierres arrachées au voisinage fut amoncelée, au hasard en apparence, en réalité avec un certain art. Effectivement en y regardant de plus près, on aurait trouvé là des manières de galeries étagées et assez bien entendues, aboutissant à de véritables carrefours formant autant de centres ou lieux de réunion paisible.

Ceci fut l'œuvre de Lariton qui ne quittait pas un instant les ouvriers, les dirigeant sans hésitation et mettant lui-même la main à ce qu'il ne voulait confier à aucun autre. Cet édifice qui fut surnommé le château par les terrassiers occupés, présenta bientôt comme





Grav. 2. — La villa des lapins.

BOYAN



une ville souterraine, fortifiée dans son pourtour capricieusement dessiné, et dans l'intérieur de laquelle on ne pouvait pénétrer, ou de laquelle on ne pouvait sortir que par des chemins couverts établis en zigzag. Extérieurement, on appliqua sur les pierres des fascines, des gazons retournés, de la terre végétale, et l'on eut un mamelon, une vaste taupinière plutôt, une sorte de dôme solide enfin, avec des sentiers tourmentés, dont les sinuosités ont été marquées, déterminées par des plantations d'un bel aspect, pour lesquelles on a mis à contribution quelques plantes et arbustes d'agrément. En son ensemble, tout cela se montrait à l'œil (grav. 2) comme un riche massif de verdure et de fleurs vivaces. Le haut était rangé, dressé en plate-forme, dont un acacia-boule un peu élevé fournit l'épaisse couverture. L'arbre devint magnifique, on en disposa complaisamment la structure, et son feuillage s'étend en couronne splendide sur la villa des lapins, car toute cette construction « luxueuse » n'était à d'autre fin. Lariton s'était imaginé que quelques familles de ces animaux, empruntées au parc de l'un de ses voisins, se trouveraient heureuses de changer de condition à son profit, et de venir là jeter les fondements d'une colonie qui pourrait un jour faire parler d'elle. Il ne se proposait pas d'en asservir complètement la population, mais il voulait en avoir à toute heure la libre disposition. Cette idée répondait en tout à sa propre situation, à lui, qui mettait un malin plaisir à se qualifier,

demi-bourgeois, demi-manant.

Une villa a des accompagnements obligés. En l'espèce, c'était un terrain, une cour de quatre hectares environ, et fermée de toutes parts; c'était une garenne close, enfin

.....puisque'il faut l'appeler par son nom,

mais une garenne modèle, et qui, à la suite d'un concours, eût facilement conquis une coupe d'honneur. Malheureusement, ce genre de prix n'avait pas encore été appliqué dans notre pays à l'époque où Lariton appor-



tait un si grand soin à bâtir en vue d'une éducation moitié sauvage et moitié domestique du lapin.

Cependant, la première mise de fonds ne laissait pas que d'être relativement grosse, et l'on s'étonnait bien un peu dans le pays que Lariton osât entreprendre un travail aussi « conséquent. » On ne savait pas qu'il eût « les reins forts, » et l'on ne soupçonnait pas que l'élevage du lapin pût donner tant de profits, qu'il fût sage de s'appuyer uniquement sur lui pour se permettre de pareilles dépenses. Mais ces réflexions ne se produisaient qu'à huis clos. D'ailleurs, l'héritage du bonhomme était en un lieu quelque peu retiré. Pour voir ce qu'on y faisait, il fallait y aller exprès et la curiosité ne poussait pas les gens si loin. Aussi, les propos tombèrent d'eux-mêmes, et le grand œuvre s'acheva.

Je dirai ce qu'il était, car j'ai récemment appris que, depuis la mort de madame Lamoureux, remontant à une dizaine d'années déjà, la garenne a complètement disparu ; *sic transit gloria*.

Il n'y manquait rien cependant, ainsi que le verra le lecteur, si une description un peu aride ne le décourage pas tout d'abord.

Je n'ai pas à revenir sur l'assiette même de l'établissement. Le terrain est en pente, on se le rappellera ; on avait habilement profité des travaux de défrichement pour en accidenter la surface, et l'on était à la double exposition du midi et du levant, celles que préfère le lapin, puisque son instinct les lui fait toujours choisir lorsqu'il vit en état d'indépendance absolue.

Le sol était un mélange de calcaire, de silice et d'argile, très-perméable, à la couche épaisse, plus léger que lourd, à la parfaite convenance du petit animal, car il ne s'éboulait pas facilement, et reposait sur un sous-sol solide, en partie pierreux. Parmi les broussailles conservées, se trouvaient des sauvageons de pommiers et de poiriers, des coignassiers et surtout des acacias, des robiniers, des baguenaudiers, tous arbres doublement utiles par l'ombrage dont ils couvraient le sol en été, et par la nourriture agréable que leurs feuilles et leurs fruits fournissaient au petit bétail. Les bords du



ruisseau étaient plantés de saules, dont les rameaux étaient récoltés comme provision d'hiver, ainsi que les branchages les plus élevés des arbustes de l'intérieur.

Mais la garenne était fermée, et je n'ai rien dit encore de sa clôture, qui était le côté important par son étendue et par les exigences de sa destination.

Le lapin fouille, creuse profondément la terre. Son instinct le porte à construire souterrainement des terriers au centre d'une multitude de chemins, d'allées, de routes débouchant au dehors en des points très-divers. C'est en cela que gît sa sécurité. Cependant, il se tient entre deux terres et, sans en rester très-éloigné, il ne descend jamais à plus de 1 mètre ou de 1<sup>m</sup>.50 de profondeur, à moins qu'il ne sente plus qu'une très-faible résistance au-dessous. Cela fait que les murs d'une garenne close doivent être assis sur un terrain solide, et avoir au moins 1<sup>m</sup>.50 de fondation. On les élève à 1<sup>m</sup>.75 ou 2 mètres hors de terre, et on les garnit, dans toute leur étendue, d'un auvent, saillant en dehors, qui s'oppose à l'escalade des chats et d'autres bêtes friandes de lapins. Des murs de cette taille emploient beaucoup de matériaux et demandent une main-d'œuvre considérable, mais une grande partie des pierres, fournie par l'opération du défrichement et par le creusement des fondations, s'était trouvée sur place, et avait allégé d'autant la dépense. La culture s'était emparée des espaces restés vides entre les bouquets d'arbres et les buissons dont j'ai parlé. Il avait bien fallu pourvoir à tous les besoins alimentaires de la colonie. Celle-ci trouvait donc à sa portée, dans le terrain qui lui était abandonné, du sainfoin, de la luzerne, de la pimprenelle, de la chicorée, du persil, de l'estragon, et, par-ci par-là éparses, semées au hasard, toutes sortes de plantes parfumées, parmi lesquelles dominaient la coriandre, l'anis, le fenouil. Les plus connues, le serpolet, le thym, la sarriette, la sauge et la lavande, étaient là pour embaumer le champ, pour l'agrément bien plus que pour le pâturage de ses hôtes, qui n'y touchent pas sans utilité, quoi qu'on en dise, mais qui sans doute en aiment les senteurs,



puisque'ils se plaisent au milieu d'elles, alors même qu'ils ne les mangent pas.

Après tout, on peut bien se dire que la nature ne fait rien en vain. Il y a donc lieu de rechercher pourquoi elle a donné au lapin l'amour des végétaux odorants, une prédilection aussi marquée pour les plantes aromatiques. On a cru en trouver la raison dans la constitution un peu molle et lymphatique de l'animal. En effet, dans nos climats au moins, il est sujet aux maladies vermineuses, à ce qu'on nomme la cachexie aqueuse. Or, la tendance à celles-ci et à celles-là est plus ou moins efficacement combattue par l'usage des substances aromatiques, qui sont par elles-mêmes stimulantes, amères et toniques. Si l'on a deviné juste, on peut dire qu'à côté du mal se trouve le remède ; que, tout en se nourrissant à sa guise, le lapin sauvage, qui se plaît au milieu des aromates, peut en consommer suivant ses besoins et, grâce à leurs effets contraires, corriger, autant que l'instinct de conservation le lui suggère, les effets d'une alimentation par trop relâchante ou débilitante. Dans ce cas, les principes excitants des plantes parfumées seraient une sorte de condiment ou de médicament précieux pour l'espèce libre et pour la réussite des éducations industrielles.

M<sup>me</sup> Lamoureux tenait cette opinion de son père en profonde estime, et n'avait pas été moins que lui attentive à entretenir la végétation des plantes parfumées dans sa garenne ; presque en toutes saisons, celle-ci exhalait des odeurs ou suaves ou pénétrantes, qui embaumaient ce lieu autrefois insalubre et fétide.

« Une fois le temps », c'est par nécessité, me disait-elle un jour, par besoin plus que par goût, que mes élèves broutent un peu de thym ou de serpolet, un peu d'anis et de fenouil. Ceux qui n'en feraient point usage seraient à mes yeux des animaux dégénérés, des bêtes par trop domestiquées et ayant perdu jusqu'au sentiment de la liberté, jusqu'à la confiance d'eux-mêmes. Voyez le lapin abruti de vos clapiers, celui de l'élevage servile, il ne sait plus rien de l'existence libre. En le retenant si étroitement captif, le maître lui a désappris





Grav. 3. — Maison d'habitation et dépendances du domaine privé.



toutes choses au point qu'il n'a plus aucune préoccupation, même en ce qui concerne sa propre conservation. Aussi, l'ignorant dédaigne les plantes aromatiques que le hasard lui offre et se repaît exclusivement de plantes douces et sucrées, au risque de toutes les maladies qui le déciment plus souvent qu'à son tour. »

Je consacrerai un autre article de ce livre à la multiplication et à l'éducation du lapin de garenne. Pour le moment, je n'ai en vue que la description du « domaine privé. » Il réunissait d'autres établissements que la villa des lapins ; j'y arrive.

Au-dessous de la garenne, le reste du terrain était occupé par une maison de modeste apparence, mais propre et coquette par son habillage ; je passe.

De chaque côté étaient les dépendances, puis un beau hangar et une oisellerie (grav. 3).

Sous le hangar séparé en deux compartiments à peu près égaux, dont l'un, complètement clos, faisait suite à la chambre à four qui lui envoyait au besoin une bouche de chaleur, se trouvait la ménagerie, c'est-à-dire l'élevage des furets et, à la suite, celui des lièvres. Dans l'oisellerie, se pratiquaient, sur une certaine échelle, des éducations annuelles de faisans et de perdreaux.

Si attachant qu'il eût été pour moi de parler de cette installation savamment appropriée à sa destination, je suis bien forcé de la laisser en dehors, car elle ne rentre par aucun côté dans mon cadre, mais je dois m'arrêter quelques instants aux deux autres spéculations qui avaient ici leur importance et qui tiennent de très-près au sujet même de mon petit livre.

### LE FURET.

Qui a du lapin sauvage et qui veut le chasser songe tout de suite au furet, petit quadrupède qu'on nomme l'ennemi de ce gibier, parce que ce gibier est pour lui morceau de roi.

On n'est pas plus fin gourmet que ce monsieur. Il



poursuit le lapin, et l'attaque vivement et courageusement, le saigne adroitement pour en sucer le sang, pour en manger les yeux et la cervelle, sans jamais toucher à rien autre.

C'est une manière de Lucullus que cet animal-là.

On le dit originaire des pays chauds, comme son bon ami le lapin. Toutefois, je ne puis garantir l'exactitude de cette provenance. Il est plus petit que le putois, plus gros que la belette; il a, comme celle-ci, le corps allongé et les jambes courtes; originairement, quel est son pelage? Je ne sais trop. En nos pays, en l'état de domesticité plutôt, sa fourrure est sans doute quelque peu modifiée. Mélangée de blanc et de roux, elle rappelle la couleur du café au lait; le poil du ventre est plus clair, presque blanc; il y en a de presque noirs. Comme signe caractéristique, on signale avec raison le reflet rouge de celle des membranes de l'œil qui reçoit les impressions de la lumière. Ceci est-il un indice de l'instinct sanguinaire de la bête? Je l'ignore; au moins, n'a-t-elle rien de terrible pour l'éleveur qui s'en occupe et lui donne ses soins. Loin de là, elle se montre d'un naturel doux et reconnaissant. Elle se laisse prendre sans difficulté, devient promptement familière, caressante même, et ne cherche pas à fuir (grav. 4).

Très-frileux, le furet, à ce que l'on prétend, ne peut vivre et se multiplier à l'état sauvage que dans les régions chaudes. Il s'ensuit que, pour le posséder dans les autres contrées, on s'est avisé de le soumettre à la domesticité. Voilà comment le lapin de notre pays se retrouve en présence de l'un de ses plus cruels dévotants.

Singulière idée, pas vrai? que d'élever ce gourmand raffiné, à la seule fin de nous aider à prendre le lapin! Il n'a été créé et mis au monde, a-t-on dit, que pour s'opposer à la trop grande multiplication de celui-ci. C'est une autre idée, mais que vaut-elle? Quoi qu'il en soit, l'élevage du furet n'est pas très-répandu. C'est là ce qui en fait le prix. Un couple de ces animaux, le mâle et sa femelle, se paie de 25 à 40 francs. Lariton et M<sup>me</sup> Lamoureux après lui, trouvèrent bon de vendre à



ce taux les petits chasseurs de lapins, que nombre de personnes recherchent et utilisent dans le double intérêt des plaisirs de leur table et de la conservation des arbres dans les parcs, où l'on ne peut, sans perte, permettre à la population féconde du petit quadrupède de prendre des proportions exagérées.

D'ordinaire, on garde le furet en cage, ou simplement dans le fond d'une vieille futaille, qu'on tient, soit dans une écurie, soit dans une pièce de la maison où il devienne aisé de ne pas laisser descendre le thermomètre au-dessous de zéro. Chez Lariton, on s'arrangeait de façon à ce qu'il ne tombât jamais aussi bas. Du reste, aux approches de la mauvaise saison, on avait soin de garnir les loges d'une couche épaisse de mousse, ou de laine grossière, ou de bourre, car on savait par expérience que, sous l'influence du froid, le furet souffre et dépérit. A la chaude litière qu'on renouvelait deux fois par semaine au moins, et qu'on ne ménageait pas, on ajoutait donc une sorte de capitonnage bienfaisant, qui aidait beaucoup à la traversée des mauvais jours et à la complète réussite des jeunes. Ici, les loges ne différaient que peu de celles qu'on donne aux lapins. Du reste, celle qui est représentée dans notre gravure 4 en donne une idée complète facile à saisir.

La femelle du furet a deux portées par an, chacune de cinq à neuf petits, en moyenne de sept à huit, qui naissent après quarante jours de gestation. Toute à l'œuvre de la maternité, elle veut être paisible pendant sa plénitude, et doit être séparée du mâle dès qu'elle a été fécondée. Elle aime sa progéniture, qui n'ouvre les yeux qu'à l'époque du sevrage, après un mois entier d'allaitement. Au surplus, à tous ses âges, l'animal fuit la lumière par trop vive, et une demi-obscurité paraissant lui convenir davantage, on se trouve bien d'assombrir à ce point sa petite habitation, sans pour cela le priver de l'air pur dont il a besoin pour respirer à pleins poumons et se conserver en santé.

En l'état de captivité, ou mieux de domesticité, le furet se contente de lait dans lequel on émiette du pain; il est grand amateur d'œufs frais, on lui en donne de





Grav. 4. — Le furet et son habitation.



temps à autre pour varier un peu ses aliments, et après en avoir bien battu le jaune avec le blanc. Tout autre est son régime en l'état de liberté, puisqu'il est essentiellement carnassier. On le retrouve tel d'ailleurs si on lui présente de la viande, ou si, pouvant attraper un oiseau, parvenant à s'emparer de quelque petit quadrupède, on lui permet d'en faire sa proie. Dès qu'il s'est gorgé de nourriture, il se pelotonne au chaud et s'endort pour digérer. C'est ainsi qu'il pratique notre vieux dicton : Qui dort dîne.

C'est un mois après leur naissance qu'on sépare les petits de la mère. On ne les traite pas autrement que nous venons de le dire ; on leur administre deux verres de bon lait de vache, frais tiré et tiède, en deux repas égaux, et par-ci, par-là, en manière d'extra, une petite omelette crue. L'élevage n'offre aucune difficulté particulière ; je le résume ainsi : nourriture saine, air pur, chaleur, propreté, et pas trop de lumière.

On utilise le furet à la chasse dès l'âge de trois mois. Pour en tirer bon parti, on le soumet au préalable à un système d'éducation fort simple consistant en ces deux points seulement : lui faire connaître le lapin, apprendre à revenir à certains appels de la voix.

La première partie de l'enseignement ne demande ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine ; elle est vite acquise, par la raison qu'elle se borne à éveiller l'instinct le plus développé chez l'animal. On place devant lui un lapin, dont l'odeur excite promptement sa convoitise. Cinq ou six exercices pareils font un maître, si on les termine par une dernière opération qui est fort du goût de l'élève, si on lui offre un peu de sang, si on lui donne à manger les yeux ou une partie de la cervelle du lapin. C'est attaquer la fibre sensible et attacher le furet à son état ; il a au suprême degré la mémoire de l'estomac.

Obtenir qu'il revienne exactement à la voix est chose moins aisée. Il faut un plus grand nombre de leçons et beaucoup de patience de la part de l'instituteur. La docilité, la soumission, l'obéissance ne sont pas des qualités si communes, ni de pratique si facile, qu'on les



trouve comme ça en pleine activité chez les premiers venus ; beaucoup de furets, cela est positif, ne s'en soucient que très-médiocrement. On les voit obéissants à leur heure, soumis quand ça leur plaît, dociles quand ça ne les contrarie pas trop. Cependant, certains éducateurs se vantent d'avoir une si bonne méthode que les plus réfractaires y passent ; ainsi soit-il. Point n'est besoin d'ajouter que tous les furets sortant de la bonne école du domaine privé avaient conquis tous leurs grades, qu'ils étaient sains de corps et ferrés sur toutes les matières de l'enseignement supérieur. Le chef de l'institution allait jusqu'à dire que les plus intelligents savaient rapporter, oui, rapporter comme le chien le mieux dressé. Je ne me suis jamais senti le courage de donner un démenti complet à une assertion aussi nettement formulée, mais j'ai vu nombre de furets dont l'éducation avait été particulièrement soignée, j'ai consulté nombre de chasseurs que je pouvais croire véridiques, — il y en a certainement, — eh bien ! ni eux ni moi n'avons jamais rencontré un furet qui rapportât.

En suivant le petit animal à la chasse, nous ferons avec lui plus ample connaissance encore, et ceci devient nécessaire, car

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Celui-ci est de nature délicate. Il faut le porter avec quelque précaution. On ne le met pas sur le poing comme le faucon, il ne suit pas comme un toutou qu'on tiendrait en laisse ; mais on peut le poser sur la main ou sur l'avant-bras, appuyé contre la poitrine, ou l'introduire dans le filet du carnier. L'essentiel est qu'on le préserve le plus possible de toutes secousses pénibles et qu'il arrive frais et dispos au terrier. On en a vu périr à la suite de meurtrissures reçues pendant la marche, contre les barreaux de fer de la petite cage servant au transport. Le moyen le plus commode, peut-être, et aussi le plus employé par les chasseurs émérites, consiste à le placer dans un sac de grosse toile, garnie de paille fraîche, pourvu de deux trous où puisse passer le petit doigt, et bordés d'un œillet en cuivre par lequel l'air circule et fournit au prisonnier les



éléments utiles à la respiration. Ainsi logé, il est plus aisé de le porter sans encombre.

Çà, déjeunons, dit-il.....

C'est généralement par là que commencent toutes les chasses. On n'adopte pas universellement le même procédé pour le furet qu'on y mène. On a soin au contraire de le tenir à jeun. Autrement, trouvant sous terre une température à son goût, il ne tarderait pas à s'y blottir pour se livrer paresseusement à la sieste. D'un autre côté cependant, il ne doit pas saigner les lapins qu'il surprendra peut-être dans une impasse, au fond d'un trou sans issue, auquel cas il ferait de même en s'endormant sur le corps de sa victime. Plus de furet agile, actif et furetant; plus de chasse, partant aucun gibier. Mais l'intelligence a été donnée à l'homme pour qu'il s'en servît. Or, voici ce qu'elle lui a suggéré en l'occurrence.

Il muselle le furet, qui est ici la cheville ouvrière, il « l'encamelle, » suivant l'expression technique.

Pour cela, on passe simplement derrière les crocs, dont la mâchoire inférieure est armée, une ficelle légèrement torse; on en croise les deux bouts sous le menton, et on les ramène sur le haut de l'autre mâchoire, où ils sont réunis par un demi-nœud assez serré, pour que l'animal soit mis dans l'impossibilité de mordre. On natte ensuite les deux bouts, que l'on fait passer sur le dessus de la tête jusqu'au derrière du cou. On les sépare de nouveau pour entourer cette région, et on les noue au bas de la nuque, en ayant soin de prendre dans le nœud une petite pincée de poils afin d'empêcher cette espèce de collier de tourner, et pour que, s'y essayant à dessein, ou voulant seulement se gratter avec ses pattes, le furet ne puisse se désencameler.

On termine l'opération en attachant au cou un petit grelot, dont le bruit renseigne les chasseurs sur le degré d'activité déployée à la recherche ou à la poursuite du gibier.

Je parlerai de cela un peu plus loin. Je veux seulement dire à cette place qu'on était fort habile ici à élever, à dresser et à encameler le furet.



On savait bien aussi comment prendre le lapin. *M<sup>me</sup>* Lamoureux se donnait, en vraie Diane, le plaisir de cette chasse aussi souvent que l'exigeaient les sollicitations du marché et que le comportait d'ailleurs la population toujours renouvelée de sa garenne. Elle avait ainsi sous la main, sans déplacement ni fatigue, l'agréable et l'utile.

### L'ÉLEVAGE DU LIÈVRE EN CAPTIVITÉ.

Il se prend aujourd'hui beaucoup de lièvreteaux à la mamelle. La coupe des prairies artificielles devient chaque année fatale à nombre de portées, qui grandissaient jadis en toute sécurité dans les blés. Les progrès de l'agriculture moderne servent mal la multiplication du gibier. C'est ainsi qu'à côté d'un avantage, on signale toujours un inconvénient, si mince soit-il. D'autre part, au dire des chasseurs (et qui ne chasse pas de nos jours?), les faucheurs ont acquis une incomparable et très-regrettable adresse à s'emparer des petits qui têtent encore leur mère, qui, par conséquent, sont à peine nés, ou ceux qui viennent seulement de s'en séparer, bien qu'ils jouent déjà passablement des jambes.

Quand donc l'occasion s'en présente, quand la faux a découvert la cachette où se tenaient les innocents, il se trouve facilement par là, à point nommé, sous l'andain fraîchement coupé, quelque panier fermé, ne fût-ce que celui aux provisions de bouche de la journée, gouffre profond, antre obscur, dans lequel on plonge sans sourciller la trouvaille jusqu'à l'heure où il sera possible de la transporter au logis. Comme certain carpillon, dont la lamentable histoire nous a été contée par le bon Lafontaine, lièvreteau surpris et pris ferait peut-être bien un discours au travailleur des champs; soit timidité, soit impuissance, soit peut-être conscience de toute tentative inutile, il se tait, il se résigne ou ne se résigne pas, mais demeure coi, attendant de pied ferme les événements. Il n'est pas impossible qu'il se gourmande en son for intérieur;



à coup sûr, il maudit sa mauvaise chance ou sa maladresse, mais se tient prêt à profiter de la moindre éclaircie qui se ferait dans sa destinée. Le prisonnier n'oubliera pas la liberté; il la désirera toujours, elle sera sa dernière croyance. Donc, garde à vous! chacune de vos approches lui apportera une espérance; ne comptez pas sans lui, car il n'est pas dit qu'au moment où vous croirez le saisir pour l'envoyer au marché, il ne vous faussera pas très-habilement compagnie, et d'un bond énergique, plus rapide que la pensée, il n'aura pas regagné la campagne avant que vous soyez revenu de la surprise.

Ceci est véritablement le plus grand écueil de l'élevage du lièvre en captivité. On l'a attrapé petit, tout petit, ne connaissant rien de rien. On l'a mis en cage, et on en a pris grand soin. On a éloigné de lui Romina-grobis et Miraut, toutes causes quelconques d'appréhension. On l'a élevé avec force caresses, et l'on est bien étonné de ne pas le trouver plus sauvage. Il grandit encore; il reste doux et familier. On s'en occupe avec bonheur, on prend plaisir à l'apprivoiser. Du reste, il répond d'une façon très-encourageante aux attentions dont il est devenu l'objet. On s'en amuse; on s'est attaché à sa personne, et on a sans effort renoncé à en faire un civet ou à le mettre à la broche. On se rassure sur ses intentions supposées; il est si bien, que gagnerait-il à changer de condition? Sans y songer, un beau jour, on surveille de moins près. C'est justement l'heure souhaitée et si longuement attendue. C'est l'occasion prévue, il ne la laisse pas échapper: il a fui, il est loin, loin, et vainement vous essayeriez de courir après.....

On en a vu pourtant accepter le joug, et se laisser asservir jusqu'à la dégradation. Ils s'asseyaient quand on le leur commande, ou se dressent devant un tambour sur la peau duquel ils font tomber leurs pattes de devant comme de véritables baguettes. Il en est qui ont bien voulu apprendre à gesticuler en cadence et à faire quelques autres tours plus ou moins curieux. Ce sont les idiots de l'espèce, ceux qui n'ont point eu l'ha-



bileté de briser avec la captivité. Plaignons-les, mais ne les estimons pas. Et de même de certains autres, qui, emportés par la gourmandise, se sont mis à faire de la graisse, comme dom pourceau, et meurent de gras fondu sans même avoir, comme lui, tenté au passage la sensualité des plus avides.

J'ai hâte de sortir de ces exceptions un peu oubliées maintenant, et d'arriver au fait le plus usuel aujourd'hui, à la pratique qui se généralise.

Les lièvreteaux pris sont apportés à la maison. Ils passent aussitôt dans le domaine de la ménagère, de la « bourgeoise », qui les accepte avec empressement et leur fait un accueil aussi gracieux qu'il lui soit possible de faire à eux, à vous ou à moi. Ils lui représentent une valeur dont elle saura tirer parti. C'est donc affaire de conséquence. Elle ne sera jamais gagnée à une autre idée; n'allez pas croire qu'elle s'attendrira aux gentilleses d'enfants gâtés des petits; elle ne les verra seulement pas. Il y a sous le hangar un vieux tonneau qui n'a plus qu'un fond, elle le roule en un coin sûr, dans une pièce fermée; elle le relève, et y met les deux ou trois innocents que le hasard lui a confiés; puis ils resteront là pour grandir et grossir jusqu'à l'heure de la vente. Elle leur donnera très-exactement à manger ou de la luzerne verte ou de bon foin, voire un peu d'avoine. Elle ajoutera de temps à autre un peu de paille fraîche sur l'ancienne litière; elle prendra pour le service des prisonniers toutes les précautions voulues pour qu'ils ne lui échappent pas, tandis que le dessus du tonneau restera ouvert au quart ou au tiers. Mais les élèves, parvinssent-ils à s'élancer d'un bond puissant hors de la futaille, qu'ils ne seraient pas encore sauvés, attendu que toutes les issues ont été préalablement et intentionnellement closes. La bourgeoise est avisée, la commère s'y entend; je ne lui en veux pas pour cela; elle sait son métier et le fait consciencieusement. Etant donnés des prisonniers à garder, elle les garde; c'est son droit. Etant donnés des petits à élever, elle les mène à bien; c'est tout à la fois son devoir et sa gloire. Elle s'en tire à son honneur et elle en a le profit, car



tout lièvre ainsi nourri se vend de quatre à six francs et laisse au bas mot moitié bénéfice. C'est une récolte bientôt faite, car on achète volontiers les jeunes, lorsqu'ils ne sont encore que des trois quarts. Ils n'ont coûté que leur petite nourriture. Or, l'expression est juste, car le lièvre est réellement sobre, et point n'est besoin de le pousser à la graisse, attendu que cette substance n'a aucune part à la délicatesse de sa chair. On ne le tate pas comme une volaille lorsqu'on l'achète, on le soupèse à la main.

J'ai passé par-dessus un détail qui m'oblige à revenir en arrière. Ce que j'ai dit ne prend le lièvre qu'au sevrage, lorsqu'il a pour le moins vingt jours et mange déjà des herbes tendres. La période qui précède celle-ci appartient à l'allaitement. Une chose étonne, c'est la facilité avec laquelle le plus petit s'habitue à boire à la cuiller ou même au verre. Les femmes excellent à cette manœuvre.

L'instinct de la nourrice leur est propre, et le mettre en action ne les embarrasse à aucun degré dans aucune circonstance de la vie; elles y réussissent donc à souhait.

L'élevage solitaire, le plus ordinaire du reste, car il n'est pas commun de mettre à la fois la main sur deux ou trois lièvreteaux, l'élevage isolé va tout seul. L'élevage à plusieurs même ne présente aucune difficulté quand il ne réunit que des femelles et tant que l'âge des passions n'est pas venu. Il en est autrement lorsque le couple se compose de deux mâles, ou d'un mâle et d'une femelle, ou lorsque dans le même tonneau sont entrés soit deux mâles et une femelle, soit deux femelles et un mâle. Aucune combinaison ne réussit. Dans cette espèce, la vie à plusieurs est contre nature; une commune infortune n'apporte aucune modification dans les goûts, même entre frère et sœur; la mauvaise humeur leur vient vite, ils ne cherchent pas à se le dissimuler, ils se le disent même très-carrément, très-brutalement et les voies de faits suivent de près les gros mots. Il y a déclaration de guerre et batailles, des batailles qui deviennent promptement mortelles, à moins qu'on se hâte d'inter



venir et de séparer à toujours ces frères ennemis, ces ennemis irréconciliables.

On sait maintenant tout cela ou à peu près dans toutes les campagnes. On ne le savait pas aussi bien, il s'en faut, à l'époque où Lariton, instruit par l'expérience, se fit le moniteur intéressé de M<sup>lle</sup> Julie. Il lui apprit donc l'élevage du lièvre et elle y était fort habile. Elle ne procédait pas autrement que je viens de dire, mais elle ne plaçait jamais deux lièvres ensemble, dans la même cabane, et ceci me conduit à dire comment étaient aménagées les cases à lièvres ou la ménagerie du domaine privé.

Nulle part, je n'ai rien vu de plus simple, ni de plus confortable, de plus sûr et de plus commode en même temps.

Sous la partie du hangar restée ouverte, avaient été posés sur des espèces de chantiers, à 0<sup>m</sup>.15 environ du sol, une trentaine de ces barriques que je puis désigner par le nom de demi-pièces. Elles étaient sur le flanc, comme dans la position où on les voit dans les caves, lorsqu'elles sont pleines, et rangées l'une à la suite de l'autre sur un seul rang. Elles occupaient le milieu de la profondeur du hangar et l'on pouvait passer librement soit en avant, soit en arrière du rang tout en restant à l'abri, sous le toit. D'ailleurs, l'aire du hangar était parfaitement saine et sèche, plus élevée que le sol et les eaux d'aucune provenance ne pouvaient y arriver même accidentellement.

Voilà pour l'extérieur. L'intérieur de l'habitation mérite une attention particulière. La barrique portait en dedans 1<sup>o</sup> un plancher dans toute sa longueur; 2<sup>o</sup> deux compartiments inégaux, le plus petit n'occupant que le tiers de la même dimension, et formée en partie par un râtelier double, en partie par une sorte de guichet pouvant s'élever par le haut à la manière de la porte de certaines petites cages d'oiseaux. En se relevant, le guichet établissait un moyen de communication entre les deux compartiments, salle à manger et chambre à coucher. En avant et en arrière, chacun des deux fonds avait une porte; celle de devant fermée par un grillage. A la place de la bonde se trouvait une autre ouverture



répondant au-dessus du râtelier; c'est par là que la nourriture, herbe ou fourrage sec, était mise à la portée de l'habitant.

J'explique à présent son usage.

Dans le plus grand des deux compartiments, on introduisait le lièvre qui se trouvait entre l'un des fonds et la cloison-râtelier. Celui-ci était pourvu, deux fois par jour, de la nourriture choisie que l'expérience permettait de mesurer au prisonnier, suivant ses besoins; et ce n'était, ainsi que l'indique Buffon, ni de la laitue ni des légumes, mais des herbages parfumées du domaine, car on ne voulait pas faire économiquement de la viande fade ou repoussante, mais des animaux à la chair délicate et savoureuse. J'ai vu des graines d'anis, de coriandre, de fenouil et de persil, mêlées à l'avoine administrée dans les derniers jours de réclusion, dans ceux qui précédaient de peu le jour du départ des expéditions sur Paris où étaient successivement envoyés la plupart des élèves contre remboursement à un prix rémunérateur. « Notre intérêt, me disait M<sup>me</sup> Lamoureux, nous a toujours fait une loi de confectionner de bons lièvres, et de ne pas tromper l'attente de la bonne maison qui nous honorait de sa confiance. On porte sur les marchés de la capitale, bon an mal an, entre cent cinquante et deux cent mille lièvres, qu'on vend en moyenne 3 fr aux marchands. Je n'ai jamais connu ces bas prix. D'abord, je n'expédie que des pièces de choix, et, ensuite, je ne vends jamais à la halle. »

Sous le commerçant, il y avait donc une sorte d'aristocrate. Lariton avait mis les choses sur ce pied, et son successeur s'était dit : « Noblesse oblige. » Il y avait ici une manière de point d'honneur, et j'ai compris que chacun pouvait entendre la probité à sa façon.

Les industriels du domaine privé avaient fini par croire leur exploitation parfaitement licite. Ils n'avaient loué aucune chasse; mais ils étaient si bien accoutumés à trouver le gibier sur les terres d'autrui qu'ils n'avaient plus conscience du tort réel, du véritable dommage qu'ils causaient aux autres. Ce que c'est pourtant que la force de l'habitude ! Ils avaient fini par se persuader qu'ils avaient



créé un établissement essentiellement utile à la société.

Le mode de construction des cases donnait pleine sécurité à l'éleveur. Le prisonnier était hors de tout contact avec l'extérieur aux heures où on lui apportait sa ration. Lorsqu'il s'agissait de nettoyer sa loge, on soulevait la partie mobile de la cloison, on le faisait passer dans le second compartiment qu'on refermait, et on était à l'aise pour enlever les fumiers qu'on ne laissait pas fermenter, de crainte de communiquer un mauvais goût à la viande. Au surplus, le plancher était percé de petits trous qui laissaient écouler les urines dans le dessous, où elles tombaient sur des terres très-sèches mêlées à de la chaux, d'où on les retirait avec une raclette arrondie pour les emporter à la fosse à fumier.

Ailleurs, j'ai vu placer vers le fond de la cabane une manière de petit fagot composé de branchages, et derrière lequel le lièvre se réfugiait paisible lorsqu'on ouvrait sa demeure. Ce moyen bien simple fait que l'animal ne se livre pas aux sauts désordonnés qui lui sont familiers, lorsque la loge ne lui offre aucune retraite quelconque.

Ce qui avait conduit Lariton à adopter ce mode de loge, c'était l'avantage de la forme ronde du vaisseau formant voûte, et laissant moins d'espace aux petites bêtes qui, lorsqu'elles en ont trop, se livrent parfois à des bonds sauvages, et se contusionnent violemment contre les parois de l'habitation. S'il avait dû conserver davantage ses pensionnaires, il aurait garni l'intérieur des cases à lièvres comme l'étaient celles où l'on tenait les furets ; mais la vente était prompte et ne laissait pas vieillir des animaux qu'on n'avait aucun intérêt à garder passé l'âge de sept à huit mois.

Inutile d'ajouter que le plus grand silence régnait en tout temps autour de la ménagerie, et surtout encore autour de l'habitation des lièvres dont on respectait avec soin les habitudes paisibles et silencieuses.

Dans tout ce qui précède, la question de l'élevage est restée complètement indépendante de la production. De jeunes animaux, nés aux champs, accidentellement trouvés par des travailleurs, ou pris au panneau par des braconniers émérites, ont été séquestrés, nourris



en captivité, jusqu'à l'âge où ils pouvaient être vendus avec profit et utilement livrés à la cuisinière.

Sur ce point particulier, j'ai résumé, aussi exactement que possible, le peu que l'expérience ait appris aux uns et aux autres, et de ce mince bagage ressortent les quelques propositions suivantes :

1<sup>o</sup> L'allaitement artificiel du lièvreteau ne présente aucune difficulté ;

2<sup>o</sup> Dès l'âge de trois ou quatre mois, il faut isoler les petits ;

La gravure 5 représente cette habitation confortable et nous y attachons, pour plus de facilités, une légende détaillée.

3<sup>o</sup> La vie commune ne leur réussit pas, tandis que le système cellulaire leur plaît ou leur convient ;

4<sup>o</sup> L'éleveur doit se précautionner avec soin contre toute tentative de fuite ;

5<sup>o</sup> L'habitation la mieux entendue est celle qui donne deux compartiments au prisonnier, ou tout au moins un coin dans lequel il puisse se blottir, et se croire plus en sûreté lorsqu'on ouvre sa loge, ou lorsqu'un bruit quelconque l'effraye ;

6<sup>o</sup> Placer cette habitation en terrain sec et salubre, en un lieu habituellement paisible ;

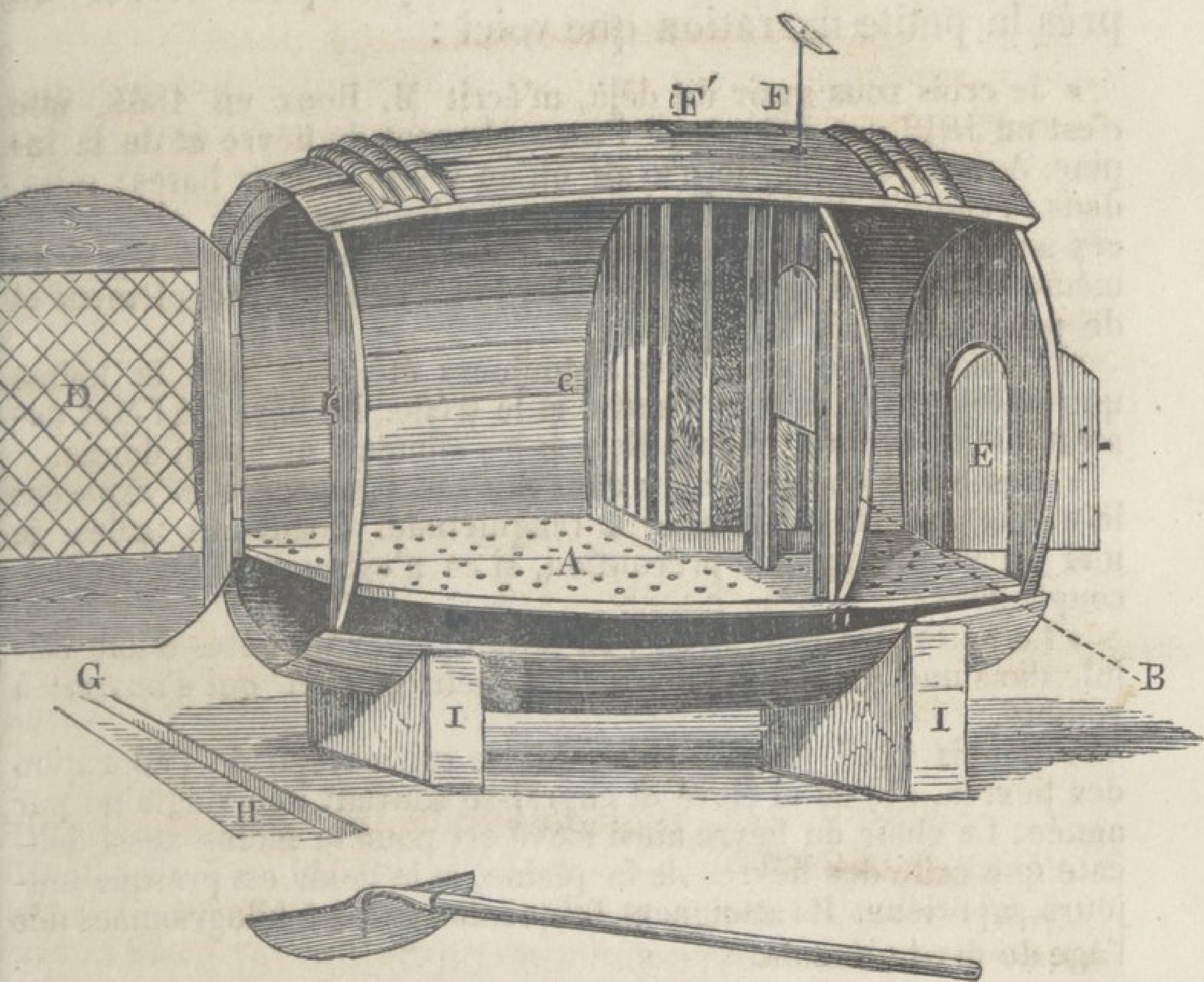
7<sup>o</sup> Enfin, composer la nourriture de telle sorte qu'elle n'altère en rien la bonne qualité de la viande.

Mais, en écrivant tout ceci, je me suis souvenu qu'un éleveur, M. Roux, avait élevé des lièvreteaux, tenu des bouquins comme reproducteurs, et je m'adressai à son obligeance pour obtenir de nouveaux renseignements.

Sa réponse, que je vais donner *in extenso*, est de nature à soulever quelques objections. Pour ma part, je ne lui trouve pas, sur certains points, toute la précision désirable. Plus une observation, un fait, une assertion s'écartent des idées qui ont cours, des opinions reçues, plus elles doivent être attentives à ne laisser aucune prise à l'incrédulité, à la négation.

M. Roux est le créateur du léporide, dont je parlerai plus loin. Cette création a soulevé une manière de tempête et plus d'incrédulité encore que de raisons bonnes





Grav. 5. — Coupe en élévation perspective d'un tonneau-cabane à deux compartiments pour l'élevage du lièvre.

- A. Plancher percé de trous pour l'écoulement des urines ;
- B. Partie de la cloison intérieure portant la porte de communication ou de séparation complète de deux compartiments ;
- C. Râtelier double complétant la cloison séparative en deux chambres ;
- D. Porte grillée donnant accès dans la plus grande des deux pièces ;
- E. Porte pleine donnant accès dans le plus petit des deux compartiments ;
- F. Tige en fer ou simple ficelle servant à ouvrir ou à fermer la petite porte intérieure ;
- F'. Trappe servant à l'introduction des fourrages dans le râtelier ;
- G. Echancrure ménagée au bas de la porte pour l'écoulement des urines dans la rigole ;
- H. La rigole ;
- II. Supports d'inégale hauteur pour éloigner le tonneau du sol ; au-dessous, petite raclette servant au nettoyage de la partie du tonneau qui reçoit les urines.



ou mauvaises. C'était un motif de plus pour serrer de près la petite narration que voici :

« Je crois vous avoir dit déjà, m'écrit M. Roux en 1864, que c'est en 1846 que j'ai essayé l'accouplement du lièvre et de la lapine. A cette époque, je n'avais qu'un lièvre et deux hases; mais, dans le courant de l'année, je fus assez heureux pour obtenir de ces animaux huit jeunes levrauts, que j'élevai avec des lapins du même âge, et qui devinrent plus tard mes bêtes d'accouplement et de production.

« La nourriture des lièvres a toujours été chez moi la même que celle des lapins : la luzerne et le trèfle. Le lièvre, à l'état domestique, est sobre, et gaspille peu les aliments qu'on lui donne.

« Les hases étaient tenues dans des cases séparées et exposées le moins possible au bruit et à l'inquiétude. Quant aux mâles, je n'ai jamais pris aucune précaution, si ce n'est pour le cas de l'accouplement.

« Le nettoyage était facile : on faisait passer les bêtes d'une cellule dans une autre, au moyen d'un petit guichet qui s'ouvrait à volonté.

« Depuis 1846 jusqu'à 1859, je me suis occupé de l'éducation des lièvres, et j'en ai élevé et engraisé souvent une vingtaine par année. La chair du lièvre ainsi élevé est pour le moins aussi délicate que celle des lièvres de la plaine, et le poids est presque toujours supérieur. Ils atteignent fréquemment 4 à 5 kilogrammes dès l'âge de dix-huit mois.

« Les adultes vivaient ensemble dans mon clapier, et je n'ai point eu occasion de constater d'agressions sérieuses; j'avais soin de séparer les espèces à l'âge de quatre mois. Le lièvre conserve longtemps ses facultés prolifiques; j'ai eu des reproducteurs qui ont vécu dix à douze ans, et qui étaient aussi ardents à la copulation que les bêtes de deux à trois ans. »

Il y a dans cette lettre deux points saillants : La reproduction du lièvre en captivité et son élevage facile en commun.

Les deux points ne sont pas en concordance avec ce qu'on a observé jusqu'à présent. Est-ce une raison pour les nier ? Non. Il est plus sage d'expérimenter à nouveau et de contrôler les assertions de M. Roux par de nouveaux faits.

L'expérience me tente; je la recommencerai et je sollicite les autres d'essayer de même. Les questions de cet ordre ne peuvent être résolues que de cette façon. Je compléterai d'ailleurs ma pensée à cet égard en m'occupant du léporide.



Les espèces sont immuables et immutables, disent les naturalistes. Il ne faut pas attacher à cette déclaration un sens par trop absolu.

« Des races entières, lisons-nous dans *l'Oiseau*, par M. Michelet, périssent, importantes, intéressantes. Mais avant de périr, de disparaître tout à fait, sont-elles restées ce qu'elles étaient aux premiers jours, ce qu'elles étaient au temps de leur plus grande force, de leur plus large expansion ? Non, et ceci dit bien haut que l'espèce elle-même peut être profondément modifiée. Des changements de cette sorte sont assurément les précurseurs de sa ruine; ils ne surgissent pas du jour au lendemain; mais ils se font sûrement. C'est l'œuvre des siècles, et rien ne le prouve mieux que la situation des espèces domestiquées. »

Cependant, laissons ces dernières, et revenons à ce que M. Michelet dit des autres.

« Beaucoup d'animaux de tout genre, sans disparaître entièrement, ont reculé devant l'homme; ils furent ensauvagés, perdent leurs arts naturels et retombent à l'état barbare. Le héron, noté par Aristote pour son adresse et sa prudence, est maintenant (du moins en Europe) un animal misanthrope, borné, de peu de sens. Le castor, qui, en Amérique, dans sa paisible solitude, était devenu architecte, ingénieur, s'est découragé; il fait à peine aujourd'hui des trous dans la terre. Le lièvre, si bon, si beau, original par sa fourrure, sa célérité, la finesse extraordinaire de l'ouïe, aura bientôt disparu; le peu qui reste est abruti. »

Tout cela signifie peut-être que ce qu'on a tenté sans succès, à une époque éloignée, sur une espèce, peut n'être pas impossible quand le temps et les circonstances l'ont successivement et insensiblement modifiée. Cela condamne au moins à la circonspection; cela fait que nous n'opposerons pas une dénégation aux assertions de M. Roux, avant d'avoir recommencé ses propres travaux.

L'espèce du lièvre est en voie d'anéantissement; elle a son utilité pourtant. Si elle pouvait être domestiquée et multipliée dans des conditions favorables, elle serait sauvée de la destruction qui la menace, et un jour, peut-être, on la trouverait en grand honneur dans des établissements spéciaux d'élevage, sans plus la rencontrer ou à peu près, en l'état d'indépendance.

Ceci, on peut bien le supposer, a été l'histoire de la plupart des animaux que l'homme entretient, après les avoir longuement conquis sur l'état de nature.



## LES LAPINS (*Lepus cuniculus*).

---

Ils sont deux qui nous intéressent et qui ne font qu'un, le lapin sauvage et le lapin domestique. Il nous faudra les étudier côte à côte.

La zootechnie ne rencontre pas aisément cette bonne fortune. L'hippologue a beau chercher, il ne trouve nulle part le cheval à l'état primitif. L'agronome n'est guère plus heureux, car on lui conteste que le mouflon soit le père des races ovines qu'il cultive, que le sanglier lui ait donné le cochon domestique. Le chasseur et le berger ne savent rien de l'origine du chien. Le pigeon n'a pas de congénère à l'état de nature, et nul ne sait désigner la plante qui nous a donné notre céréale la plus précieuse, le blé.

Je ne jette pas cette réflexion au hasard. Elle reviendra plus tard sous ma plume, à propos de la production des hybrides. Je la réserve donc, et je passe, après avoir constaté que le lapin de garenne peut devenir à notre gré lapin de clapier, et retourner de même, avec un égal succès, de l'état domestique à la vie indépendante et libre que nous appelons l'état sauvage.

C'est un singulier animal que le lapin, sans qu'il y paraisse. On n'y prend garde, tant il est répandu et connu de tous. Il nous semblerait étrange s'il apparaissait tout à coup à nos yeux surpris.

Par la conformation, je l'ai déjà fait remarquer, le lapin (grav. 6) ressemble beaucoup au lièvre. Il a, comme lui, la lèvre supérieure fendue jusqu'aux narines, les oreilles démesurément longues, dans nombre de variétés domestiques, mais un peu moins peut-être dans le lapin sauvage que dans le lièvre. Cependant, on me permettra d'appuyer sur le peut-être, car cela ne m'est pas complètement démontré. Il a les membres postérieurs plus hauts, plus allongés que ceux de devant; toutes pro-





Grav. 6. — Les lapins de garenne.



portions gardées néanmoins, je vois peu de différence entre les deux régions comparées chez le lapin et chez le lièvre. On aurait donc donné à tort, comme un caractère distinctif, la disproportion moindre chez le lapin. Les membres de ce dernier sont plus courts que ceux de l'autre, mais d'une manière absolue, à raison de sa taille moins haute, et non d'une manière comparative. Du reste, si le fait est appréciable entre le lapin sauvage, qui est petit, et le lièvre, il s'efface dans les variétés domestiquées, qui sont en général beaucoup plus développées.

La queue est relevée en arrière et courte, à ce que l'on dit ; mais on change forcément d'opinion lorsqu'on détruit sa courbure naturelle, car alors elle paraît bien plutôt longue ainsi que le montre le squelette.

La tête du lapin sauvage diffère peu, si elle diffère, de celle du lièvre, sauf par la dimension absolue qu'il faut toujours réserver. C'est la même forme et le même volume ; c'est la même disposition du système dentaire, la même épaisseur de la membrane de la bouche, le même repli intérieur et velu de la peau. Le dessous des pattes est garni de poils, d'une bourre très-fine et très-serrée, non de poils rudes et grossiers, comme on pourrait le croire *à priori*. En cela, la ressemblance est grande encore entre les deux animaux. Mais elle cesse complètement dans le pelage, dans l'attitude et dans les mœurs, toutes choses sur lesquelles je dois m'arrêter.

Le lièvre est rouge, et le lapin sauvage est gris, disent les cuisinières, et elles ajoutent : le premier est gros, tandis que l'autre est petit. C'est une distinction *grosso modo* à peu près satisfaisante. Le fait est que, sur la plus grande partie du corps, sur le dos, les jambes, le haut des côtes et des flancs, la couleur du poil, mélangé de noir et de fauve clair, a toute l'apparence du gris. L'extrémité des poils les plus longs et les plus fermes est fauve ; à la racine, on les voit de nuance cendrée ; le noir est intermédiaire ; il en est cependant qui n'ont pas de fauve à la pointe ; mais les poils courts, les plus fins, ceux qui jouent le duvet, sont de couleur cendrée,



et fauve aussi à l'extrémité. Le dessous du corps, de teinte généralement plus claire, reste toujours plus ou moins cendré. Là est donc la caractéristique, du pelage à l'état sauvage, une sorte de gris particulier résultant du mélange des couleurs fauves, noires et cendrées, « qui fait, dit Buffon, la couleur ordinaire des lapins et des lièvres. »

Un trait particulier aussi à l'état domestique, c'est de varier, presque à l'infini et d'une manière très-marquée, la fourrure et le plumage de tous les animaux qu'elle étreint. Le lapin ne fait pas exception à la règle ; mais, bien que le blanc, le noir et le gris soient, pour ainsi parler, les seules couleurs qui entrent dans le jeu de la nature, les variations se multiplient à tel point que la description ne saurait plus les suivre. Il en est de spéciales qu'une sélection rigoureuse fixe, et dont la fixité détermine des races auxquelles le caprice et la fantaisie donnent alors une valeur à part, question de mode dont l'élevage peut très-légitimement profiter et que je renvoie naturellement à l'article *racés*.

Pour en finir sur ce point, j'ajoute qu'à l'état d'indépendance complète, le lapin reste invariablement gris ; que le gris est encore la couleur dominante dans l'élevage domestique ; que les reproducteurs noirs ou blancs ne transmettent pas très-sûrement leur pelage à leurs petits ; que beaucoup de ceux-ci reviennent au gris, tandis que la descendance des gris est fréquemment d'une toute autre nuance. Il faut bien en conclure qu'on ne fixe une bigarrure quelconque, certaines particularités excentriques du manteau, qu'au moyen d'attentions bien suivies, qu'à la condition d'exclure sévèrement de la reproduction les animaux qui ne porteraient pas très-distinctes, très-tranchées, les marques ou la nuance spéciale auxquelles s'attachent une valeur de convention, un intérêt de circonstance. L'éleveur intelligent profite avec habileté ou mieux avec avantage de toutes les éventualités qui se présentent à lui.

C'est par ses habitudes que le lapin me semble principalement étrange. Daubenton l'a minutieusement étudié sous ce rapport ; je ne saurais mieux faire que



de le copier pour ceux que la chose intéresse, priant les autres de tourner le feuillet et d'arriver tout de suite à un autre sujet. Cependant, j'ai lieu d'espérer que toute curiosité ne se détachera pas du travail du savant.

« Lorsque les lapins se reposent, leur ventre semble être posé sur la terre; le museau est en avant, et le dessous de la mâchoire inférieure près de terre; ils ont les oreilles droites<sup>1</sup>, les jambes de devant fort pliées, de façon que l'avant-bras touche presque au bras, et que le pied porte sur terre et touche presque à l'épaule, cependant le coude est à quelque distance de la terre; les jambes de derrière étant beaucoup plus longues que celles du devant, restent pliées en trois parties; le pied, le métatarse et le tarse portent sur la terre, depuis les ongles jusqu'au talon; la jambe est inclinée en avant, et la cuisse en arrière, de façon que le genou se trouve près du pied, et la fesse encore plus près du talon; la queue s'étend horizontalement en arrière, ou se replie en haut. Lorsque l'animal se dispose à marcher, il s'élève sur ses jambes en étendant en partie le bras et l'avant-bras, la cuisse et la jambe; dans cette attitude, les jambes de devant ne touchent à la terre que par les doigts; mais les jambes de derrière y touchent par une partie assez longue, qui s'étend depuis le talon jusqu'au bout des doigts; et qui reste posée horizontalement. Comme cette partie a presque autant de longueur que le train de derrière a de hauteur dans cette attitude, l'animal étant debout sur ses talons il est impossible qu'il puisse faire des pas avec de si longs pieds, à moins qu'il ne marche sur la pointe du pied ou sur le talon. Dans le premier cas, il marcherait comme le chien et le chat, et la plupart des animaux; mais la jambe du lapin n'étant pas étendue comme celle de ces animaux, sa démarche serait très-lente et très-gênée: l'autre cas serait contraire aux lois de la nature; car il rendrait inutile et même très-incommodes, une partie du tarse, le métatarse en entier et tous les doigts. Aussi le lapin ne marche ni sur le talon, ni sur le bout du pied; il ne marche point avec les jambes de derrière, mais il saute. Dans sa démarche la plus lente, il porte en avant l'un des pieds de devant, et ensuite il avance l'autre pied, pendant ce premier pas et même pendant un second et un troisième par des pieds de devant, le train de derrière reste immobile. mais le corps s'allonge, et ensuite la partie postérieure du corps est attirée en avant, les cuisses se redressent sur les jambes, les talons s'élèvent, et enfin l'animal fait un saut avec les jambes de

(<sup>1</sup>) Ce caractère a cessé d'être exact pour les lapins domestiques parmi lesquels on trouve aujourd'hui nombre de variétés dont l'une des oreilles et quelquefois les deux sont tombantes et comme au repos. Il faut dire que ces parties ont pris d'énormes proportions dans la plupart des variétés modernes.



derrière, et porte toute la partie postérieure du corps en avant ; il s'élance en appuyant les pieds de derrière sur la terre, ainsi il saute et il galoppe du train de derrière, tandis qu'il marche et qu'il va au pas avec celui du devant ; mais lorsqu'il prend l'essor, et se laisse emporter à une course rapide, il galope avec les jambes de devant, comme avec celles de derrière : alors il déploie celles-ci de toute l'étendue de leurs muscles, et il franchit d'un saut un assez long espace ; il retombe sur ses pieds de devant, et il s'appuie sur ceux de derrière pour s'élancer de nouveau.

« Dans plusieurs circonstances, les lapins mâles et femelles élèvent le train de derrière au point de perdre terre, et ils retombent sur leurs talons avec assez de forces pour faire du bruit en frappant la terre. Souvent ils se dressent sur les talons et sur les fesses, de façon que leur corps est dans une direction oblique inclinée en avant ; alors, ils se servent des jambes de devant, comme de bras et de mains, pour abaisser et frotter leurs oreilles et leurs moustaches, et pour broser leur museau, et en même temps ils lèchent leurs pieds. Ces animaux sont très-souples et très-lestes. Quoique le train de derrière paraisse à demi perclus, puisque les jambes ne s'étendent qu'en partie, et ne peuvent se mouvoir que par des sauts, cependant, ils changent d'attitudes plus souvent que la plupart des autres animaux, et font tous leurs mouvements avec beaucoup de légèreté. »

Voilà donc pour les attitudes. Voyons maintenant la manière d'être et de se gouverner, les mœurs sur lesquelles elles n'exercent aucune influence, mais avec lesquelles elle est nécessairement dans une parfaite concordance.

Le point le plus saillant, peut-être, de l'existence du lapin, je l'ai relaté plus haut, c'est qu'il se creuse un terrier dans lequel il vit en société, de la vie de famille, dans lequel il se soustrait, en partie, à la poursuite de ses ennemis, dans lequel, enfin, il élève ses petits en sécurité.

Ceci a fait dire bien des choses, et, par exemple, qu'il a « plus d'esprit » que le lièvre, qualifié de « stupide », lui, parce qu'il se contente d'une excavation superficielle, à peine formée derrière une motte, ou au pied d'un buisson.

Buffon, cela peut surprendre à bon droit, Buffon lui-même a partagé et propagé l'erreur commune. En effet, il a très-formellement accordé au lapin une supériorité marquée sur le lièvre. « Tous deux sont conformés de même, dit-il, et pourraient également se creu-



ser des retraites ; tous deux sont également timides à l'excès, mais l'un, plus imbécile, se contente de se forger un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé, tandis que l'autre, par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre, et de s'y pratiquer un asile ; et, il est si vrai que c'est par sentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin domestique faire le même ouvrage ; il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids, et, cela, parce qu'ils sont à l'abri des inconvénients auxquels sont exposés les lapins et les oiseaux sauvages. L'on a souvent remarqué que, quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins et ceux qu'ils produisaient restaient, comme les lièvres, à la surface de la terre, et que ce n'était qu'après avoir éprouvé bien des inconvénients, et au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençaient à creuser la terre pour se mettre en sûreté. »

Voilà des suppositions toutes gratuites dont il me sera bien aisé de faire justice. Ce n'est pas faute d'esprit, par imbécillité, que le lièvre ne se réfugie pas, pendant le jour, au fond d'un terrier ; c'est par instinct de conservation, car il ne vivrait pas ainsi. Il a été bien doué sous le rapport des fonctions de respiration et de locomotion, qui sont sa sauvegarde ; à lui, il lui faut l'air ambiant et l'espace ; il obéit aux besoins de sa propre nature en ne se terrant pas, il subit les conditions qui lui sont imposées en demeurant libre à la surface du sol.

J'applique le même raisonnement au lapin, et je dis : ce n'est pas par sagacité qu'il se confine, aux heures du danger et du repos, dans un souterrain qu'il sait faire, mais par nécessité, et pour répondre aux conditions mêmes de son existence. « On fait peut-être honneur à son industrie, a judicieusement objecté Elz. Blaze, de ce qui n'est dû qu'à sa faiblesse, Il est probable que le froid seul en est la cause. »

Il y a d'autres causes, j'en suis certain, alors même que je ne saurais pas les découvrir. J'en aperçois très-



distinctement deux : la première tient au manque de liberté d'allures, la seconde, au caractère étrangement jaloux du mâle.

Je viens de laisser dire à Daubenton comment chemine le lapin, et l'impossibilité où il est de se porter promptement à de grandes distances pour se soustraire aux attaques de ses nombreux ennemis, car ceux-ci fourmillent autour de lui autant qu'autour du lièvre. L'espace ne lui servant à rien, il n'a pas la puissante haleine que l'autre tient au service de ses jambes, mais il a d'autres ressources qui la valent et qui le font échapper plus sûrement encore à qui le recherche dans un but hostile et destructeur. Le loup et l'oiseau de proie ne pénètrent pas dans son terrier, et, pour tromper ceux qui peuvent l'y poursuivre, il multiplie les embranchements qui y mènent, il entrecroise très-diversement les routes, et forme un labyrinthe dans lequel il se retrouve facilement, tandis que tous les autres s'y perdent. Et, là est si bien toute sa sécurité, qu'il y travaille sans relâche, comme le lièvre est incessamment occupé lui-même à entretenir l'élasticité de ses poumons et son énergie musculaire. Les conduits souterrains qui mènent le lapin à sa demeure s'étendent au loin, et ils ont de nombreuses entrées par lesquelles il passe vite, sans hésiter jamais, à la moindre apparence de danger. Est-ce donc de la timidité, cela? Non, c'est de la prudence. L'instinct de conservation parle haut à son intelligence, il lui tient lieu d'expérience, et lui répète, sans se lasser, une vérité fondamentale à laquelle il a raison de prêter une oreille toujours attentive, à savoir :

. . . . . Que la méfiance  
Est mère de la sûreté.

C'est une grosse erreur, à mon sens, que de considérer le lapin comme un animal timide. En l'état domestique, je le trouve plus effronté que craintif, et ceci n'est pas le fait seul de la domestication. Il « ne redoute pas la proximité des habitants, dit M. Mariot-Didieux, il semble même y vivre avec plus de sûreté. Nous habitons, pour le moment, l'antique et magnifique abbaye



de Bec-Hellouin, dans l'Eure, transformée en dépôt de remonte. Les chevaux, les poulains au pâturage, le bruit des armes, les cris des soldats n'en ont point éloigné les lapins renfermés dans son parc, et depuis des siècles ils s'y multiplient. La garenne située près des habitations en éloigne une foule d'ennemis, et surtout les braconniers. Les chats seuls y font la guerre aux lapereaux. » Ces vilaines bêtes ne s'attaquent pas aux lapins plus âgés, et l'on voit ceux-ci vivre en pleine liberté dans les cours parmi les volailles, les cochons et les chiens de garde, sans peur et... sans reproche, allais-je dire. J'aurais eu tort, car j'en sais un qui avait pris l'habitude de faire des niches aux poules, ses compagnes de basse-cour, auxquelles il pinçait désagréablement le croupion, les mordant jusqu'au sang, plaisanterie d'un goût douteux qui leur plaisait peu et les mettait fort en émoi, mais lui s'amusait de leur détresse, car il disparaissait derrière quelque planche pour observer en tapinois, surnoisement, la figure de la ménagère attirée sur le terrain par les cris inaccoutumés de la poule agacée, et recommencer de plus belle après le départ de celle-ci, fort intriguée de n'avoir rien découvert. Un jour pourtant, il fut surpris *flagrante delicto*, et reçut congé.

Je conclus : le lapin n'est pas timide ; il ne redoute pas la menace ; il vient impudemment au-devant de qui le visite dans sa loge, et reçoit impunément, sans sourciller et sans fuir, les taloches de ceux que son audace ou sa gloutonnerie impatientent.

Le lapin sauvage y met plus de façons, je le sais ; au lieu de venir au devant du visiteur, il se retire, non par poltronnerie toutefois, mais par esprit d'indépendance, j'aime à l'espérer, par pur amour de la liberté dont il connaît tout le prix.

Vis-à-vis de sa femelle, le mâle est d'une exigence extrême ; c'est un despote par amour. Il ne souffre pas de partage. Lorsqu'il le peut, il n'autorise même pas la mère à lui préférer ses petits. J'ignore si la lapine est bien difficile dans ses choix ; je ne saurais me prononcer non plus sur cette assertion des naturalistes que, en



espèce, les deux individus, le mâle et la femelle, se lient de constance. « On assure, dit Buffon, en parlant des mâles, qu'ils communément ils s'attachent à une seule femelle et ne la quittent pas. » Je les vois si ardens que j'ai peine à croire à tant de vertu. Dans tous les cas, je répète avec la sagesse des nations que l'excès en tout est un défaut.

L'inconvénient qui en résulte ici, paraît être la destruction de la nichée par le père toutes les fois qu'il la découvre. Lors donc que la lapine est pleine, ou plutôt dès qu'elle se sent assez rapprochée de l'heure de la délivrance, elle s'éloigne en secret et va creuser en un point bien choisi, où elle croit pouvoir se livrer sans crainte aux douceurs de la maternité. Elle se fait un trou, un véritable nid dans lequel elle déposera et élèvera sa petite famille. Éclore en un gîte superficiel, celle-ci eût infailliblement péri. L'instinct fouisseur qui domine l'espèce et qui se présente comme l'un de ses principaux tributs est donc le grand moyen qui la sauve. J'ajoute en vite que le dépôt des petits en un lieu sûr est d'autant plus nécessaire que la femelle du lapin n'a pas, comme celle du lièvre, comme la chienne, la chatte et quelques autres, la faculté de les emporter, pour les changer de place, si elle aperçoit autour de sa rabouille quelques manœuvres suspectes.

Je vois donc ici deux espèces différemment douées, mais bien douées, chacune suivant ses besoins, et je ne puis me décider à qualifier celle-ci supérieure à l'autre, à trouver l'une « spirituelle » au détriment de la seconde qui ne me montre rien de « stupide. » Le lièvre, qui a pour lui la vitesse, une énergie musculaire presque sans pareille, ne recourt à la ruse que lorsqu'il est sur ses gardes, quand l'excès de la fatigue a usé toute sa puissance; il n'a pas de graisse inutile, il ne porte rien qui puisse l'alourdir ou lui nuire; tout dans sa structure répond aux exigences de sa condition : il a le sang riche, les chairs de couleur foncée, les os d'un grain fin et serré, durs et solides. Le lapin, autrement doué, en dépit des analogies de structure, ne court ni de la même manière, ni aussi bien, ni aussi longtemps. Il ne met pas son es-



poir dans la rapidité de sa fuite, mais dans un ordre d'idées que j'admire. Voyez-le devant les chiens qui lui donnent la chasse, il rase tout d'abord et toujours ; il fait cent zigzags, comme l'a dit Elz. Blaze après mille autres qui, par droit de naissance, avaient eu l'occasion de l'écrire avant lui, il se rase, repart, se rase encore. C'est que Jeannot éprouve le besoin de se reposer ; il n'a pas la longue haleine du lièvre ; il faut qu'il souffle de temps à autre comme tout coureur d'aventure qui n'est point entraîné ; il a le sang moins rutilant, moins oxygéné, il a la chair blanche, les os plus spongieux, moins lourds que ne sont ceux du lièvre, et il engraisse volontiers. Voilà qui explique assez pourquoi sa manière de se gouverner, pourquoi ses habitudes ne sont pas conformes à celles de son voisin en zoologie. Il est tout autre et se conduit différemment suivant les lois naturelles de la logique.

Enfin notre grand naturaliste a été trompé ou s'est trompé lorsqu'il a prétendu que, rendu à l'existence indépendante, le lapin domestique reste à la surface du sol et ne se creuse un terrier qu'après avoir lentement réappris la vie sauvage. Les choses ne se passent point de la sorte. Libre ou non, le lapin demeure en tout temps fidèle à ses instincts, à sa nature. Non seulement celui qu'on rend à l'état sauvage fouille, après réflexions, le terrain et s'y construit tant bien que mal d'abord une habitation, mais alors même qu'il en a une, il travaille et creuse sans cesse, à moins qu'on le tienne par trop à l'étroit, j'entends par là dans une prison inattaquable avec les moyens limités dont il dispose. A l'impossible nul n'est tenu. Le petit animal ne se rend que lorsque l'impuissance lui est démontrée. Encore son instinct ne se perd-il pas tout entier ; il reste à l'état latent pour se réveiller à la première occasion favorable. Ceci n'est plus une assertion en l'air, mais un fait constant, universel. Ne placez pas un lapin domestique dans une situation d'où il puisse sortir ; il reconnaîtrait l'attention par une évacion prochaine, bien moins pour fuir, peut-être, que pour exercer son aptitude de rongeur, sa faculté de fouiller le sol, même à travers les pierres et de cheminer souterrainement en zigzaguant.



Il en est de même du lapin sauvage qu'on a pris tout jeune dans le nid où l'avait soigneusement caché sa mère. On remplace sa nourrice ; et on l'élève au biberon ou à la cuillère, il boit avec empressement et sans se faire prier, mais les incisives lui poussent vite avec toute la solidité précoce qu'elles acquièrent dans les animaux de son ordre, et si vous ne l'avez logé qu'au milieu de planches, il finira par trouver le seul point attaquable de l'une d'elle. Alors il la travaillera, sans s'arrêter, il la déchiquettera tant et si bien qu'il aura tôt pratiqué l'ouverture à travers laquelle il passera pour recouvrer la liberté. Une fois averti, veillez au grain, car « il n'est pas fainant ; » il a le cœur à la besogne ; il y va gaiement et aura bientôt rongé boîte ou cabane. Imitiez-le, radoubez promptement la cage, si vous ne voulez la trouver vide, car une fois parti, hélas ! il ne revient pas.

Si la vie libre n'est pas précisément enviée par le lapin depuis longtemps soumis à la domesticité, son congénère de l'état sauvage ne désire pas davantage changer de position et venir se constituer prisonnier. En somme pourtant, tous deux se font au changement de position que la destinée leur impose et ni l'un ni l'autre n'en souffrent beaucoup. C'est réellement une particularité de l'espèce ; elle la montre essentiellement malléable, elle indique à l'éleveur à quel point il peut peser sur elle pour la modifier à son gré. Je fournirai les preuves un peu plus loin en abordant la question de race dans l'éducation purement domestique. En ce moment, il ne s'agit encore que des généralités, de l'étude propre à l'espèce envisagée dans toutes les circonstances où elle peut vivre.

Avant de pratiquer son terrier, le lapin sauvage choisit avec un instinct très-sûr les endroits qui lui conviendront le mieux, où il rencontrera au plus haut degré les conditions de confort qui lui rendront l'existence plus facile, la vie plus agréable. Il cherche donc et s'établit judicieusement sur le versant de coteaux boisés, à l'exposition du soleil, à l'abri des grandes eaux et même de l'humidité permanente. Il va sans dire qu'il ne s'arrê-



terait pas en un lieu qui lui offrirait trop de difficultés à surmonter, et par exemple sur un sol trop compacte, malaisé à fouir, ou sur un terrain trop léger et sujet à des ébranlements continuels qui le forceraient à recommencer incessamment la même besogne, tout en ne lui laissant aucune sécurité chez lui. Il lui faut, et il sait trouver, une terre moyenne dont voici le type : Composé d'argile et de calcaire, un peu caillouteux, dans lequel plongeront les racines des arbres et arbustes de la surface.

La fécondité du lapin est devenue proverbiale. Buffon donne un chiffre, écrit par quelque faiseur de budget, ou tout au moins par quelque membre de la famille de M. de Crac, mais il n'y a pas cru et nous ferons comme lui, avec ou sans la permission de Wotten, le statisticien du temps qui a prétendu ceci : une seule paire de lapins, jetée dans une île déserte, lui donna, au bout de l'an, une population de six mille habitants.

Je ne me sens pas le courage de recommencer des calculs aussi compliqués, mais je dirai avec tout le monde qu'en effet la fécondité de l'espèce est fort grande, plus active pourtant à l'état domestique qu'à l'état sauvage. Cela se comprend. En sa première condition, elle a de six à dix portées, par an, de quatre à dix lapereaux chacune et plus. Ce sujet reviendra plus loin. Je constate seulement au passage que l'on donne plus d'étendue aux facultés prolifiques de cette espèce qu'on n'en accorde à celle du lièvre : l'expérience confirme de tous points l'assertion.

Relativement à la génération, après avoir rappelé que les lapins sont aptes à produire dès l'âge de cinq ou six mois, Buffon revient à ce qu'il a déjà dit à propos de la hase. Ainsi, « la femelle est presque toujours en état de recevoir le mâle; elle porte de 30 à 31 jours; ..... elle a, comme la femelle du lièvre, une double matrice, et peut par conséquent mettre bas en deux temps; cependant il paraît que les superfétations sont moins fréquentes dans cette espèce que dans celle du lièvre, peut-être par cette raison que les femelles changent moins souvent, qu'il leur arrive moins d'aventures, et qu'il y a moins d'accouplements hors de saison. »



Il faut bien partager ce sentiment et accepter ces raisons, mais d'autres explications se présentent, car ce n'est pas sans motif que la lapine, pourvue de deux matrices comme la hase, comme elle aussi a la faculté de n'être fécondée que d'un côté d'abord, si l'on veut bien me permettre de m'exprimer ainsi, et puis de l'être encore de l'autre, plus tard, pendant la durée de la première gestation sans en troubler la marche, sans que les foetus renfermés dans l'un des organes, et déjà plus ou moins avancés dans la vie intérieure, aient en rien à souffrir du développement des germes qui ont été ultérieurement déposés dans l'autre matrice.

Hase et bouquin ont tant de sujets de craindre qu'ils ne sauraient jamais compter sans la peur et que, chez eux, les manifestations de l'amour, simple éclair, ne doivent guère plus durer que celui-ci. Sans l'ardeur immense qui les anime tous deux, ils ne réussiraient pas à s'oublier un instant, un seul, si court qu'on le suppose. Toutefois, cet instant suffit à l'œuvre fractionnée, à la fécondation d'un côté, à la plénitude de l'une des matrices.

Cependant ainsi restreinte, la fécondation ne satisferait pas les exigences d'une multiplication très-active, tant les nichées demeurent exposées à la ruine. En doublant et en échelonnant mariage et gestations, en dedoublant et fractionnant les naissances, la nature a donné deux chances de préservation des petits. En effet, toutes les nichées ne sauraient périr, celles qui échappent aux causes de destruction suffisent au renouvellement et à la propagation de l'espèce.

Chez la lapine, les choses se passent souvent de même en l'état d'indépendance. Cependant ici les amours sont moins tourmentées et peuvent impunément se prolonger davantage dans leurs actes utiles à la fécondation, soit parce que les amoureux sont moins timides, soit surtout parce qu'ils peuvent causer plus longuement, s'entretenir à l'abri de toute crainte, en pleine sécurité, dans quelque coin retiré du terrier, aussi la fécondation n'est-elle pas toujours fractionnée. Dans ce cas, le nombre des petits est plus considérable; les deux matrices, fécondées en



même temps, pendant la même nuit, fonctionnent ensemble et les choses se passent comme s'il n'y avait eu qu'un seul organe.

Admettons le fait et voyons ce qui peut advenir alors, ce qui advient nécessairement quelquefois, si non souvent.

Sauf de très-rares exceptions, l'œuvre de la conception n'est pas impunément troublée par un accouplement renouvelé. La hase et la lapine, déjà fécondées deux fois, c'est-à-dire portant des fœtus dans les deux matrices, ne sauraient subir, sans risque, de nouveaux assauts du mâle. L'avortement est la suite ordinaire, j'allais dire la conséquence forcée d'approches intempestives. La hase paraît à l'abri de recherches inopportunes, nuisibles à la réussite des fœtus, mais non la femelle du lapin qui est constamment harcelée, avant, pendant et après, toujours; si elle cède, la nichée entière est compromise.

Voilà un premier danger qu'il fallait conjurer.

Il y en a un autre.

Pour accoucher sous terre, dans l'isolement et hors de son ménage, la lapine ne soustrait pas ses petits à tous les sinistres, à toutes les causes de destruction violente qui les menacent en naissant. Il y a des rats dans ce monde. Or, le rat est aux plus jeunes lapereaux ce que le furet est à l'espèce entière, un dévorant qui les cherche avec zèle et qui s'en repaît grasement. Si nombreux que soient les petits d'une même portée, tous y passent dès qu'il a découvert le nid. C'est que, si vigilante que soit la mère, elle ne peut garder à la fois le dehors et le dedans de la rabouillère, et puis elle s'absente, si peu que ce soit, pour ses besoins particuliers dont la satisfaction assure l'existence et la réussite des enfants. Or, l'ennemi est là, patient à l'attente et prompt à saisir l'occasion favorable d'assouvir ses appétits gloutons et charnels<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je ne sais plus quel malencontreux journal a tout dernièrement lancé ce petit article immédiatement répété sans variante par une foule d'autres publications :

« *Moyen d'écarter les rats des lapinières.* »

« Je demandais un jour à un jardinier de mon voisinage pour quoi il admettait, au milieu de ses nombreux lapins, de petits cochons de Bar-



C'est donc par la même prévoyance et pour ne pas exposer autant de rejetons à la fois à la ruine que la nature a pourvu la femelle du lapin des deux matrices, données aussi pour la même fin à la femelle du lièvre.

L'accouchement de la lapine hors de la demeure commune avait été expliqué, mais non le fait même de sa double conformation. Ainsi M. Mariot-Didieux a dit ou à peu près : Essentiellement ardent et jaloux, le mâle troublerait par ses obsessions inopportunes et sans cesse réitérées, l'œuvre même de la mère, si elle accouchait sous ses yeux. Il la détournerait donc si elle n'avait soin de s'éloigner pour l'époque de la mise-bas. Cela fait qu'elle se cache et ne ramène au mari ses enfants « que quand une nouvelle fécondation ne peut plus la mettre hors d'état de concevoir et d'allaiter en même temps. »

Il me sera peut-être possible, en avançant, de projeter un peu de lumière sur ce dernier point; mais je puis bien faire entrevoir dès à présent une pensée qui se dégage, à savoir : celle d'un amour effréné du mâle pour sa femelle, celle d'un amour plus grand pour la progéniture que pour l'époux de la part de la mère, lorsqu'elle se tient en dehors des atteintes du mâle, car sans cette précaution, elle ne résiste pas longtemps et finit toujours par céder aux doux propos. Or, ceci n'arrive qu'au détriment de la nichée actuelle, ordinairement abandonnée en vue de la nichée future.

Ceci devient curieux; nous en reparlerons. Les étubarie à fourrure jaune, tachée de blanc et de noir. « C'est, me répondit-il, « parce que les rats faisaient la guerre à mes lapins et détruisaient mes « nichées, et que la présence ou l'odeur des petits cochons de Barbarie « les éloigne complètement. En effet, depuis que ces petits animaux vivent en société avec mes lapins, qui ne se plaignent pas de cette vie « en communauté, les rats ont disparu. »

Je pourrais demander à l'auteur de cette découverte de dire ce qu'il appelle cochon de Barbarie, animal innommé, je le crois du moins, dans les livres de zoologie. Je suppose, toutefois, qu'il a voulu parler du cochon d'Inde. Mais celui-ci n'a aucune vertu préservative ou destructive du rat qui, à défaut de lapereaux, et pour justifier notre proverbe : « faute de grives on mange des merles, » dévorerait le cochon d'Inde, en dépit de son odeur, plutôt que de se passer de déjeuner ou de souper. Ni la présence ni l'odeur de ce vilain, inutile et inoffensif petit être ne chassent les rats; l'éleveur qui compterait sur lui pour l'expulsion de ces dévorants, compterait sans son hôte et perdrait de par ceux-ci, les nichées qu'il aurait cru mettre à l'abri de leur destruction.



des de mœurs, toujours attachantes en soi, prennent encore plus d'importance quand nos intérêts sont de la partie.

### LES CONSIDÉRATIONS ÉCONOMIQUES.

Poussant partout comme les gascons du vert galant, sur les meilleures terres et sur les plus mauvaises, à la condition qu'elles absorbent les eaux pluviales, le lapin sauvage, qu'on ne chasse pas avec assez d'activité ou de succès, pullule bien vite d'une façon inquiétante pour les récoltes. Il détruit les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, les arbrisseaux, les arbres; tous les produits du règne végétal y passeraient, il n'y aurait que pour lui, si l'homme n'avait pas pour se défendre le secours des furets et des chiens, divers autres moyens de le prendre, puis encore l'assistance des nombreux ennemis qui l'adorent et pour qui il devient chère-lie. Malgré tout, ses déprédations prennent parfois de telles proportions que le souvenir ne s'en efface pas facilement et que beaucoup le vouent à la malédiction universelle.

Je ne veux pas répéter à cette place ce que j'ai dit un peu plus haut, en pareille occurrence, à propos de la multiplication moins active pourtant du lièvre, mais je ne saurais non plus passer sous silence les plaintes les plus légitimes. Pour être moins générale que dans le passé, par suite des actes publics qui ont réglé la matière, elles n'en méritent pas moins l'attention. Sous un régime d'égalité, le droit de tous est celui de chacun et nul ne doit être lésé sans une équitable compensation.

Bien que j'accorde une réelle protection à toute production profitable, je n'ai pu fermer l'oreille à de justes réclamations et voici en quels termes je traitais le sujet en 1862, année de crise pour le petit quadrupède.

« Un cri de détresse a été jeté à l'encontre du lapin sauvage, cri renouvelé des Grecs et de plusieurs autres, car ce petit quadrupède a de tout temps attiré sur sa race dilapidatrice l'animadversion des agriculteurs qui ont eu à souffrir de ses déprédations. D'autre part, il a de nombreux alliés, de chaleureux défenseurs, voire même de sincères amis dans la gent chasseresse et le



peuple des braconniers, auxquels il procure tout à la fois agréable passe-temps, exercice salubre, plaisir de table et quelque petit profit.

Le lapin sauvage est un gibier; il tient sa place dans cette masse de nourriture animale que les chasseurs font entrer dans la consommation de tous; il fournit un contingent très-appreciable à ce chiffre de vingt millions auquel on évalue approximativement le produit annuel de la chasse en France.

Pour l'agriculture le lapin est un fléau, et elle le range sans hésitation parmi les animaux nuisibles dont il faut poursuivre l'extermination jusqu'à complète extinction. Pour le chasseur, c'est un animal utile dont il y a lieu de favoriser la multiplication. Le législateur lui a accordé une certaine protection à laquelle ceux-ci applaudissent, tandis que d'autres la trouvent excessive; mais la loi est sujette à interprétations, et la jurisprudence ne paraît pas encore bien fixée en ce qui la concerne, car dans les cas de la plus grande analogie les tribunaux décident tantôt dans un sens et tantôt dans un autre.

Ceci trouble plus qu'on ne saurait croire les intéressés. L'agriculture se voit sans cesse inquiétée, livrée sans défense facile au bon plaisir de voisins incommodes, car ils lui apparaissent protégés outre mesure par la loi, et elle est bien près de faire solennellement éclater sa juste plainte.

De la situation respective des parties il résulte clairement qu'il y a, suivant une expression devenue célèbre, quelque chose à faire.

C'est d'une ferme expérimentale que tout le monde connaît aujourd'hui, et pour le plein succès de laquelle tout le monde fait des vœux, autant par affectueuse sympathie pour son savant et honorable directeur que pour la solution pratique de l'important problème d'économie rurale offert à ses travaux, c'est de Vaujours qu'est partie dernièrement une déclaration de guerre en forme.

Nous croyons devoir la recueillir, et nous la faisons passer *in extenso* des *Annales de Vaujours* dans le



*Journal d'agriculture pratique*, lequel est depuis longtemps le riche dépôt de tous les faits qui intéressent l'agriculture universelle.

« Je n'ai pas besoin de dire, écrivait M. Moll en 1859, combien les lapins nuisent à la culture. Les autres animaux sauvages détruisent pour manger; le lapin détruit pour le plaisir de détruire. Aussi la loi l'a-t-elle rangé dans la catégorie des animaux nuisibles qu'il est permis de tuer en tout temps. Mais cette faculté, très-précieuse pour le propriétaire du fonds infesté de lapins, est illusoire pour le voisin, le riverain des grands bois surtout. Celui-ci n'a d'autres ressources que de demander des dommages et intérêts au propriétaire du bois qui sert de refuge à ces terribles pillards. La responsabilité du propriétaire semble, dans ce cas, parfaitement équitable, car le lapin se cantonne, il faut nécessairement l'attaquer chez lui pour en avoir raison, et seul le propriétaire peut le détruire radicalement, ou au moins en diminuer le nombre. S'il ne le fait pas, il est juste qu'il en subisse les conséquences. Pendant longtemps on en a jugé ainsi; mais depuis peu une nouvelle interprétation de la loi a surgi. Dans certains tribunaux, le lapin semble avoir été assimilé aux autres animaux sauvages, aux carnassiers entre autres, et on a dit que ses ravages ne doivent pas plus retomber sur le propriétaire du bois où il séjourne que ceux du loup ne retombent sur celui de la forêt où il a élu accidentellement domicile.

« Ailleurs on a admis que, lorsque le propriétaire avait fait tout son possible pour détruire le lapin sur ses terres (et cette preuve paraît être facile à fournir), il était parfaitement dégagé de toute responsabilité.

« Cette jurisprudenae aurait été acceptée volontiers par la culture si l'on en avait admis la conséquence logique, si l'on avait reconnu au plaignant le droit de suppléer à l'insuffisance du propriétaire, et de poursuivre par tous les moyens possibles et en tout temps ses ennemis jusque dans leur refuge.

« Malheureusement il ne paraît pas en être ainsi, du moins dans le ressort où se trouve placé Vaujours.

« La ferme est bordée de chaque côté, sur une longueur de près de 2 kilomètres, par de grands bois appartenant à l'Etat et à plusieurs propriétaires. Or, sous l'influence des hivers et des printemps doux et secs que nous avons depuis quelques années, et peut-être aussi un peu sous l'influence de la jurisprudence en question qui met les chasseurs si à l'aise, les lapins se sont multipliés dans une effrayante proportion, et m'ont occasionné des pertes sérieuses. J'ai déjà mentionné le colza et les betteraves. J'ajouterai que de grandes portions de jeunes prés semées en automne ont été détruites en hiver par eux, et ont dû être ressemées de nouveau. Le pré de la Tussion, qui touche sur deux faces à la forêt de Bondy, était parcouru, sillonné de sentiers et piétiné à un point tel que la fauche en a été très-difficile, et que je ne sais encore quel parti je pourrai tirer du foin. Il en a été de même de l'avoine d'hiver



qui côtoie ce pré. Enfin, à l'heure où j'écris, on finit de retourner un champ qui avait été deux fois de suite planté en chouquintal d'Alsace pour la fabrication de la choucroûte, et qui deux fois de suite a été si complètement détruit par les lapins, que je me vois, à mon grand regret, obligé de renoncer à cette culture et, par conséquent, à cette spéculation qui promettait du bénéfice.

« Je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter à 3,000 fr. au moins le dommage que m'ont causé les lapins depuis l'automne dernier.

« L'issu d'un procès assez récent entre un certain nombre de riverains de la forêt de Bondy et la compagnie fermière de la chasse, issue conforme à la législation dont j'ai parlé plus haut, m'a empêché de rien entreprendre. »

Ceci était dit en 1859, nous l'avons déjà constaté. En 1860, M. Moll revenait sur le même sujet dans le passage suivant extrait de son compte rendu aux actionnaires de Vaujours.

Je ne quitterai pas la localité sans vous entretenir de nouveau du *gibier* et en particulier des *lapins*. Déjà, dans mon dernier compte rendu, j'en avais dit quelques mots; je vous avais exposé les conditions véritablement désastreuses dans lesquelles l'entourage de bois, et de bois fourmillant de lapins, et la loi de 1844 sur la chasse, mettent les cultures de Vaujours. Si notre position était plus commune, s'il existait un grand nombre de fermes placées comme nous, des réclamations vives et puissantes s'élèveraient de toutes parts, et de l'excès du mal naîtrait bien vite le remède.

« Mais il n'en est pas ainsi, et, si l'agriculture tout entière de la France souffre plus ou moins de la loi de 1844 et du gibier, notre position est réellement exceptionnelle, sous ce rapport.

« Dans mon précédent compte-rendu, je vous disais que je croyais pouvoir évaluer à 3,000 fr. au moins le dommage causé par les lapins dans le courant de cet exercice, J'étais encore au-dessous de la vérité; car, des estimations consciencieuses faites sur place, il résulte que la perte totale s'élève à la somme de 3,218<sup>f</sup>.95, c'est-à-dire au triple de l'impôt, et à près de la moitié du fermage, et encore n'a-t-on porté que les articles principaux.

« Les faits de ce genre sont si peu connus, si rarement signalés, que, pour prévenir les soupçons d'exagération, je vous demande la permission de vous donner l'extrait suivant d'une lettre que m'écrivait, il y a quelque temps, un de nos agriculteurs les plus distingués, M. Ménard, de Huppemeau, le lauréat de la prime d'honneur de Loir-et-Cher.

« Vous faites saigner une plaie encore ouverte en me parlant  
« des lapins; je vous plains de toute mon âme si vous avez affaire  
« à cette maudite engeance. Vous êtes bien réellement au milieu  
« d'une forêt de Bondy si vous avez maille à partir avec messieurs  
« les chasseurs. Rien n'est respectable pour ces gens-là autre que le  
« gibier. Ingéniez-vous à convertir en belles moissons les landes



« de la Sologne : implantez, comme vous, tout un système qui  
« doit décupler la production de la viande ; suiez sang et eau pour  
« donner la vie à bon marché, tout cela n'a pas le sens commun  
« en présence du noble plaisir de la chasse, et nous sommes au  
« milieu du dix-neuvième siècle !

« Vous êtes haut placé, vous pouvez faire entendre au pouvoir  
« l'autorité de votre parole ; eh bien, nous n'avons qu'une chance  
« de salut, c'est de demander l'abrogation de la loi du 3 mai 1844,  
« qui laisse le cultivateur sans défense et à la merci du gibier et  
« des chasseurs.

« Pour mon compte, le gibier m'a dévoré pour plus de 60,000 fr.  
« de récoltes en quatre ans. Je me suis décidé à réclamer en jus-  
« tice de paix, en appel et en cassation, et pour une année j'ai  
« obtenu près de 10,000 fr. d'indemnité : c'était la moitié de ma  
« perte ; mais j'ai reconnu que le métier de plaideur était un vilain  
« métier pour le cultivateur, qui est ainsi détourné de ses efforts  
« utiles, et j'ai pris l'héroïque résolution de clore, par des pieux  
« juxtaposés, 100 hectares de terre, et de mettre le reste de ma  
« ferme en prairies naturelles, qui souffrent moins de la dent du  
« gibier. Maintenant il me faut un homme qui, d'octobre à mai,  
« passe en revue chaque jour ma clôture de 8 kilomètres, pour  
« boucher les trous qu'y font les lapins, soit sous terre, soit en  
« rongéant le bois. Vous le voyez, monsieur, je n'ai pas, comme  
« vous le pensiez, diminué les lapins ; je me suis borné à me mettre,  
« par des sacrifices énormes, à l'abri de leurs incursions ; mais je  
« m'applaudis de plus en plus d'avoir eu recours à ce moyen. etc. »

« Cette lettre n'a pas besoin de commentaires.

« Je me bornerai à ajouter que, dans l'impossibilité matérielle  
d'appliquer aux terres de la ferme le moyen de M. Ménard, et  
après la certitude acquise cette année qu'aucune récolte, sans en  
excepter le chanvre, n'est à l'abri des ravages des lapins, il ne me  
reste plus d'autre ressource que de demander à l'autorité supé-  
rieure le libre exercice de ce droit naturel et jusque-là incontesté,  
mais que la loi de 1844 a supprimé de fait, le droit de défendre en  
tous temps, la nuit comme le jour, son avoir, ses récoltes contre  
les attaques des animaux sauvages ; et, en cas d'insuccès, de réa-  
liser l'idée de M. Ménard, de provoquer, parmi les agriculteurs,  
des pétitions contre cette loi qui nuit à la production ali-  
mentaire, jette des éléments de haine entre les citoyens, en ac-  
cordant au riche un privilège au détriment du pauvre, et qui, en-  
fin, porte atteinte au droit sacré de propriété. »

Tout cela devient assurément fort sérieux. Sans con-  
teste, le fermier qui se voit enlever, chaque année, par  
un pillard à peu près insaisissable et... incessible, allais-  
je dire, de quoi payer trois fois l'impôt qui frappe sa  
terre et son travail, ou la moitié du prix de sa ferme,  
est très-autorisé à le déclarer un être nuisible et mal-  
faisant, très-autorisé aussi à déclarer que la loi qui pro-



tége outre mesure ce malfaiteur, ne le défend pas efficacement, lui, dont le labeur incessant a pour objet d'assurer les premiers besoins de la société et pousse de toutes ses forces à l'accroissement continu de la production alimentaire.

Voyons donc ce qu'on pourrait faire pour concilier les deux intérêts qui sont en jeu, car je ne me résignerais pas volontiers à classer le lapin sauvage au nombre des animaux nuisibles, et ma raison se révolterait à l'idée d'une extermination en masse d'une espèce qui ajoute, elle aussi, aux ressources de l'alimentation publique. Je ne puis oublier d'ailleurs que la destruction un peu trop générale qui en a été faite pendant les premières années de ce siècle, a causé à notre commerce et à nos manufactures un dommage très-notable et très-remarqué.

« Nos manufacturiers, lit-on dans le *nouveau cours complet d'agriculture*, furent obligés de demander à l'étranger une partie de leur peaux de lapin, tandis que, loin de devoir à cet égard être tributaires, notre climat, favorable à la production de cet animal, pourrait nous permettre d'en exporter abondamment... Indépendamment de l'emploi de son poil, la peau donne une fort bonne colle; sa chair est une nourriture saine... »

Un animal qui occupe une telle place dans la satisfaction des besoins de l'homme lui est d'une utilité incontestable. Reste le fait des dommages qu'il lui cause et qu'il ne semble vraiment pas impossible d'éviter.

Et d'abord le lapin peut-il encore être considéré aujourd'hui comme un animal sauvage? Évidemment non.

« Les lapins, dit M. Jos. Lavallée, dans l'*Encyclopédie pratique de l'agriculteur*, sont presque des animaux domestiques et vivent en familles nombreuses. » M. Lavallée a raison. Cette espèce est si bien actuellement en la possession de l'homme qu'il dépend de la volonté de celui-ci de la laisser multiplier à l'infini ou de l'anéantir à peu près complètement. Dans ce fait est le remède au mal dont se plaint si légitimement l'agriculture. Il faut que le possesseur de troupeaux de lapins, que l'éleveur de ce menu bétail en ait l'entière possession et la pleine jouissance, à la condition de n'en pas incom-



moder ses voisins. Ceci est de droit strict et de droit commun.

Toutes les fois qu'un animal domestique porte préjudice à la propriété d'autrui, la personne à laquelle il appartient est responsable du mal qu'il a causé; peu importe que le maître ait fait tous ses efforts pour empêcher l'événement qui entraîne un dommage. La responsabilité ne cesse que lorsque le dégât est commis par un de ces animaux qui n'appartiennent à personne, et ceux-là n'appartiennent à personne qui vivent en pleine liberté, à l'état sauvage.

Le gibier est dans ce cas.

Voilà ce que disent les jurisconsultes; tels sont les principes, conformes à la loi, au droit et à l'équité, que les tribunaux appliquent à l'occasion.

Mais on a spécifié plus exactement les cas de responsabilité et celle-ci devient effective lorsqu'un acte quelconque de l'homme intervient dans les conditions naturelles et complètement libres de l'existence du gibier. Celui-ci alors est la chose de quelqu'un, et ce quelqu'un devient responsable des dégâts qu'il peut causer à autrui.

Le gibier est fait pour être chassé. Celui qui a élu domicile sur un point ne peut y demeurer à l'abri de toute poursuite ou de toute destruction sans que ceci puisse être considéré comme le résultat d'une intervention active. Ainsi a-t-on jugé en ce qui concerne particulièrement la multiplication du lapin dans les garennes ouvertes, et la jurisprudence a décidé qu'un propriétaire qui laisse des lapins se multiplier dans ses bois en assez grand nombre pour que ces rongeurs aillent détruire ou endommager les récoltes des propriétés voisines, est responsable de ce dégât. Il en est ainsi, ne l'oublions pas, parce que les lapins, qui se font des demeures fixes, sont en quelque sorte attachés au sol et d'ailleurs d'une destruction toujours facile, peu dispendieuse, sans danger et de plus lucrative. « Il y a donc, dit M. Jos. Lavallée, un mauvais vouloir de la part du propriétaire qui laisse pulluler les lapins au point de porter préjudice aux terres voisines, ou tout au moins peut-on lui



reprocher une espèce de négligence. Ce mauvais vouloir, cette négligence, qui sont un fait de sa part, sont l'origine de sa responsabilité, il y a lieu de lui appliquer les articles 1382 et 1393 du Code civil. »

Ce commentaire de la loi s'appuie sur plusieurs décisions judiciaires. Je m'en empare et je dis que l'intervention du propriétaire du bois, de la garenne découverte, a ôté aux animaux que celle-ci recèle le caractère propre du gibier. Dès que la multiplication du lapin a été protégée volontairement parce qu'il vit aux dépens d'autrui, ou négligemment, sans que les voisins lésés aient la liberté de venir détruire l'animal nuisible, celui-ci rentre dans la catégorie des animaux en élevage du fait de celui-là même dont ils sont la propriété.

Je ne demande pas qu'on l'oblige à les tuer, mais qu'on le force à les garder si étroitement qu'ils ne puissent porter préjudice à personne. Au lieu de contraindre les voisins à se défendre comme le fait M. Ménard, de Huppemeau, comme y sera peut-être bientôt aussi amené M. Moll, n'est-il pas juste d'exiger que l'éleveur de lapins les renferme dans ce qu'on appelle garenne forcée ? Ce qui se passe est au rebours de la saine raison et de l'équité. Mon voisin possède un chien hargneux et méchant, ce n'est pas à moi que la loi fait une obligation de lui appliquer une muselière ou de le tenir à l'attache ; la loi ne dit ni à moi ni à personne : cuirassez-vous contre cet animal furieux et tenez vos portes fermées, de crainte qu'il aille vous dévorer à votre propre foyer, elle s'adresse au maître du chien. Comment pourrait-elle forcer M. Moll à se clore onéreusement pour se défendre de la ruine que lui apportent les élèves affamés du voisin ? Evidemment c'est à ce dernier à nourrir les animaux qui lui appartiennent, et tout au moins à éviter de les laisser divaguer sur les terres cultivées qui ne sont pas siennes.

Là est le quelque chose à faire ; là se trouve une lacune facile à combler dans la loi sur la chasse.

On n'ordonne pas de disparaître aux habitants des maisons qu'un mauvais voisinage incommode, mais à



celui qui est venu installer une industrie insalubre sur un point où elle se montre nuisible.

Ce qu'a fait M. Menard, encore une fois, est le monde renversé, et l'agriculture doit être mise à l'abri de toute persécution, de toutes causes de ruine pareilles. Le remède facile qui se présente pour atténuer beaucoup le mal signalé, a du moins l'avantage de laisser les éleveurs de lapins complètement libres chez eux, maîtres aussi d'user de leur chose à leur pleine convenance. Ni les chasseurs, ni l'alimentation publique n'auraient rien à perdre à un arrangement aussi simple, et celui-ci aurait enfin le précieux résultat de prévenir une foule de contestations et de procès pénibles et coûteux, de dissiper les éléments de haine entre les citoyens, que M. Moll a si énergiquement signalés. »

Je commence par ces considérations, parce que je désire éviter qu'on m'accuse une autre fois de protéger les plaisirs de la chasse au détriment des plus légitimes satisfactions de l'agriculture. J'ai reproduit la pièce injustement incriminée, en manière de protestation énergique, et je l'invoque pour toute justification.

Cela dit, je ne crains pas d'ajouter que, malgré leur grande fécondité, nous n'avons pas assez de lapins en France. La chapellerie emploie pour des millions et des millions de peaux de cette espèce, mais la moitié pour le moins, à ce qu'on dit, vient de l'étranger. Cette remarque, déjà ancienne, a fait émettre le vœu que les propriétaires de terrains secs, arides, pierreux et sablonneux, s'efforçassent d'y propager le lapin dans des garennes closes. On leur a démontré, depuis longtemps déjà, que ce serait le meilleur moyen d'utiliser des espaces assez étendus de mince rapport, sinon même de rapport tout à fait nul, en l'état d'abandon qui est leur condition la plus ordinaire. D'autre part, nombre de traités spéciaux ont paru dans ces dernières années, qui ont promis monts et merveilles à ceux qui donneraient quelques soins à la culture bien entendue de l'animal. Cette petite croisade n'a pas été tout à fait sans résultat. En effet, je crois être véridique en assurant que beaucoup d'éducatrices nouvelles ont été in-



stallées, que d'autres se sont étendues, et qu'en somme la population fournie par l'élevage domestique, s'est accrue dans une notable proportion.

Cependant, et bien que la domestication du lapin soit fort ancienne, bien qu'elle n'ait offert et qu'elle ne puisse plus offrir aucune difficulté à réaliser, il est vrai que l'espèce vit peut-être plus nombreuse encore à l'état sauvage qu'à l'état de dépendance.

On l'aurait sans doute multipliée davantage, si son éducation n'avait pu se poursuivre tout à la fois dans les deux conditions, si le lapin de garenne n'avait offert dans tous les temps son contingent de chair à l'alimentation publique, et ses autres produits à l'industrie qui les met en valeur. C'est d'ailleurs le seul exemple de ce genre que présentent les animaux utiles à l'homme; on en trouverait d'autres parmi les oiseaux, mais sur une échelle beaucoup plus restreinte.

Une autre observation particulière au lapin, c'est que, malgré son utilité réelle et les avantages incontestés de son élevage en domesticité, on néglige d'étendre ce dernier, tandis qu'on se plaint très-souvent au contraire, de sa trop rapide multiplication, sur les points où il lui a été donné de s'établir en toute liberté. On le chasse alors à outrance, sans réussir toujours à en diminuer le nombre autant qu'on voudrait. Dans ce cas, je viens de le confesser en toute franchise, il devient un fléau pour l'agriculture avec laquelle il y a nécessité de compter, et c'est avec raison qu'on le classe, en compagnie du loup, du renard et du sanglier, parmi les animaux nuisibles qui peuvent être détruits en tout temps.

J'aurais bien voulu pouvoir fixer approximativement l'importance des éducations des lapins domestiques en France, mais on n'en trouve trace nulle part.

La statistique agricole de 1840 (je n'en suis pas surpris à raison des difficultés que cela présente), la statistique officielle a passé sous silence l'existence même de l'espèce; les publications de l'administration des douanes ne la mentionnent pas davantage. Seul, que je sache, M. Mariot-Didieux, dans son *Guide de l'éducateur des*



*lapins*, hasarde un chiffre et dit que, pour le moment, grâce à l'extension récente de la culture du petit animal, les éducations domestiques versent annuellement dans la consommation générale plus de cinquante millions de têtes, et il ajoute que cet accroissement rapide dans le nombre des animaux apportés sur les marchés, loin d'en avoir diminué la valeur, c'est-à-dire le prix de vente, n'a servi au contraire qu'à faire hausser ce dernier.

En cela, le lapin a subi les effets de la grande loi de l'offre et de la demande. La consommation de la viande s'est notablement accrue chez nous depuis vingt-cinq ans, et plus on en consomme, plus cher elle se vend. Cela tient à ce que les efforts de l'industrie du bétail quel qu'il soit, petit ou grand, ne parviennent pas à satisfaire les exigences de l'alimentation publique, en raison même de leur extension incessante et rapide. Ceci devient un stimulant énergique pour le producteur qui ne saurait jamais se trouver en face d'une situation plus heureuse.

Maintenant, que faut-il penser de ce chiffre de cinquante millions ? Est-il exact, est-il admissible plutôt dans son approximation ? Point n'est aisé de répondre à de telles questions, et cependant je vais hasarder un raisonnement qui s'appuiera sur une base certaine. Le point de départ sera vrai, chacun décidera du degré de créance qu'il peut accorder à la finale.

En 1845, le nombre des lapins envoyés au marché de la Vallée, à Paris, s'est arrêté à 177,000 têtes. Dix-huit ans plus tard, en 1863, le relevé des arrivages et des ventes, sur le même marché, constate une augmentation très-considérable; le chiffre est décuplé et au-delà, il s'élève à 1,914,579 têtes, non compris quelque chose comme 80,000 têtes de lapins sauvages.

Tablant sur une donnée généralement admise, à savoir, que la consommation de Paris est le  $\frac{1}{30^e}$  de la consommation de la France, on trouverait pour les deux époques correspondantes d'une part 5,310,000, et d'autre part plus de 57 millions. Il n'y a donc rien d'excessif dans l'assertion de M. Mariot-Didieux. J'ajoute que tous les lapins consommés à Paris, en 1863, n'ont



certainement pas passé sur les marchés d'approvisionnement.

En 1845 encore, le prix moyen du lapin ne s'élève pas en chiffres ronds à 1<sup>f</sup>.75; en 1863 les documents officiels disent 2<sup>f</sup>.02. A ce dernier taux, on trouverait une valeur annuelle de 115 millions de francs pour une production de 57 millions de têtes.

Je ne parle pas des peaux qu'une petite industrie recueille avec beaucoup de soin. En supposant qu'elle les paie seulement 10 centimes l'une, c'est encore près de 6 millions de francs : 6 millions pour l'achat d'une matière première à laquelle le travail donne un prix relativement considérable.

Reste enfin le fumier produit.

En face de ces données que je tiens soigneusement en dehors de toute exagération, on ne saurait méconnaître aujourd'hui la réelle importance de l'élevage du lapin et j'ai plaisir à faire remarquer, puisque l'occasion se présente, qu'en s'occupant des petits en apparence, on atteint cependant à de grands résultats.

Il y a de plus hautes questions à l'étude; tout le monde s'y intéresse et je le trouve bon, mais il ne faudrait pas oublier les autres. Les plus humbles ont souvent une immense envergure, et je veux encore étayer mon dire de quelques chiffres, car ce n'est pas en France seulement que l'élevage du lapin a pris du développement depuis un quart de siècle.

C'est que de toutes parts le régime alimentaire de l'homme s'est notablement modifié dans ces dernières années; il se compose aujourd'hui d'une proportion de viande beaucoup plus forte qu'autrefois. Pour la trouver aussi abondante, la viande nécessaire, on s'est adressé à toutes les sources qui peuvent la fournir; et ce n'était pas trop.

Eh bien donc, la statistique qui ne s'arrête jamais, qui, semblable en cela au lapin, fouille toujours et cherche sans cesse, la statistique nous apprend que, sur le seul marché d'Ostende, la Belgique et la Hollande vendent jusqu'à 350,000 lapins par semaine. On les expédie à Londres où la consommation en prend 500,000 par se-



maine, soit 26 millions par an, ou un peu plus de huit têtes par habitant.

Je laisse, bien entendu, à la statistique la responsabilité de ses chiffres. Je les ai décomposés, je les expose, je ne les critique pas.

Nous ne recherchons certainement pas la viande de lapin avec autant d'empressement que les anglais, et nous n'en produisons pas non plus autant que nos voisins du nord; mais nous en élevons et nous en consommons beaucoup aussi. Toutefois il m'a paru surtout intéressant de montrer en quelles proportions nous sommes encore inférieurs à ceux-ci et à ceux-là sous le rapport de l'économie du bétail, car la question d'infériorité ne s'arrête pas au lapin, elle s'étend, il faut bien le dire, à la production de tous les animaux réunis, moins le mulet et la poule. Heureusement, je me hâte de le constater, les tendances générales de l'élevage sont sur tous les points au développement. L'éducation du lapin tient sa place dans le mouvement, et j'en trouve une preuve irrécusable dans les tableaux de la douane où s'entassent des renseignements qu'on ne lit pas assez, qu'on aurait avantage à méditer avec soin.

Eh bien je découvre dans les publications instructives de ce grand service, deux chiffres que je me borne à poser comme un premier jalon.

Nous importons 300,000 peaux de lapins par an; et nous en exportons au-delà de 600,000.

Or, l'industrie qui, chez nous, emploie ces peaux, ne manque pas d'activité. S'il en est ainsi, je me sens autorisé à déclarer que la production du lapin a plus d'étendue en notre pays qu'on ne le suppose généralement,

Le lapin domestique a été mis sur le même rang que l'âne et la chèvre. Le pauvre aurait donc dans ces trois espèces son cheval, sa vache et son petit fournisseur de viande à bas prix. Bien que de pareilles assimilations n'aient qu'une signification relative, elles ne manquent pas d'un certain degré de justesse.

Puisque je parle de viande à bas prix, je veux presser le sujet de plus près en ce qui concerne le lapin, et c'est



par là que je clorai ce chapitre déjà bien long sans doute pour le lecteur.

J'ai cherché à connaître le rendement en viande de l'espèce, non sur des animaux exceptionnels, préparés avec art en vue des concours publics, mais sur le commun des martyrs : le mot n'a jamais été plus exactement, plus justement employé, car de tous les animaux le lapin est bien encore celui auquel on accorde le moins d'attention, celui qu'on retient dans l'état de captivité la plus étroite.

Le lapin qui a servi à mes recherches appartenait à la race ordinaire ; il était âgé de 6 mois et demi ; son poids brut était de 3<sup>k</sup>,050. Il a donné :

Viande nette, désossée.	1,560	}	1,850	} Total pareil, 3 <sup>k</sup> ,050
Os (seuls).	290			
Cœur, poumons, foie, rognons			190	
Peau.			435	
Entrailles.			530	
Évaporation, déchets			45	

Établissant le rapport au poids brut, je trouve les résultats suivants :

Viande nette, désossée.	51,14	}	60,64	pour 100
Os seuls.	9,50			
Cœur, poumons, foie, rognons.			6,02	—
Peau.			14,55	—
Entrailles.			17,34	—
Évaporation, déchet			1,45	—

Dans un autre petit livre — POULES ET ŒUFS, — j'ai déjà donné des résultats comparés. Je les reproduis à cette place parce qu'il est bon d'en généraliser la connaissance.

Les bœufs de première qualité que les bouchers achètent en foires leur rendent, en viande nette, 57 pour 100 du poids vif.

Les bœufs demi-gras, formant la majorité, ne dépassent pas en moyenne 50 pour 100.

Les veaux donnent assez généralement autant que les bœufs de concours, 65 pour 100.

Dans l'espèce ovine, les chiffres correspondants sont à peu près les mêmes, sans s'élever tout à fait autant chez les moutons de concours, et sans descendre aussi bas chez les demi-gras :



On trouve — 51, — 60, — et 63 pour 100.

Les animaux de l'espèce porcine fournissent de 70 à 85 pour 100.

Dans l'espèce galline, les constatations se sont élevées :

Chez le poulet maigre, à 74 pour 100;

Chez le poulet gras, à 83,12. —

A tout prendre donc, les rendements fournis par le lapin sont très-satisfaisants, eu égard surtout au peu d'attention qu'on prête à son élevage. Il serait sûrement facile d'arriver à des résultats meilleurs; c'est affaire de soins et de dépense. La question pourra revenir utilement au chapitre de la nourriture. Mais à égalité d'incurie, je ne vois pas d'espèce plus productive que celle-ci. Le petit animal que j'ai dépécé avait coûté 3 francs, prix courant sur un marché du rayon de Paris, en janvier et février 1863.

A ce taux, la viande était à plus bas prix que celle de boucherie, et le producteur avait été, à n'en pas douter, très-convenablement rémunéré. Dans la saison où l'herbe est abondante, le prix de revient s'abaisse sans que le prix de vente tombe proportionnellement.

### LES GARENNES.

Garenne est le nom consacré au terrain peuplé de lapins sauvages. Le lapin de garenne est donc celui qui vit dans toute son indépendance.

On distingue deux sortes de garennes, la garenne ouverte et la garenne close.

Les forêts au libre accès, non entourées de murs, les petits bois non-fermés, les longues avenues tracées dans des terrains plantés, attirent le lapin, lorsqu'ils sont en bonne exposition et lorsque la nature du sol lui convient.

Voilà les garennes ouvertes.

C'est là qu'on est sûr de rencontrer le lapin sauvage. On le trouve encore en certaines autres contrées qui leur agréent par les mêmes raisons, alors qu'elles sont simplement buissonnières, d'où vient au petit rongeur



l'appellation spéciale de lapin buissonnier. Celui-ci, assure-t-on, n'a plus les habitudes exclusives, toutes les mœurs du lapin terrier; il vivrait bien plus à la manière du lièvre.

Cette sorte, ces deux groupes plutôt d'animaux sauvages, ont été considérés par le législateur comme bêtes libres, c'est-à-dire comme n'appartenant pas au propriétaire du sol sur lequel elles vivent, sur lequel elles se sont établies à son insu, en dehors de toute participation quelconque, sans que leur propagation ait été favorisée en quoi que ce fût.

Les lapins buissonniers et de garennes ouvertes, sont le fléau de l'agriculture. Ils lui fournissent une armée incessamment accrue de déprédateurs actifs et prodigieux, contre lesquels tous les efforts restent d'ordinaire sans beaucoup d'efficacité. Je plains sincèrement le cultivateur dont les terres se trouvent dans leur rayon, car c'est pour eux, non pour lui, qu'il travaille, qu'il dépense et prend de la peine. La loi dit bien : Le propriétaire du terrain ainsi infesté demeure responsable des ravages en tant que par sa négligence il détruit ou par son refus de laisser détruire les petites bêtes, il ne fait aucun obstacle à leur nuisible multiplication; mais entre la loi et son application, surgissent nombre d'incidents, maintes difficultés qui, le plus souvent, la rendent complètement illusoire ou à peu près.

Inutile d'appuyer là-dessus, puisque je l'ai déjà dit et laissé dire un peu plus haut. Cependant, on a nié aussi le mal. Or, pour le mettre plus en saillie, je veux rappeler par un fait, la prodigieuse fécondité des deux espèces du lièvre et du lapin.

Comme pour tous les animaux quelconques de la création, comme pour tous les végétaux qui mûrissent à la surface du sol, je vois ici des années particulièrement favorables. 1863 compte et a pris date parmi celles-ci. A cet égard, un charmant chroniqueur, un écrivain au profond savoir, Toussenel, a raconté ceci : « Je sais les faits advenus dans l'ordre des rongeurs, qui passent toute croyance.



« D'abord, ça a été dans tout l'ordre un débordement de multiplication scandaleux. Lièvres, lapins, loirs et mulots, ont obéi à la première des lois du créateur avec un entrain sans pareil ; je savais bien que la campagne devait être bonne pour le lièvre, mais pas à ce point là.

« Un de mes amis m'écrivait de la vallée d'Essonne, il y a un mois environ : « Vous savez ces deux ou trois lièvres que j'avais recueillis dans mon parc au mois de mars ; j'ignore s'il en est venu d'autres leur tenir compagnie en sautant par dessus les murs, mais le fait est que j'en ai déjà tué une quinzaine, que les fouines ou les chats m'en ont étranglé pareil nombre, et qu'il m'en reste tout autant à détruire si je veux conserver mes arbres et mes choux. » Le parc de mon ami est un très-beau jardin de deux ou trois hectares, entouré partout de hauts murs, et sans communication aucune avec les champs voisins. Ces quarante lièvres provenaient sûrement de deux ou trois mères au plus.

« J'ai chassé en Bourgogne, en Sologne, en Tourraine ; il m'est arrivé là, comme à tous mes amis, de tirer dix, douze lièvres, en des cantons où, l'année précédente, je n'avais même pas eu l'occasion d'y mettre en joue un seul.

« Il doit exister quelque part, dans les archives de la justice civile, un compte rendu quelconque des procès en indemnité pour cause de dégâts de lapins. J'imagine que le total de ces indemnités aura atteint, dans la dernière campagne, un chiffre menaçant et de nature à rappeler les histoires renversantes racontées par Plin et Varron. J'ai vu dans un district sablonneux et en Sologne, de grands champs voisins de forêts, littéralement convertis en chausses-trappes et en fondrières par les travaux souterrains du lapin. J'ai vu, en Indre-et-Loire, des seigneurs châtelains, autrefois jaloux de leur chasse, convier cette année tous les chasseurs de la contrée à venir détruire leurs lapins, leur donnant carte blanche pour l'emploi du furet, du basset et des bourses. Je connais des gens qui ont tiré, pendant ce dernier automne, quinze cents et deux mille coups de fusil sur le lapin, dans les dunes de l'Artois et de la Picardie.... »

C'est quand les choses en sont là, on le comprend, que l'agriculture est victimée, qu'elle supporte des dommages irréparables. En temps ordinaire, elle fait la part du feu, et passe condamnation, mais lorsqu'une pareille fécondité fait explosion, sa plainte monte, amère et légitime, et l'on est mal venu à lui répondre qu'elle s'exagère le mal, et qu'un seul sanglier commet de bien autres dégâts que cent, que mille lapins ensemble. Ceci n'est plus une raison, mais une dérision.

Ces considérations appellent une efficace protection des biens de la terre, et commandent de réléguer, autant que faire se peut, les garennes ouvertes dans les



montagnes sablonneuses et incultes. Dans les pays cultivés, elles deviennent par trop nuisibles aux autres productions du sol. En Irlande, en Danemark, dans plusieurs autres contrées encore, les dunes sont richement peuplées de lapins sauvages. Ils s'y livrent à un courant de fécondité inépuisable et lucrative, car du fait seul de la dépouille, les propriétaires tirent un produit considérable. Dans le comté d'York, au rapport d'Elz. Blaze, existe ou existait une garenne dans laquelle on prenait de douze à quinze cents lapins dans une seule nuit; un évêque d'Irlande, ajoute-t-il, en vend dix-huit mille par an. C'est un revenu tout comme un autre.

J'ai décrit un fort beau spécimen de garenne close, qu'on nomme encore garenne forcée. C'est le modèle que j'offrirais de préférence, mais, comme en toutes choses il est des variantes, celles-ci doivent être connues également.

Sur ce point, je donnerai la parole à l'un des auteurs du nouveau *cours complet d'agriculture*, M. Silvestre, qui a traité le sujet avec un soin particulier et toute l'étendue désirable.

« Les garennes forcées, dit-il, diffèrent des garennes libres en ce qu'elles sont entourées de tous côtés par des fossés, des murs ou des haies, qui empêchent les animaux de s'écarter de l'habitation. Il n'y a pas de mesure fixe pour leur grandeur, qui doit être la plus étendue possible. C'est en général à leur petitesse qu'il faut attribuer le peu de succès qu'on doit à quelques-uns de ces établissements en France, tandis que dans plusieurs cantons d'Angleterre, et notamment dans les provinces d'Yorkshire, de Lincolnshire et de Norfolk, où les garennes forcées sont très-multipliées, quelques-unes contiennent plusieurs centaines d'acres. Il y a des garennes forcées dans le Yorkshire, dans lesquelles on assomme pendant une seule nuit cinq à six cents paires de ces animaux.

« Ces garennes sont fermées par des murs de terre, recouverts de jonc ou de chaume, ou bien elles sont entourées d'une clôture de pieux; dans leur intérieur, on forme plusieurs champs clos de murs et semés en prairies artificielles, surtout en turneps, qui servent de nourriture pendant l'hiver. Dans les lieux où la terre ne fournit pas ces productions, on élève des meules de foin, que les lapins consomment pendant la saison morte; des hangars sont adossés aux murs de clôture, afin que ces animaux puissent trouver une nourriture sèche pendant la saison pluvieuse, et l'on a soin de pra-



tiquer dans la garenne plusieurs terriers artificiels, pour inviter les lapins à continuer ce premier travail.

« Olivier de Serres est l'auteur français qui a le mieux détaillé les soins à prendre pour réussir dans l'éducation des lapins ; il a porté dans cette partie, comme dans toutes les autres, cet esprit d'observation et cette sagacité qui l'ont fait regarder à juste titre comme le premier de nos agronomes, et qui rendent son ouvrage précieux, et neuf encore à quelques égards, même après deux cents ans d'existence. Il recommande d'établir la garenne sur un coteau exposé au levant ou au midi, dans une terre légère mêlée d'argile et de sable, qu'il faut parsemer de taillis épais et plantés d'arbres qui puissent fournir de l'ombre aux lapins, et qui résistent à leurs dents ; tels sont en général les arbres verts. Il faut en ajouter d'autres qui poussent avec rapidité, et dont la coupe puisse devenir une nourriture utile, que les lapins trouvent sur place, tels que tous les arbres fruitiers, les chênes, les ormes, les genévriers, les acacias, etc. On doit avoir soin d'environner ces arbres dans leur jeunesse, afin de les défendre de l'approche des lapins. Toutes les plantes odoriférantes, tels que le thym, le serpolet, la lavande, doivent être répandues dans la garenne ; enfin, on doit y mettre des graminées, des plantes légumineuses et des racines, lorsque son étendue ne fournit pas une nourriture naturelle assez abondante. Cette étendue, suivant Olivier de Serres, doit être au moins de sept à huit arpens, et il assure qu'une garenne forcée de cette grandeur rapportera deux cents douzaines de lapins par année si elle est convenablement entretenue. Il veut que la garenne soit voisine de la maison, afin qu'elle puisse être fréquemment visitée et mieux gardée, qu'elle soit enfermée par des murailles de pierres ou de pisé, hautes de neuf à dix pieds, dont les fondations soient assez profondes pour empêcher les lapins de passer sous la construction. Ces murailles doivent être garnies, au-dessous du chaperon, d'une tablette saillante qui rompe le saut des renards. Il faut aussi griller d'une manière serrée les trous nécessaires à l'écoulement des eaux. Les fossés pleins d'eau sont regardés par Olivier de Serres comme d'excellentes clôtures, lorsque la localité le permet ; il y trouve l'avantage de former un canal environnant qui peut être empoissonné ; on doit donner à ces fossés six à sept mètres de large sur deux mètres et plus de profondeur ; il faut relever d'environ un mètre et à pic leur rive extérieure, en empêchant les éboulements et les brèches par un bâtis en maçonnerie, ou par une plantation d'osiers très-rapprochés ; la rive intérieure doit être en pente douce, afin que les lapins qui auraient traversé le fossé à la nage pour s'en aller, ne pouvant gravir à l'autre bord, puissent revenir sur leurs pas et retourner sans danger à leur gîte.

« Cette opération, de pratiquer des fossés remplis d'eau autour de la garenne, produit encore l'avantage de pouvoir former dans l'intérieur quelques monticules favorables aux lapins avec la terre meuble qui est extraite des fossés, et de fournir à boire à ces animaux lorsqu'ils en ont besoin.

« Lorsqu'on veut prendre des lapins de la garenne, on se sert



de pièges, de filets ou d'espèces de trappes ; les filets doivent être tendus vers le milieu de la nuit, entre les terriers et les lieux où les lapins vont pâture ; on les chasse avec des chiens et on les laisse renfermés dans les filets jusqu'au jour ; ceux à ressort doivent être placés aux environs des meules de foin où les lapins se trouvent en grand nombre ; on pratique aussi de grandes fosses recouvertes d'un plancher, au milieu duquel il y a une porte avec une petite trappe ; ces fosses sont creusées aux environs des meules de foin, ou bien dans les champs semés en turneps ou cultivés pour la nourriture d'hiver. La trappe reste fermée pendant quelques nuits, pour ne pas épouvanter les animaux, on l'ouvre ensuite pour les prendre. En vidant la fosse dans laquelle ils sont tombés, on doit séparer ceux qui sont en bon état, et on les assomme ; on doit lâcher au contraire tous ceux qui sont maigres. Vers la fin de la belle saison, il est utile de rendre cette opération plus générale pour diminuer le nombre des mâles, en n'en laissant qu'un pour six à sept femelles ; moins on a de mâles surabondants, plus on sauve de petits, parcequ'ils les détruisent fréquemment ; on peut aussi châtrer les mâles à mesure qu'ils tombent sous la main et les lâcher ensuite dans la garenne ; par cette opération, ils deviennent plus gros, d'un manger plus délicat ; ils ne sont plus dangereux pour les femelles, pour leurs portées, ni pour les autres mâles, tandis qu'ils se livrent entre eux des combats cruels lorsqu'ils n'ont pas été coupés.

« Quand on se sert de ce moyen pour prendre les lapins, il faut avoir grand soin de ne pas laisser trop remplir les fossés, car il y tombe un trop grand nombre de lapins, et qu'ils y restent pendant quelques heures, ils y sont étouffés, et l'on ne peut plus tirer parti que de leurs peaux.

« Il ne faut employer ni le furet, ni le fusil pour chasser dans les garennes forcées ; l'un et l'autre effraient les lapins et les dégoûtent de leur habitation. On peut se servir de plusieurs autres moyens qui n'ont pas cet inconvénient ; quelques propriétaires percent une grande quantité de trous des terriers tandis que les lapins sont au gagnage ; ils les effraient ensuite pour leur faire chercher une retraite dans d'autres trous pratiqués exprès, et qui traversent les monticules. A l'un des bouts de ces passages, ils ont tendu un filet, et par l'autre ils forcent les lapins, à l'aide d'une longue perche, à se sauver et à se prendre dans les filets. D'autres propriétaires suspendent à un arbre un large panier d'osier sur l'endroit où les lapins prennent ordinairement leur nourriture, ou bien sur la place où elle a été accumulée à dessein, et, par le moyen d'une corde qui passe sur une poulie et vient aboutir à un cabinet dans lequel le chasseur est caché, il laisse tomber le panier doucement sur eux, lorsqu'ils ont été rassemblés à l'aide du sifflet ou de la voix ; ensuite, on les tire un à un par une porte pratiquée latéralement sur le panier, et l'on choisit ceux qu'on veut retirer à la garenne ; il faut qu'il y ait plusieurs endroits garnis de ces paniers, ou bien qu'ils soient changés fréquemment de place, afin de ne pas effaroucher les lapins. On peut se servir encore



d'une grande cage faite en osier ou autre bois, garnie d'ouvertures posées au niveau de la terre, et qui, par leur forme évasée extérieurement, facilitent l'entrée aux lapins, et les empêchent de sortir par les pointes qu'elles présentent intérieurement; on y met une nourriture qui leur soit agréable, et lorsqu'il en est entré suffisamment, on les retire par une porte pratiquée dans le couvercle plein qui les recouvre. Il y a plusieurs autres moyens simples que les circonstances et l'industrie du propriétaire pourront lui fournir, et dont il est inutile de faire mention ici; mais nous croyons devoir indiquer encore une disposition de garenne dont les longs succès ont garanti l'avantage. Cette garenne est formée de trois enclos entourés de murs, excepté dans les points par lesquels ils communiquent ensemble. Les lapins en sortant du premier, qui est très-étendu, et dans lequel ils terrent et se tiennent habituellement pour aller dans le troisième, où la nourriture sèche ou fraîche leur est abondamment fournie, passent dans l'enclos intermédiaire dont les murs sont garnis, inférieurement, et à fleur de terre, de pots de grès qui représentent de faux terriers; lorsque les animaux sont au gagnage, on ferme la porte de communication avec l'enclos des terriers; ensuite, on les effraie; ils vont tous se réfugier dans l'enclos intermédiaire, et se blottissent dans les pots de grès qui leur offrent une retraite apparente; là, on les prend sans peine et l'on choisit ceux qui sont dans le meilleur état, en remettant dans l'enclos des terriers les mères et ceux des mâles ou des jeunes qui n'ont pas encore un embonpoint suffisant. »

Voilà donc la garenne forcée.

En relisant cette description du maître, je vois mieux à quel point Lariton avait perfectionné sa villa, car bien des petits détails, échappés à ma plume, me reviennent à la mémoire et complètent mon travail.

Le lecteur aura été frappé de cette assertion du seigneur du Pradel, du bon, du savant et judicieux Olivier de Serres, qu'une garenne forcée de sept à huit arpents, convenablement entretenue, doit rapporter deux cents douzaines de lapins par année. Ce n'est pas là une appréciation à la légère, un chiffre écrit au hasard et dont l'exagération détourne l'esprit le mieux préparé. C'est, je pense, une évaluation scrupuleuse, qui, pour être exacte dans les circonstances même les moins heureuses, a voulu rester en-dessous de la vérité moyenne. Je ne suppose pas que dans les mauvaises années (il y en a moins à redouter quand l'exploitation est bien entendue), ces produits doivent baisser, mais je crois que dans les années favorables à la fécondité la plus active, il peut



notablement hausser. Arrêtons-nous cependant à l'indication très-autorisée du père de l'agriculture française et félicitons-nous que celle-ci ait un moyen de bien utiliser certains terrains de mince rapport, qu'elle puisse y réaliser, chaque année, une récolte valant de mille à douze cents francs à l'hectare.

Le père Lariton n'était pas riche lorsqu'il établit la garenne du domaine privé, puisqu'on jasa un peu à propos de la dépense « qu'il se mettait sur les bras, » mais on s'expliquait facilement « l'honnête » aisance dont jouissait madame veuve Courte-Queue lorsqu'on avait pu voir et étudier son intelligente exploitation. Elle n'était pas assez communicative pour laisser tomber dans l'oreille d'un visiteur le résultat de sa comptabilité, si elle en avait une, cependant il était aisé de comprendre que ses soins éclairés et sa bonne entente des choses recevaient ici une plus large rémunération.

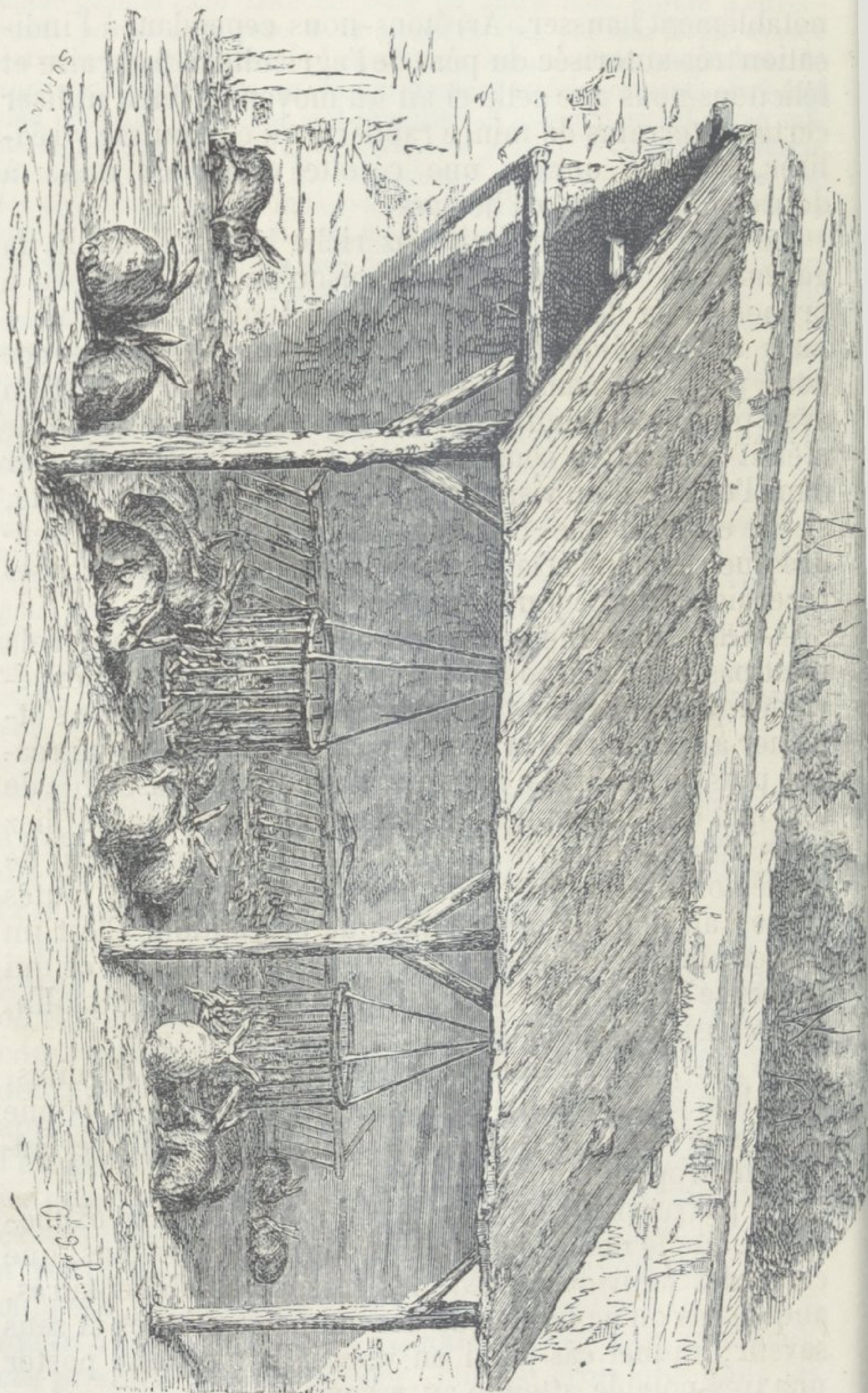
— Oh ! mon Dieu, me dit-elle un jour, tout cela n'est pas la mer à boire. Un peu d'habitude et d'expérience peuvent tenir lieu de science ; le tout est de s'attacher à bien faire. On n'en a pas plus de mal et on réalise plus de profit. Le manque d'attention cause plus de tort que ce qu'on appelle si volontiers l'ignorance. Chez nous autres, l'incurie ne vient pas de paresse, mais de la déplorable habitude de faire négligemment toutes choses au lieu d'y mettre quelque précaution. C'est un laisser aller dont on ne se rend pas compte. En ce qui concerne la garenne close, il n'y a rien de bien malin, tout consiste simplement en ceci :

Ne pas la restreindre en des limites trop étroites, car alors ses produits ne conserveraient pas la bonne nature, le fumet si estimé du véritable gibier, ils reviendraient trop au lapin de clapier ;

Ne pas permettre que la population devienne exubérante, que le nombre des mâles dépasse les besoins, que celui des individus excède les ressources alimentaires, auquel cas on ne ferait que des animaux étiques et sans saveur, auquel cas aussi on verrait la mortalité porter une très-notable atteinte au revenu.

Se rappeler enfin que, loin d'être ménager, le lapin est





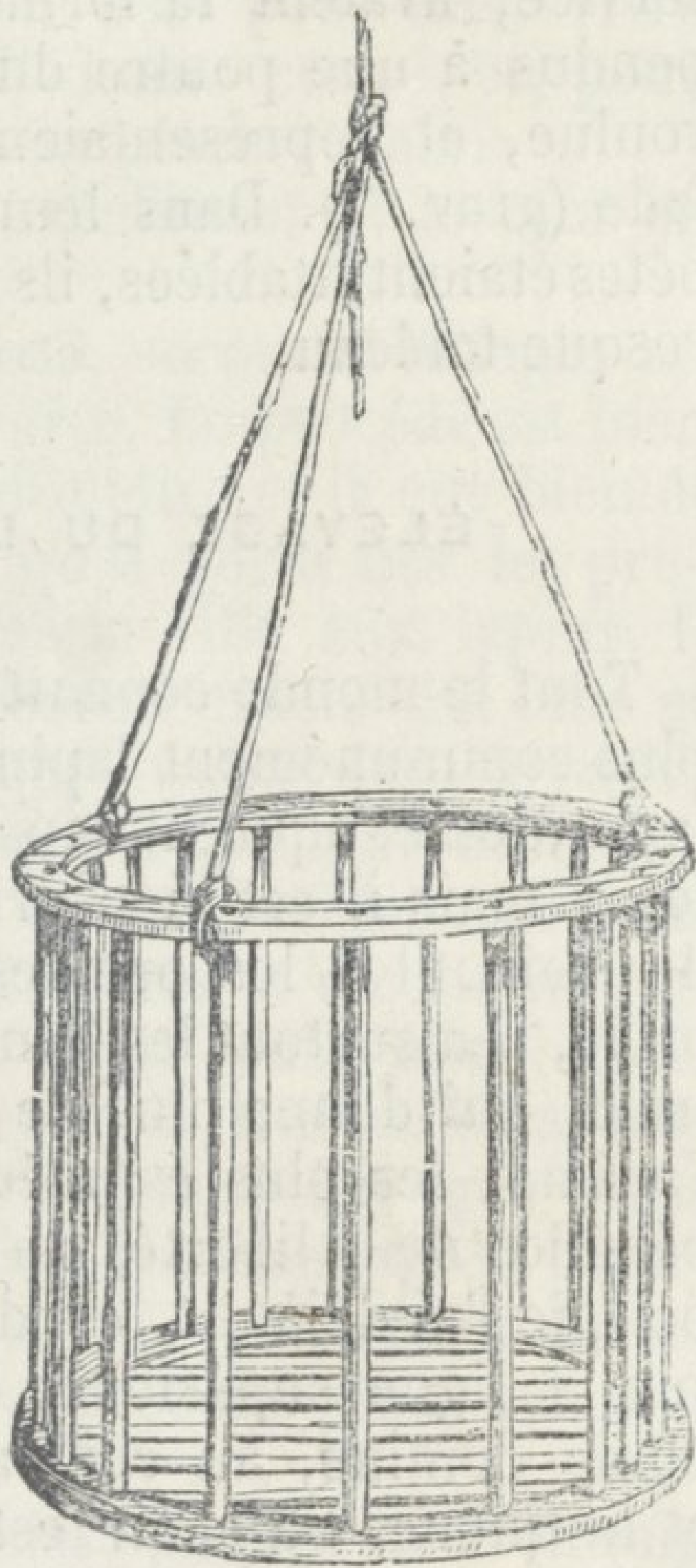
Grav. G. — Liangar à lapins (domaine privé).



prodigue et gaspilleur enragé, qu'il faut par conséquent obvier à son insouciance en bien aménageant les parties cultivées du terrain et en lui apportant un supplément de nourriture toutes les fois qu'il serait menacé de la famine, en hiver par exemple, ou pendant la sécheresse prolongée de certains étés. On gagne toujours à n'attendre pas que le besoin se fasse sentir à ce degré et à porter en quantité mesurée, dans les petits râteliers ou les auges posés sous le hangar, les fourrages de la saison, avant que les arbres de la garenne soient attaqués de façon à leur nuire.

Cela veut dire que, dans chaque garenne, on établit un hangar rustique appuyé en un point commode du mur de clôture (grav. 6). Chez Lariton, il avait été construit dans la partie la plus rapprochée de la maison. On ne lui a pas donné sous le chaume une hauteur inutile, mais, on avait eu soin d'en relever le sol en monticule d'une certaine étendue et on l'avait ingénieusement garni de petits râteliers surmontant de petites auges peu profondes, faciles à nettoyer.

Dans ceux-là on plaçait ou les herbes ou le foin, ou les choux ou les feuillards conservés comme approvisionnement d'hiver, et dans celles-ci une manière de provendes composées ou de betteraves, ou de navets, ou de carottes. Chaque aliment était toujours donné seul et en telle quantité que la ration disparût entière; on la variait à dessein d'un repas à l'autre, et elle était toujours acceptée comme un



Grav. 7. — Râtelier mobile à fuseaux.



régal. On lui faisait donc bon accueil; on n'en perdait pas une parcelle.

La disposition des râteliers était original. J'ai chargé le dessin d'en donner une idée d'après mes souvenirs. Celui du fond régnait contre le mur sur toute l'étendue de la ligne couverte; en avant et convenablement espacés, les autres établis sur de vieilles roues hors de service, avaient la forme circulaire, d'autres encore, pendus à une poutre du hangar, tombaient à hauteur voulue, et représentaient une manière de panier à salade (grav. 7). Dans leur ensemble, surtout lorsque les bêtes étaient attablées, ils mettaient sous les yeux un pittoresque tableau.

#### ÉLEVAGE DU LAPIN DE GARENNE.

Tout le monde connaît le lapin sauvage qu'on nomme plus communément lapin de garenne. Plus petit que le lapin domestique, il dépasse rarement le poids d'un kilogram.; mais il est bien pris dans sa taille, rablé et court de rein. Il a les oreilles moins longues que le lapin privé, il a surtout les hanches plus saillantes. Ce dernier trait, qui donne plus de développement aux parties de l'animal les plus estimées par le consommateur, est le bénéfice de la liberté, du mouvement, de l'exercice. Son poil, je l'ai déjà dit, est d'un gris légèrement roussâtre: sur la ligne supérieure du corps le fauve domine, le blanc domine, au contraire, sous la gorge, le ventre et la queue. Sa chair est délicate et savoureuse, préférée même à celle du lièvre par certains amateurs.

Le nom du lièvre me remet en mémoire une particularité du caractère du lapin. Je profite de la circonstance pour en parler, de crainte d'oublier encore. On accuse le dernier de n'aimer pas la société des autres animaux. Il les tourmente et les tracasse lorsqu'ils ne sont pas en état de le lui rendre ou de lui nuire, auquel cas il ne s'y frotte pas, ayant peu de hardiesse et de courage. Il cherche notamment querelle au lièvre; il le chasse, il le mord, il le harcèle et l'oblige à vider les



lieux. « Je crois avoir trouvé une autre raison à cette incompatibilité d'humeur, a dit Elz. Blaze. Le lapin est presque toujours en mouvement; chaque pas qu'il fait en trottillant apporte un bruit effrayant aux oreilles du lièvre. Celui-ci, croyant que c'est un ennemi, va se gîter ailleurs. Mais un autre lapin le fait déguerpier encore. Ennuyé de ces frayeurs répétées, ne pouvant rester un seul jour en repos, il part pour aller vivre loin d'un voisin si tracassier. Il donne congé, et, pour dormir en paix, il va se loger à la place royale. »

L'explication au moins est ingénieuse; et le tour en est spirituel.

Pour peupler une garenne close, on prend le lapin au panneau, dans une garenne ouverte. Le procédé est bien connu. Lariton le pratiquait en maître et il eut bientôt attrapé les cent mères pleines qu'il porta dès les premiers jours du printemps dans la villa aux lapins. Il avait, je le répète, une connaissance exacte des faits et gestes de toutes les bêtes fauves qui vivaient dans le pays; il savait donc tous les sentiers que fréquentaient les lapins de son canton. Il tendit des filets à mailles aux bons endroits, se tint caché à petite distance et récolta en peu de jours toute la moisson qu'il avait voulu faire. Il ne rendit pas les mâles à la liberté, il leur affecta une tout autre destination; il n'en introduisit que plus tard dans sa garenne, cinq à six semaines après l'heureux accouchement des mères, à qui de la sorte il donna le temps de mener à bien, sans préoccupation aucune, les premières nichées.

Pour éviter la jachère, il ne laissa pas soupirer en vain les veuves, bientôt éplorées. Il leur fournit, en suffisance et en temps voulu, les époux devenus nécessaires à la prospérité de la colonie. Les panneaux revinrent comme par enchantement se tendre sur les passages bien connus des galants dont une dizaine prirent la route du château des lapins. Les gaillards ne s'attendaient pas à pareille aubaine. Pleins de reconnaissance, ils se mirent consciencieusement à la besogne et la garenne se peupla rapidement de la manière la plus satisfaisante.



Jamais lapins n'avaient eu existence plus paisible et plus large. Les commencements de cette colonie connurent l'âge d'or ; mais toute médaille a son revers. Les nouveaux venus apprirent à quelque temps de là qu'ils n'étaient pas ici bas pour leur plaisir seulement, que l'intérêt du maître se dressait devant eux avec toutes ses rigueurs. Cependant contre la force il n'y a pas de résistance ; nul ne saurait d'ailleurs échapper à sa destinée. Celle du lapin de garenne close est d'être porté, jeune encore, au garde-manger. Lariton et madame Lamoureux l'avaient bien entendu ainsi. Ils donnaient aux élèves tout ce qu'ils pouvaient désirer et les traitaient abondamment ; mais ils les mettaient en coupes réglées. Dès l'âge de cinq mois la plupart prenaient, gros et gras, le chemin de la cuisine. Au moins avaient-ils eu la vie pleine d'agrément, courte et bonne, ainsi que la demandent les plus philosophes ou..... les plus insoucians.

Voyons donc comment les choses se passaient au sein de la bienheureuse république.

Un peu étourdies du voyage forcé qu'elles venaient d'accomplir, les premières lapines introduites par Lariton dans sa garenne firent une première reconnaissance des lieux tout à l'avantage de ceux-ci. Bientôt rassurées, elles oublièrent l'aventure et ne songèrent plus qu'au devoir de la maternité. En les surveillant, on s'aperçut qu'elles abandonnaient, une à une, à mesure qu'approchait la grande jour, la fameuse villa dont tout d'abord elles avaient pris possession. Elles s'en éloignaient comme en secret, comme si elles avaient craint qu'on s'aperçût de leur fuite ou qu'on les surprît dans leur recherche d'un endroit écarté, à leur convenance. Une fois trouvé le point cherché, il y était creusé horizontalement, à la suite d'un chemin couvert et sinueux, une simple excavation, un trou peu profond et sans autre issue. C'était le nid, le terrier dans lequel serait déposé le précieux fardeau de la mère, l'avenir de la race. Ce premier travail accompli, l'industrielle petite bête, sans compter avec la fatigue, transportait dans sa demeure de circonstance quelques débris végétaux, feutrés avec les dents et artistement disposés en boule creuse, ouverte par le haut.



Sur cette sorte de pailleasse est ensuite appliquée une couche moelleuse et chaude du fin duvet que la lapine porte sous le ventre. Elle se l'arrache elle-même, c'est entendu, en ayant soin de dégarnir les mamelles qui vont entrer en fonctions et qui offriront ainsi leur petit bout dégarni à l'avidité des nouveaux-nés. Admirez, je vous prie, la précaution de l'édredon, du lit doux et chaud préparé pour la nichée seule, car la mère, forcée de vaquer à des soins particuliers et de veiller à la sécurité des petits, n'en profitera pas. On a dit qu'elle n'a pas l'instinct, en les couvrant, en s'en entourant, de leur communiquer sa propre chaleur, comme le font tant d'autres femelles. On l'a calomniée et l'on s'est trompé. Ceci ressortira de ce que je dirai bientôt.

La besogne se termine à temps. La lapine n'est jamais surprise par l'évènement, avant que tout soit prêt; mais elle ne se hâte qu'en raison des besoins. Elle sait que l'exactitude ne consiste pas plus à arriver trop tôt qu'à venir trop tard. Au moment où elle a achevé les derniers travaux de la nédyfication, où elle a mis la dernière main au berceau des petits, leur naissance est proche. L'opération, d'ordinaire, va de soi, tout naturellement, et j'aime à croire que la pauvre esseulée enfante sans trop de douleurs. Si elle souffre, c'est en secret, elle a trop besoin de silence pour jeter un seul cri. Il se passe quelquefois dix et douze heures entre la venue du premier et celle du dernier, du culot.

Pour les mettre au monde, dans l'obscurité de son terrier, elle a commencé par en fermer l'entrée, de dedans en dehors, avec des débris d'herbes, des feuilles mélangées d'un peu de terre. C'est ce qu'en terme de chasse on a nommé un «fouare».

Alors elle prend position au-dessus de l'ouverture du nid et y laisse tomber le premier de la nichée. Elle l'accueille en bonne mère et lui donne les premiers soins qu'il réclame; elle le lèche afin de lui enlever toute humidité nuisible, afin d'empêcher qu'il prenne froid. Puis, lorsque le besoin la presse de nouveau, elle se replace au-dessus du nid, comme précédemment, donne une sœur ou un frère à l'ainé, en prend les mêmes soins,



et recommence de même jusqu'à son entière délivrance.

Elle ne quitte pas sa nichée de deux jours, dit Buffon ; mais alors elle sort par nécessité, va prestement au gagnage et rentre, sans flaner, dès qu'elle a mangé pour elle et pour les exigences de la lactation. Mère attentive, elle ne fait à ses petits aucune recommandation dans le genre de celle qu'adressa jadis certaine chèvre à son cher biquet, elle ne compte que sur elle-même pour tout ce qui peut les prémunir contre un danger possible. Chaque fois donc qu'elle est forcée de s'éloigner, ils se sont repus à la source active des mamelles et n'ont plus qu'à dormir paisibles, chacun sur les deux oreilles, serrés l'un contre l'autre et douillettement enveloppés dans l'édredon maternel. Pour elle, elle s'échappe avec précaution ; mais avant d'aller où elle a affaire, elle ferme soigneusement, exactement, la bouche de son terrier, en opérant cette fois de dehors en dedans. Elle en dissimule adroitement l'entrée en appliquant un peu de terre sur le fouare, un peu de terre pétrie avec son urine dont l'odeur est très-forte et masque sans aucun doute les exhalaisons de nourrice qu'elle aurait pu laisser au passage. Pour plus de sûreté encore — deux sûretés valant mieux qu'une, elle y ajoute souvent ses crottins. Certes, l'instinct ne fait pas défaut à la femelle qui, ayant charge de maternité, entoure sa portée d'une sollicitude aussi éclairée, d'une prévoyance aussi active, car elle renouvelle ce manège à chacune de ses sorties. Lorsqu'elle n'a plus besoin de rester aussi assidûment auprès de ses petits, elle vient prendre l'air au dehors où elle se tient accouée, accroupie en avant de son terrier scrupuleusement fermé, car on ne sait pas ce qui peut arriver.

Ces attentions se prolongent pendant toute la durée de l'allaitement, pendant trente à quarante jours, suivant la saison. Ce temps écoulé, fière d'avoir de si beaux enfants à présenter dans le monde, elle quitte avec eux le trou hospitalier qui a été leur première demeure et dont elle leur a permis pendant les derniers jours d'explorer en sa compagnie les environs. Elle y avait ménagé à dessin le seneçon laiteux, les herbes les plus tendres



et les plus savoureuses, véritable « nanan » à lapins que les petits ont consciencieusement dévoré. Ici se termine l'exil auquel l'avait condamné le dévouement maternel, elle se fait suivre et conduit sa petite famille à l'habitation commune.

Leur arrivée y fait toujours sensation, on le dit. Ce jour là, c'est fête au hameau, on s'y livre, assure-t-on, à de grandes réjouissances. On félicite la maman sur la beauté de ses rejetons, on cajole un brin les petits, la joie est peinte sur toutes les physionomies comme elle est entrée dans tous les cœurs. On raconte à ce sujet des choses merveilleuses ; écoutez plutôt : « après avoir nourri ses petits pendant vingt-huit à trente jours, dit M. Mariot-Didieux, la lapine sort de son terrier avec eux, et le père, qui n'a point encore vu sa progéniture, vient la reconnaître et la caresser ; il lèche ses petits, les prend entre ses pattes et lustre leur poil ; la mère se mêle à leurs embrassades et semble recevoir avec plaisir des témoignages de reconnaissance...

Et l'auteur continue ; moi, je comprends la nécessité de m'arrêter, attendu qu'au lieu de parler latin,

Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;

M. Mariot a simplement écrit en français un peu..... décolleté. Avant lui, cependant, M. de Buffon, l'écrivain en manchettes, avait dit à la même occasion et dans les mêmes circonstances « ..... Le père semble reconnaître les petits, il les prend entre ses pattes, il leur lustre le poil, il leur lèche les yeux, et tous, les uns après les autres, ont également part à ses soins. Dans ce même temps, la mère lui montre beaucoup de tendresse et, bientôt, lui donne la preuve que sa fécondité n'est point épuisée. »

Ces scènes d'attendrissement et de joyeuse reconnaissance ont dû être plus calmes et plus courtes lors de l'arrivée des premières nichées dont s'est peuplée la garenne de Lariton. Je le pense ainsi parce que les premiers habitants ne se trouvaient sans doute entre eux qu'à un degré de parenté plus ou moins problématique.



Le hasard n'a certainement pas remis en présence, dans la garenne close, les époux assortis de la garenne ouverte ; mais il est des accommodements avec l'amour. Les veuves disponibles, trouvant là des amoureux à leur gré, ont vite convolé à de nouvelles noces, et le vœu de la nature n'a jamais été mieux exaucé que dans cette terre promise des lapins où rien ne manquait, où tous les besoins de la vie confortable avaient été prévus, où toutes les satisfactions de l'existence avaient été réunies par une volonté intelligente.

Aussi était-ce plaisir d'en observer les habitants. Tous étalaient complaisamment au dehors leur contentement intérieur, les femelles avec plus de retenue, leurs maris avec plus d'expansion et de franchise. Cela formait un étrange contraste avec le lièvre quand la visite avait commencé par les cases occupées par lui et remettait en mémoire ce portrait tracé par feu le Comte Français (de Nantes) :

« Le lièvre est un ermite qui passe son temps à méditer et à frotter ses moustaches, qui craint la grande compagnie, connaît à peine sa famille et ne sort jamais que contraint par la faim, et pour prendre en tremblant sa goulée. Le lapin, au contraire, est d'un caractère gai et d'une nature sociable, aimant les plaisirs, la bonne société, et se divertissant beaucoup. Il vit en ville, fait beaucoup de parties de campagne, sans jamais être campagnard comme le lièvre. Au lieu d'avoir des rues tirées au cordeau, les villes à lapins sont bâties en zig-zag ou en tire-bouchon. Dans chacun de ces grands centres souterrains, il existe une police qui assure à tous, propreté, salubrité et sûreté. Chaque famille a sa maison composée d'une ou plusieurs chambres à plusieurs étages. Cette maison passe de père en fils, de génération en génération, et elle est divisée par égale part entre tous ses descendants. On n'y connaît pas de partage noble, ni droit de juveigneur, ni vol de chapon, ni droit d'aînesse, ni substitutions. Il règne dans ces cités une parfaite égalité de droits. »

On est plus heureux chez les lapins que chez les hommes.

C'est ainsi que vivaient ceux du père Lariton. Le lecteur trouvera un peu plus bas, dans les éducations domestiques que j'étudierai avec lui, de certains rapprochements qui lui montreront que tout n'est pas fiction, il s'en faut, dans ce qu'a raconté le comte Français, de Nantes ; il a coloré son récit en en brodant



agréablement les contours, mais au fond tout est vrai et fort bien observé.

Faute de pouvoir tout dire à la fois, j'ai passé sur certains détails de l'allaitement des petits et de leur première éducation, j'y reviens, car je ne veux pas rester incomplet.

La lapine donne à téter à ses nourrissons d'après une méthode qui lui est propre. Quand elle juge à propos de se faire sucer, elle agrandit l'ouverture supérieure du nid et découvre tous les petits. Alors elle place son ventre au-dessus d'eux sans pénétrer plus avant dans le berceau. Les lapereaux ont toujours soif ou faim : stimulés par les bonnes senteurs du lait, ils se retournent vivement sur le dos et, soulevés comme par un mouvement de détente, ils saisissent avec une surprenante habileté les mamelles gonflées qui leur sont offertes. Les plus forts et les plus agiles, les plus gourmands peut-être, sont nécessairement les premiers servis ; les faibles et les débiles ne réussissent pas toujours à se hisser jusqu'au goulot de la bouteille. Ceux-là jeûnent sans se fortifier et périssent cruellement de la faim. De là vient sans doute qu'on trouve encore assez souvent dans les nids un ou deux lapereaux morts tout petits.

C'est la loi commune que les débiles succombent. Dans toutes les espèces, les jeunes passent par de premières épreuves qui emportent les chétifs, auxquelles les athlètes résistent. C'est le moyen qu'emploie la nature pour combattre toute tendance à l'abaissement, à la dégénération. L'espèce n'a que faire des pauvres, des mal constitués ; elle ne peut vivre, se perpétuer toujours égale que par les forts.

Avec son penchant à la tendresse et à la constance, tout mâle qui a survécu a chance de se faire agréer par une femelle, sans être tenu à subir aucun examen préalable, à donner aucune preuve spéciale d'énergie en dehors de celle qui lui est infligée à la mamelle. En tout, partout et toujours, il faut admirer l'ingénieuse prévoyance de la nature. Ici, elle ne permet de vivre qu'aux forts et aux plus rusés, à ceux qui, une



fois entrés dans la vie pratique, savent échapper aux embûches qui naissent à chaque instant sous leurs pas.

A mesure que les petits se développent pendant toute la durée de l'allaitement, le berceau se dilate, s'élargit en raison des besoins, sans perdre d'abord sa forme, mais au dépens de l'épaisseur des parois de la boule qui constitue le nid. Bientôt, cependant, le nid s'ouvre par le haut et du dix-huitième au vingtième jour, il ne forme plus qu'une aire sur laquelle les jeunes préludent en se jouant à une gymnastique qui sera bientôt plus sérieusement essayée. De son côté la mère se prépare à donner les premières leçons d'une éducation nécessaire. Son point de départ consiste à apprendre à la nichée l'importance qu'il y a pour elle à retenir le mot d'ordre général de l'espèce, le garde-à-vous, le signal d'alarme, le sauf-qui-peut des lapins.... Tout le monde l'a entendu, mais tout le monde ne sait pas d'où il vient; il résulte d'un coup violemment frappé sur le sol par les deux pieds de derrière élevés en même temps et retombant ensemble, avec une telle prestesse que beaucoup n'y voient que du feu. Le coup est bruyant, le bruit a sa signification, que nul ne discute; tous au contraire, la prennent pour argent comptant et s'y conforment judicieusement sans s'occuper d'autre soin que d'aller se mettre au plus vite à l'abri. En effet, surpris en troupe et jouant ensemble sur le gazon, ce qui leur est assez ordinaire, le premier qui voit un ennemi ou qui a conscience d'un danger, donne généreusement, fraternellement le signal de la retraite, et chacun de détalier sans demander son reste, qui par ici, qui par là, tous vers la bouche du terrier qui se trouve le plus à leur portée.

M. Mariot-Didieux gratifie l'espèce de deux vilains défauts.

« La nonchalance et la paresse, dit-il, sont les caractères distinctifs des lapins; ils aiment par-dessus tout leur aise et leur bien-être. Le matin au point du jour et le soir au coucher du soleil le lapin sort de sa retraite avec mesure et précaution; il écoute, il évente et s'assure du danger. S'il n'en aperçoit point, il se dresse sur son derrière et pour cela il choisit un point culminant, une taupinière; il procède à sa toilette au moyen de ses pattes de de-



vant qu'il emploie en guise de brosse, et va enfin chercher sa nourriture. Par gourmandise, il va quelquefois à un demi-kilomètre chercher celle qui lui convient; il préfère celle qui vient en terre calcaire et qui a reçu toutes les influences de l'air et de la lumière. Il dédaigne les plantes qui croissent à l'ombre des forêts, sur les bords des ruisseaux et des marais; il lui faut des mets plus toniques.

Il arrive très-souvent, le matin, après que la rosée est dissipée, qu'au lieu de rentrer dans son terrier, il va dormir sur quelque tertre couvert d'arbustes, et là, mollement et nonchalamment étendu, il dort ou grignote le serpolet qu'il trouve à ses côtés.

De ce fait, l'éducateur doit tirer la conséquence pratique que les heures les plus convenables pour donner les repas à ses lapins domestiques, sont principalement au lever et au coucher du soleil. En effet, si on les examine avec attention, on remarque qu'à ces heures, ils sont agités; ils prennent de l'exercice, demandent à manger. S'ils sont satisfaits dans leurs instincts, ils jouissent, prennent ensuite du repos et profitent beaucoup mieux et plus vite que quand les repas sont irréguliers et hors des heures que leur a assignées la nature. »

Parfaitement doué à beaucoup d'égards, Lariton, n'avait ni la paresse ni la nonchalance dont on accuse le lapin bien à tort, car s'il se donne ses aises, le cher petit, la chose tourne exclusivement à notre profit après avoir fait son propre bonheur. Laissons-lui de si bons défauts qui deviennent pour nous de si réelles qualités et ne le maltraitons pas en paroles quand il peut nous apporter de si réelles jouissances.

Mais Lariton!....

Ah! je l'avais oublié; Lariton ne craignait ni le travail ni la peine; il était encore plus gourmand, que ne le sont les lapins; au diable toute fausse honte, je le dis à sa louange, il était fin gourmand, c'est-à-dire expert et connaisseur. Il mangeait avec la science et toute la volupté d'un Brillat-Savarin. N'a pas cela qui veut, et je dis que de tels pécheurs sont parmi les bienheureux de ce monde? Est-ce bien orthodoxe cela? Peut-être non. Cependant, j'ai retenu de ma petite jeunesse une riposte qui vaut son pesant d'or.

— Combien y a-t-il de péchés capitaux? demandait à un néophyte un abbé catéchisant et bien nourri.

— Cinq, Monsieur l'abbé.

— Imbécile, répond vivement ce dernier, crois-tu donc qu'il y en ait trop de sept?



Je tiens le mot pour charmant; il a été recueilli d'après nature et je constate qu'il eût été bien dommage que la gourmandise n'ait pas été donnée à l'homme. Lariton me fournira une explication peut-être nécessaire. La voici

Cet « affreux » gourmand s'était dit : il y a deux innovations très-importantes à introduire dans l'élevage du lapin de garenne, 1<sup>o</sup> il faut en chaponner tous les mâles, tous sans exception, si l'on peut; 2<sup>o</sup> on s'opposera à toute affaiblissement quelconque de la délicatesse et de l'arôme particulier à la chair du sauvage si, chaque année, on introduit à nouveau dans la garenne close quelques reproducteurs empruntés, comme les premiers, à la garenne ouverte.

Cette découverte eût son plein effet au domaine privé, elle fit à tous les produits de la garenne une réputation, une bonne renommée qui en rehaussèrent le prix tout en assurant à l'élevage un débouché toujours actif. Madame Lamoureux était fière de l'idée, heureusement appliquée du chaponnage en masse, mais un écrivain peu scrupuleux, après avoir visité l'établissement et avoir reçu de Lariton une demi confiance, la livra au public, comme sienne, et donna mille regrets à l'inventeur qui ne se pardonna jamais d'avoir, une fois en sa vie, parlé un peu plus qu'il ne l'aurait voulu.

Quel est donc le coupable, demandai-je à M<sup>me</sup> Lamoureux? elle me fit un signe que je compris et disparut. Quelques secondes après, elle rapportait, animée par l'indignation, un livre tout ouvert, et me montrant la ligne imprimée par laquelle il fallait commencer, elle me dit impérieusement et rouge de colère, ce seul mot : — Lisez.....

Obéissant et presque aussi affligé que la veuve, dont les yeux brillaient d'un singulier éclat, je lus tout d'un trait ce passage :

« Vous savez qu'en chaponnant le lapin il devient gras. C'est l'histoire de tous les eunuques. Voilà pourquoi tous les bons coqs sont toujours maigres; mais le lapin domestique, vivant dans un clapier, n'a jamais le goût du lapin sauvage. Ne pouvant pas choisir sa nourriture, il n'est point dans les conditions naturelles. J'ai longtemps médité la-dessus sans pouvoir trouver autre chose que



le choix entre des lapins gras de clapier et de maigres lapins de garenne. Cependant, un beau jour, mon cerveau s'échauffa, un éclair de génie vint l'enflammer et, pour le bonheur de l'univers mangeant, j'eus cette sublime idée : Si nous chaponnions des lapins sauvages, me dis-je ?

« Le secret était trouvé..... Je pris des lapins vivants, je les livrai au bistouri. Pour les distinguer de leurs frères, on leur coupa le bout d'une oreille avant de les remettre en liberté, et lorsque, six mois après, ils expiraient au champ d'honneur, je reconnus l'excellence de ma méthode. Longtemps je l'avais gardée secrète; j'en étais avare; mais comme il serait possible que je mourusse un jour, je ne voudrais pas en priver le monde.

» Alors mettez-vous à l'ouvrage et travaillez vos lapins, ou du moins une partie de vos lapins de garenne; il en restera toujours assez pour croître et multiplier. Vous trouverez la même différence qui existe entre le coq et le chapon. Vous viendrez me remercier de vous avoir fait connaître mes chapons à quatre pattes, mes bons lapins gras et dodus, et moi je me delecterai en pensant que j'ai ajouté quelque chose au bonheur de mes contemporains. »

Et le livre se ferma en même temps que d'une voix étranglée madame Lamoureux me poussa cette terrible exclamation :

— Que dites-vous de cela, monsieur ?

— C'est une indignité, j'en conviens.

— Cela crie vengeance; je vous supplie d'être le vengeur. Si jamais vous écrivez sur le lapin, dites ce qu'était « le domaine privé » et dénoncez hardiment le plagiaire à la vindicte publique.

Je promis, et je tiens parole, un peu tard, c'est vrai; mais le proverbe me sauve : mieux vaut tard que jamais.

Seulement, fort de l'appétit délicat, du goût très-fin de Lariton, j'appuis sur le conseil donné aux gourmands par le savant écrivain qui était si mal dans les papiers de la veuve, et je donne, comme une excellente méthode à vulgariser, la pratique du chaponnage des lapins de garenne.

Quant à l'introduction renouvelée de reproducteurs nés au dehors, c'était un raffinement dicté par une exquise sensualité, mêlée peut-être au besoin insatiable de la chasse, passion que l'âge n'affaiblit point chez un homme de la trempe de Lariton. Cependant il interprétait l'idée, et son raisonnement avait un côté spécieux qui repoussait toute velleité de controverse.



Bien que la garenne du domaine privé eut une étendue fort honnête, il est certain que ses habitants, un peu serrés, n'y jouissaient que d'une liberté limitée ; quand certaines gens étouffent en Europe, une population de quinze cents à deux mille lapins peut bien se trouver à l'étroit dans une enceinte de quelques hectares. Il faut donc concéder au vieux braconnier que la garenne ouverte, qui est en tout l'état de nature, conserve à ceux qui en ont l'entière possession les qualités du sauvage (ici c'est la perfection), à un degré qui ne saurait être maintenu dans un enclos où, quoiqu'on fasse, les conditions de mouvement et d'alimentation ne sont plus les mêmes, où tout devient autre jusqu'aux propriétés de l'air.

Mouvement, espace, nourriture, habitation, air, voilà bien, si je ne me trompe, les grands facteurs de l'animalité, moins l'hérédité qui ne suffit pas, seule, à leur faire contre-poids, mais qui a sur le tout une part très-considérable, une influence souvent prépondérante. Professant cette doctrine, Lariton avait pensé que des mâles complètement sauvages aurait le pouvoir de s'opposer aux effets, si légers fussent-ils, d'une liberté quelque peu restreinte, et il les renouvelait autant qu'il le pouvait, chaque année.

Je ne dis pas qu'il faut partout imiter l'exemple donné par Lariton ; mais je ne saurais disconvenir d'un fait, c'est que moins la garenne close a d'étendue plus l'éleveur aura d'avantage à en renouveler la population, le sang, si l'on veut, par le procédé fort simple employé et recommandé avec une autorité indéniable par un chasseur émérite, doublé d'un cybarite intelligent.

Ceci me dispense de discuter une autre opinion, celle qui recommande d'entretenir des clapiers spéciaux pour le repeuplement des grandes garennes. Une pareille idée n'est pas admissible ; elle se montre au rebours du sens commun et s'offre à la pensée comme un monde renversé.

Élevez en captivité le lapin sauvage quand la bonne fortune vous en envoie ; nourrissez-le d'herbes succulentes, faites-leur épaisse litière de plantes parfumées,



donnez accès autour de lui au grand air et mariez-le avec des lapins domestiques ; mais ne faites pas le contraire à moins d'une nécessité que je n'aperçois pas d'ici.

Je sais une vieille femme qui aimait à se livrer à ces sortes d'éductions ; elle y réussissait bien et obtenait de sa clientèle, affriandée et choisie, des prix rémunérateurs qui l'encourageaient fort à continuer. Malheureusement, il y un a terme à tout ici bas,

La mort ravit tout sans pudeur.

La bonne vieille n'est plus, ni son élevage.

On dit, dans un autre ordre d'idée, ce mot « morte la bête, mort le venin. » L'application que je lui trouve ici est toute figurée : je déplore vivement que beaucoup d'améliorations, que maintes choses utiles cessent d'être, ne se continuent pas quand les initiateurs disparaissent.

La pauvre vieille en question avait amassé, grâce à sa petite industrie, un joli magot que des héritiers éloignés se sont avidement partagés sans songer à la source d'où il avait été tiré, sans penser à imiter en rien la défunte.

Le bel exemple d'éductions intelligentes et soignées donné par Lariton et sa fille n'a servi à personne après eux.

C'est assurément fort regrettable, mieux vaut le cri des monarchistes : « Le roi est mort, vive le roi ! »

## CHASSE ET DESTRUCTION.

Je serais bien incapable d'écrire *ex professo*, sous ce titre attrayant, un chapitre à l'usage des vrais disciples de Saint-Hubert : Il n'est si mince chasseur qui n'en sache plus long que moi sur ce point. Je ne veux donc pas qu'ils me comparent à Gros-Jean s'efforçant d'en remonter à son curé. J'avoue tout simplement mon incompetence, mais la nécessité revient si fréquemment de détruire, dans un intérêt purement agricole, les po-



pulations exubérantes des lapins de garennes ouvertes que je ne puis complètement passer le sujet sous silence.

Nous sommes toujours préparés à admirer les ressources que l'instinct donne aux animaux chasseurs ; nous serions injustes si nous ne conservions pas pour l'homme, travaillant à la destruction des bêtes nuisibles, une petite part du même sentiment.

En ce qui touche la poursuite intéressée du lapin sauvage, l'imagination du chasseur a été féconde. Il n'est sorte de ruses qu'il n'ait essayé, mais il avait affaire à forte partie, et je crains bien que la multitude des moyens proposés et employés ne soit une preuve que l'homme ne peut avoir raison de l'animal qu'à la condition d'une chasse incessante. A la fécondité active on ne saurait opposer avec succès qu'une guerre permanente, qu'une extermination toujours renouvelée.

Le point de départ est la connaissance entière de l'ennemi. Je crois l'avoir dévoilé dans les pages qui précèdent et que je résume en ces quelques mots.

Le lapin sauvage court mieux que ne le feraient supposer les allures du lapin domestique, mais il se fatigue vite. S'il se sent poursuivi l'épée dans les reins, il rentre précipitamment au terrier. Quand, pour le chasser, on a bouché les gueules de ce dernier, pendant la nuit, tandis qu'il était au pâtis ou ailleurs, s'il trouve la porte fermée, il n'est pas si simple que de se rendre. Sans perdre la tête, il essaie de se soustraire aux recherches ou d'échapper à la poursuite dont il est l'objet. Alors, se rasant dans le bois, il arrive droit sur une autre ouverture, puis sur une autre encore. Il ne se livre pas aux longues randonnées du lièvre dont il n'a ni les jambes ni les poumons ; il va, il vient savamment, fait cent détours improvisés suivant les circonstances, passe dans les endroits les plus touffus, ceux d'où il sera le moins vu, où il sera le moins facilement suivi ; il se rase à toute occasion et repart à l'arrivée des chiens qui lui soufflent au poil et dont il redoute avec raison la dent. En tout cela, il est plus rusé que le lièvre. S'il tient beaucoup



moins longtemps à la course, il ne manque pas d'une certaine vitesse ; il fait des sauts énormes et glisse en zig-zag.

Le lapin buissonnier, qui ne se terre jamais, dit Elz. Blaze, court mieux et plus longtemps que le lapin sauvage ; il rase moins et se comporte bien plus, je le répète, à la façon du lièvre.

Les principaux moyens de chasser le lapin ont été sommairement indiqués par le comte Français (de Nantes) à qui j'emprunte le passage suivant :

« Pour la chasse du lapin sauvage, a-t-il écrit, nous avons le chien courant, qui, avec ses jambes torses et son ventre, fouille dans tous les buissons et autour de tous les terriers ; le chien d'arrêt dont le regard féroce arrête la bête sur cul, et la prive de tous ses mouvements ; et enfin le chien lévrier, qui, lâché en plaine et sur terre, rase, attrape en huit ou dix bonds le gibier à poil le plus leste. »

« Secondement : nous avons le furet..... »

Mais je me réserve de parler bientôt avec plus de détails de cette chasse intéressante.

« Troisièmement : nous avons l'écrevisse, aussi lente dans sa marche que la bête fluette est vive. Elle s'avance jusqu'au fond du terrier, où elle trouve l'animal, elle étend sur lui la patte, le serre sans perdre prise, en sorte que, se sentant ainsi piqué, il l'entraîne avec lui jusque dans la poche qui l'attend à l'issue du terrier. »

Ce mode est fort ancien, et si peu usité, je crois, que de nos jours on le tient pour un peu suspect. Je continue.

« Quatrièmement : nous avons le tiercelet, la buse, le busard, l'autour, mais principalement le faucon, qu'on accoutume à chasser et à prendre le lapin, en attachant au cou de l'animal, qu'on lâche en plaine, un morceau de viande que l'oiseau poursuit et saisit avidement ; et, lorsqu'il est accoutumé et affriandé à cette pâture, toute les fois qu'il aperçoit un lapin, il ne manque jamais de faire sur lui une magnifique descente. »

Ces diverses chasses peuvent être classées parmi celles qui s'en vont.

« Cinquièmement : nous avons le putois, la belette, la fouine, la martre, l'hermine, la gerboise, le renard, le chat sauvage et une foule innombrable de petits quadrupèdes et d'oiseaux de nuit et de proie, qui font une guerre perpétuelle aux lapins, et que l'on peut plus ou moins apprivoiser, à force de soins et de coups à faire cette chasse, soit à l'espère, soit au vol, soit à la course. »



Voilà bien des petits moyens. Livrés à leur instinct naturel, tous les animaux compris dans la liste, aident plus sûrement le cultivateur à détruire le lapin qu'ils ne lui en rapporteraient dans les chasses civilisées qu'on pourrait leur imposer à l'heure où elles ne seraient point à leur convenance. Ne les comptons pas.

« Sixièmement : nous avons les filets, les collets, les lacets, avec lesquels les braconniers prennent en une seule nuit plus de lapins qu'ils n'en faudrait pour remplir un sac. »

A la bonne heure, ceci devient pratique, et lorsqu'on tient à consommer une grande destruction sur ses terres, on peut bien emprunter à messieurs les braconniers, leurs moyens les plus sûrs et les plus expéditifs.

« J'oubliais de noter la patte du crabe avec laquelle on fait un appeau qui imite parfaitement le cri du lapin, et si l'on sait s'en servir avec intelligence, saisir le lieu, le temps, la circonstance, et se cacher soigneusement, on réussit à faire une chasse abondante.

« On doit piper le lapin lorsqu'il sort de la rabouillère pour aller au gagnage, par un temps qui annonce des orages, et lorsqu'on voit le soleil se montrer et se cacher tour à tour, parce qu'alors le lapin craignant la pluie, se dépêche de manger, et prend moins garde à tout ce qui l'entoure. »

Comme presque tous les animaux, le lapin a effectivement la prescience du temps. L'instinct lui fait pressentir l'orage qui grondera pendant la nuit, dit M. Mariot Didieux; il l'annonce par un empressement à sortir plus tôt, à faire une plus longue et plus sérieuse toilette, et à aller paître. Il mange avec une avidité qui détourne son attention du danger. C'est le moment de l'attaquer, et les chasseurs expérimentés savent que les temps pluvieux sont les plus favorables à leurs exploits.

Il y a encore la chasse à la lanterne. On s'en va la nuit, dans les lieux habités ou fréquentés par l'animal, et l'on pose à terre une lanterne avec son lumignon allumé, je dis la chose tout au long afin de n'être pas obligé d'y revenir, ainsi que cela a eu lieu jadis dans notre bonne ville de Falaise. Trompés par la lumière qu'il prennent peut-être pour le soleil, certains le disent à leurs risques et périls, ou attirés curieusement par la nouveauté, les lapins s'empressent d'accourir sous le



feu de l'instrument perfide. Tranquillement posté à petite distance, le chasseur, armé de son fusil, les met en joue, les tire et leur fait mordre la poussière, à moins qu'il ne les manque. Mais ceux qui se livrent à ce genre de chasse sont ordinairement d'habiles tireurs, et puis si poltrons qu'on les dise, les lapins sont encore plus oublieux, ou plus confiants, ou plus curieux. Le fait a été constaté dans des vers charmants, signés La Fontaine, que le lecteur me saura gré, je pense, de lui remettre sous les yeux.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière  
Précipite ses traits dans l'humide séjour,  
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,  
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour,  
Au bord de quelque bois, sur un arbre je grimpe,  
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,  
Je foudroie à discrétion  
Un lapin qui n'y pensait guère ;  
Je vois fuir aussitôt toute la nation  
Des lapins qui sur la bruyère,  
L'œil éveillé, l'oreille au guet,  
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.  
Le bruit du coup fait que la bande  
S'en va chercher sa sûreté  
Dans la souterraine cité :  
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande  
S'évanouit bientôt, je revois les lapins  
Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.

Je ne me répéterai pas touchant la manière de prendre les lapins dans une garenne close. La chose a été dite avec détail, mais avant d'arriver à ce qui intéresse la chasse au furet, il faut que j'ajoute une recommandation importante en ce qui concerne les collets, les bourses, tous les engins quelconques employés par le chasseur.

Tous les animaux libres dans leur existence ont les sens très-développés. L'odorat très-fin du lapin le met en juste défiance contre l'odeur de l'ennemi, quel qu'il soit.<sup>1</sup> On conseille donc avec raison de masquer celle qui pourrait s'attacher aux engins en question maniés par l'homme, en les frottant avec des plantes aroma-

<sup>1</sup> Le frère Espanet dit carrément : « Le lapin n'a point d'odorat. » Mais il n'appuie sur rien son assertion partout contredite. Observant le petit animal dans tous ses faits et gestes, je le vois, au contraire, usant toujours de cette faculté, et s'en rapporter judicieusement à elle.



tiques, dont le parfum un peu fort plaît le plus aux lapins. Il est d'ailleurs facile de les tenir habituellement enveloppés de thym, de serpolet ou autres de même acabit, *ejusdem farinae*.

Je reprends la question du furet au point où je l'ai précédemment laissée.

Nous voici donc en bonnes dispositions de chasser. Chargés de petits filets appelés *poches* ou *bourses*, et emportant nos précieux auxiliaires, les furets, avec toutes les précautions voulues, nous nous acheminons joyeusement vers le petit bois peuplé de lapins, toute une compagnie de gais compagnons. Arrivés sur les lieux, on se distribue les rôles. Les uns vont aux gueules du terrier et les couvrent avec les bourses, les autres s'occupent à encameler les furets.

Les filets sont entourés d'une forte ficelle nommée *maître*, qui glisse dans la dernière rangée de mailles, comme dans une coulisse. On a soin d'attacher le maître à une petite racine ou à une fiche de bois que l'on enfonce en terre. Si l'on n'a pas assez de bourses pour fermer toutes les gueules, il faut boucher avec de la terre ou avec des branchages celles qui resteraient ouvertes. Puis, lorsque cette opération est achevée, on soulève une des bourses et l'on introduit le furet dans le terrier. Les lapins, effrayés, s'empressent de fuir à son approche. Dans leur précipitation à éviter l'ennemi, ils se jettent dans le filet, l'entraînent avec eux; mais comme le maître résiste, la coulisse qu'il forme se serre, et le lapin reste enveloppé comme dans un sac. Une personne peut aisément surveiller dix à douze bourses, pourvu qu'elles ne soient pas très-éloignées l'une de l'autre, et que le terrier ne soit pas trop fréquenté, car il pourrait arriver que plusieurs lapins sortissent à la fois par la même gueule, et, pendant que le chasseur serait occupé à replacer une bourse, une autre gueule pourrait être découverte et laisser passage aux fugitifs. Cette chasse, je l'ai dit, est très-fructueuse, le succès en est à peu près infaillible.

Cependant il arrive quelquefois qu'un lapin s'obstine à se laisser gratter par le furet dans un accul; alors il



Il faut s'armer de patience, car le furet ne lâchera pas prise, et cette lutte peut durer souvent des heures entières. Quelquefois aussi le furet, ennuyé d'une poursuite inutile, s'endort au terrier, et, si la faim ne le rappelle pas au dehors, il y dormira des journées entières. On a bien la ressource de tirer des coups de fusil à poudre dans l'une des bouches de manière à le réveiller, mais, s'il se trouve bien, il arrive souvent qu'il fait la sourde oreille. Il ne faut jamais, dans ce cas, comme l'ont écrit quelques personnes, enfumer le terrier : on s'exposerait à étouffer le furet sans avoir la certitude de le faire sortir. Si l'on est certain d'avoir fermé toutes les bouches, on peut laisser les bourses à leur place et attendre jusqu'à ce que le furet, ayant à son tour la fantaisie de sortir, vienne se prendre dans une des poches. Si l'on n'a pas la patience de rester en place, on peut mettre dans une des bouches qui sont au-dessus du vent un petit vase rempli de lait, et placer auprès quelques poignées de foin. Au bout d'un certain temps, le furet, attiré par l'odeur de sa nourriture habituelle, viendra pour la manger ; comme il est encamelé et qu'il ne pourra y parvenir, il se blottira dans le lit qu'on lui aura préparé près du vase.

Pour entendre plus facilement la direction que le furet prend sous terre, certaines personnes lui attachent au cou un petit grelot. C'est une excellente précaution. Quelquefois, quoique l'on fasse, le furet s'obstine à rester dans le trou ; alors, si l'on ne veut pas le perdre, la dernière ressource est de défoncer le terrier ; c'est une rude besogne. Néanmoins il est souvent nécessaire d'y recourir, car le terrier peut se trouver habité par un renard, un blaireau ou même par de simples fouines qui finiraient par faire à l'agresseur un mauvais parti ; car, bien que le furet soit très-courageux, qu'il n'hésite pas à se jeter sur des animaux dix fois plus forts que lui, il ne pourrait résister s'il est encamelé et n'a pas l'usage de ses dents pour se défendre. Lorsque la chasse est finie, il faut donner au furet sa part de butin ; il est juste que celui qui a travaillé soit récompensé. C'est d'ailleurs un moyen d'inspirer au furet plus d'ardeur, et



de l'empêcher de rester au trou. On arrache l'œil d'un des lapins et on le donne au furet : c'est ce qui sert de curée. On chasse aussi les lapins à l'aide du furet sans couvrir les bouches de filets; le chasseur, armé de son fusil, se place sur le terrier même, et tire les lapins à mesure qu'ils déboulent. C'est ce qu'on appelle *fureter à blanc*. Ici le succès est loin d'être certain; car le tir d'un lapin qui bondit du terrier est excessivement difficile; mais le plaisir de cet exercice s'accroît à raison même de sa difficulté. L'émotion que l'on éprouve en entendant le gibier qui fuit sous terre, ne peut pas se décrire : il la faut éprouver. Cependant cette chasse, tout agréable et tout inoffensive qu'elle paraisse, est fréquente en accidents. Les chasseurs sont groupés sur un très-petit espace de terrain; entraînés par la passion, ils jettent leur coup de fusil plutôt qu'ils ne visent, tant la fuite est rapide. Et souvent le coup mal dirigé va cribler les jambes d'un chasseur placé sur une bouche voisine. Si vous n'êtes pas sûr de votre adresse, allez seul sur le terrier que vous furetez. Dans tous les cas, la plus simple prudence vous fait une loi de n'y jamais conduire un novice.

L'un des avantages de ce mode, c'est de prendre les animaux sans qu'il leur soit rien advenu de fâcheux que la peur, un mal qui ne blesse pas. On peut alors relâcher le fretin et les femelles pleines, s'il ne s'agit pas de l'une de ces destructions en masse commandées par un intérêt supérieur, auquel cas tout est bon — le menu et le gros. Le gros parce qu'il est en pleine voie de fécondité active, le menu parce qu'il est dans la situation du petit poisson qui

deviendra grand,  
Pourvu que Dieu lui prête vie.

Toutefois, cette manière de chasser ne convient pas pour les garennes closes. Elle inquiète les élèves longtemps après le passage du furet dans les galeries du terrier. L'odeur particulière au petit animal s'y répand, les infecte et fait fuir les lapins tant qu'elle persiste ou que la mémoire en conserve le souvenir. On prétend qu'on atténue l'odeur du furet en le parfumant comme



un petit maître, en le frottant avec de l'essence de lavande, par exemple. Je n'ai pas grande confiance dans l'expédient et je ne conseille de l'adopter que sous bénéfice d'une nouvelle et plus complète expérimentation.

Sans être des séjours enchanteurs et des lieux de pleine sécurité pour les lapins, les garennes closes doivent néanmoins leur offrir tous les moyens de prospérité possible. L'inquiétude ne sera jamais mise au rang de ceux qui peuvent favoriser la multiplication des nichées et le rapide développement des petits.

Je demande pardon pour le détail suivant, il a une grande importance et je n'ai pas trouvé jusqu'ici l'occasion de le caser ailleurs; c'est qu'il faut avoir soin de vider la vessie du lapin, comme celle du lièvre qu'on vient de tuer. Il y a manière de s'y prendre, et voici. On tient de la main gauche l'animal, suspendu par les oreilles, tandis que le pouce de la main droite presse l'extrémité du ventre. Sans cette précaution, la viande contracterait un goût d'urine et ne serait pas mangeable.

Il est un autre mode de destruction qu'on a quelquefois employé dans les moments de haine invétérée, en désespoir de cause, et que la société protectrice des animaux réproouve certainement, elle qui ne s'occupe point de la protection à accorder aux récoltes menacées. Je n'en parle pas sans sourciller, car il est horrible. Il trouve un semblant de justification dans cette particularité que le chasseur ne profite pas du produit immédiat de l'expédition; il se contente du résultat.

Celui-ci est assuré si l'on dirige dans les conduits souterrains du terrier la fumée de plantes à demi séchées ou de paille humide sur lesquelles on jette aussi du soufre. L'asphyxie est imminente. Il va sans dire qu'il faudrait boucher les issues par lesquelles on n'enverrait pas la fumée empoisonnée. On a vu de malheureux lapins, ainsi surpris, traverser l'incendie pour échapper à la suffocation, mais ils n'en reviennent guère; presque tous périssent inmanquablement.



## LE LAPIN DOMESTIQUE.

En dépit de la longue captivité qu'il a subie, le lapin domestique a conservé une très-grande affinité avec le lapin sauvage; il a nécessairement perdu de sa vigueur et de son agilité en prenant plus de développement et plus de poids, mais il garde, autant que les circonstances le lui permettent, les mœurs primitives, celles de l'espèce vivant à l'état de nature dans nos climats. L'assertion n'est pas contestable, car elle est doublement appuyée par les faits: on en obtient effectivement, à sa guise, et la preuve et la contre épreuve. Réduit en captivité, le lapin sauvage se comporte bientôt comme notre lapin domestique, et celui-ci, rendu à la liberté, reprend vite les allures, les us et coutumes de la vie champêtre. La forme s'en ressent aussitôt. J'ai dit celle du lapin sauvage. L'autre est plus gros et plus corsé, il s'allonge en toutes ses parties au point d'arriver au poids considérable de 8 et 10 kilogrammes; il devient alors autrement lourd que notre excellent petit lapin de garenne, qui ne dépasse guère le poids de 1 kilogramme.

Telles ont donc été, telles sont, faut-il dire, les influences de la domestication sur cette espèce: plus de chair, plus de produit alimentaire, et j'ajoute une fécondité encore plus active que celle dont on se plaint parfois si énergiquement en l'état de liberté.

Cette remarque témoigne en faveur de l'aptitude de l'espèce à vivre en la puissance de l'homme. La domesticité lui est d'autant plus favorable qu'on lui accorde plus d'attention, qu'on abandonne moins ses éducations à l'incurie.

Il n'est pas ordinaire qu'en perdant son indépendance, une espèce devienne plus féconde en captivité. Celles du mouton et du dindon, entre autres, nous fournissent des exemples contraires. Cela tient à ce que la domesticité, quand elle n'est point assez attentive, restreint, au lieu de les étendre, les facultés naturelles; mais quand elle est honorable et soigneuse, quand elle est intelligente et large, l'effet opposé peut se produire et des fa-



ultés, latentes pour ainsi parler en la condition de nature, se développent à leur maximum en l'état de domesticité.

La vache, simple nourrice dans le plan primitif de la création, devient la laitière abondante que vous savez ; la poule, dont la ponte est limitée aux besoins de la reproduction, à l'état sauvage, nous donne, lorsque nous sommes habiles à l'exciter, jusques à 300 œufs par an. Mais l'abrebis qui, chez nous, ne met au monde qu'un petit et exceptionnellement deux, une fois par an, pourrait en donner cinq à six, en deux portées, et la dindonne, qui dans les Antilles, couve trois et quatre fois dans l'année, à grand'peine couve deux fois chez nous. A l'état sauvage, en Amérique, le même oiseau atteint communément le poids de 10 à 20 kilos ; sans soins extraordinaires, il y pèse encore 10 kilogrammes à l'état domestique, tandis qu'en nos mains, en France, les extrêmes sont marqués par ces deux chiffres inférieurs 5 et 8 kilos.

Sachons profiter de l'aptitude du lapin ; il s'en trouvera mieux, car on ne le traite guère bien, et nous en tirerons nous-mêmes plus d'utilité.

### Les Clapiers.

Deux choses ont nui, dit-on, à la multiplication du lapin en l'état domestique : sa chair molle et peu savoureuse ; les grandes mortalités qui, de temps à autre, viennent décourager l'éleveur le mieux disposé.

Ce sont choses sérieuses, en effet. Cherchant les causes qui les déterminent, on les trouve dans une hygiène détestable, la mauvaise alimentation et l'insalubrité du logement.

Il faut nourrir plus judicieusement, il faut accorder un peu plus d'attention à l'habitation, et il faut surtout la tenir plus proprement.

Voilà qui donne beaucoup d'importance à ce chapitre. Je le traiterai avec tous les détails qu'il comporte.

A proprement parler, le clapier est un lieu où le lapin se retire pour se dérober à la vue ; par extension, c'est la loge dont on fait son habitation, le local



dans lequel on le confine, dans lequel l'espèce est appelée à se nourrir et à se multiplier en domesticité.

On n'élève de palais ni à l'âne ni à la chèvre, ces précieux auxiliaires du pauvre. Ce serait une faute, car ils s'en passent à merveille. S'il est simplement meublé des choses indispensables, le coin le plus modeste suffit aux premières exigences, dès qu'il est salubre, si l'habitant y est convenablement abrité, si le manque d'aliments ne lui inflige pas trop de souffrances. Le lapin n'est pas plus difficile, et pourtant on ne lui accorde pas encore le nécessaire. A la rigueur il peut vivre pauvrement, mais il n'est ni de bonne qualité, ni productif, si on ne laisse pas arriver jusqu'à lui l'air pur, si on le tient sur la fange, dans une atmosphère infecte. L'intérêt commande d'en user autrement afin d'éviter la mortalité qui emporte d'un seul coup des éducations entières.

Un clapier est bientôt fait, car la forme et l'étendue peuvent varier à l'infini suivant l'importance de l'élevage, lequel s'exerce très-diversement sur deux ou trois têtes seulement ou sur plusieurs milliers à la fois. C'est ainsi que l'éducation du lapin, qui peut devenir une industrie considérable entre les mains de quelques-uns, est néanmoins, avant tout, à la portée des plus petits ménages. Une cour, une basse-cour, une partie de grange, un bâtiment quelconque, un simple hangar, un mauvais grenier, une baraque, voire un tonneau, une caisse, une boîte telle quelle, servent d'ordinaire au logement du lapin. On le met partout et partout il peut réussir (c'est là ce que nous tenons surtout à constater) aux conditions que nous avons dites : salubrité, propreté, alimentation suffisante.

Laissons donc en dehors de toutes autres règles et recommandations oiseuses les petits clapiers dans lesquels peuvent se succéder de petites éducations essentiellement utiles et profitables à ceux qui s'y livrent.

Les exigences sont plus grandes lorsqu'on en fait une industrie d'une certaine importance.

Alors on donne plus d'attention au choix de l'emplacement des clapiers qui sont ouverts ou fermés.



Le clapier ouvert s'établit dans un espace clos de murs assez hauts pour que les animaux étrangers ne puissent pas y pénétrer. A ces murs, à moins qu'on les assoie sur la roche, il faut donner 1 m.50 de fondation ; on les perce de barbacanes fermées par des grilles afin de faciliter par la libre circulation de l'air, le renouvellement complet de la couche la plus basse de l'atmosphère intérieure.

La meilleure orientation est celle du levant ; on s'en écartera le moins possible.

Dans cette sorte de clapier, nous considérerons la cour et les cabanes.

La cour forme préau. C'est l'espace découvert destiné aux animaux dont la vie doit se passer en commun, ou plutôt dont la plus grande partie de l'élevage peut se faire sans inconvénient en famille.

Le sol en sera pavé ou sablé.

Le pavage demande à être exécuté avec quelques soins ; le bitume doit en réunir toutes les pierres afin que ni l'urine ni les excréments ne puissent rester dans les interstices et qu'il soit toujours possible de nettoyer convenablement la place. Il est bon, d'ailleurs, de couvrir le pavé de litière.

Si l'on préfère le sable, il faut en former une couche épaisse de 0 m.50 qu'on remplace une ou deux fois par an. L'emploi du sable a l'avantage d'empêcher le lapin de chercher à se creuser des terriers. A la longue, le sable absorbe les immondices et constitue un engrais très-riche, et très-convenable pour les terres fortes. Disons en passant que le fumier de lapin est à bon droit réputé comme très-énergique.

Au centre de la cour, on établit une manière de labyrinthe avec des galeries intérieures ; on élève assez la construction pour qu'elle domine les murs d'enceinte. Les élèves y viendront le matin respirer l'air neuf et faire leur toilette. La façon dont ils usent de leur promenoir en montre toute l'utilité ; le bien-être qui en résulte pour la santé favorise le développement plus rapide des produits.

Il ne faut plus dans la cour que des râteliers en



forme de V, couverts d'une planche qui abrite la nourriture contre le mauvais temps.

Au pourtour des murs on établit des cabanes sous un appentis. On en fait pour les mâles destinés à la reproduction, pour les femelles pleines, pour les nourrices et enfin pour les produits qui, âgés de 3 mois, doivent quitter l'existence libre de la cour et la vie en commun pour la préparation à la vente, pour l'engraissement.

Ainsi, les femelles portières vivent dans des cabanes séparées; elles y mettent bas et allaitent leurs petits pendant 30 à 35 jours. Séparés alors de la mère, les lapereaux passent deux mois environ dans le préau, après quoi ils rentreront en cabanes, par sexes séparés, pour l'engraissement. A cette époque, les mâles seront tous hongrés à l'exception de ceux qu'un choix très-attentif aurait désignés pour la reproduction.

Il y a trois dimensions à adopter pour les loges. Les mâles reproducteurs occupent les plus petites; les mères ont besoin de plus d'espace : on peut enfin réunir les sujets à l'engrais en nombre variable, de 10 à 20 et plus, du même âge. On peut employer à la confection des loges toutes sortes de matériaux; nous ne nous attarderons pas sur ce point. Il faut néanmoins en employer qui résistent à la dent du lapin ou bien les frotter d'une substance qui leur répugne et qui, par cela même, protège la construction.

Le plancher inférieur des cabanes doit être élevé de 0<sup>m</sup>.25 au-dessus du niveau du sol extérieur : il faut mettre tous les animaux quelconques à l'abri des effets de l'humidité, cause toujours prochaine de malaise et bientôt de maladie. On demande avec raison que les loges des mères soient plus profondes que larges, car c'est au fond qu'elles édifieront leurs nids : celles des sujets à l'engrais se développeront au contraire plus en largeur que dans l'autre sens. L'aire aura une pente suffisante pour l'écoulement facile des urines qui ne séjourneraient pas sans inconvénient dans les cabanes. Il s'en dégage beaucoup d'ammoniaque : c'est tout à la fois une perte pour l'engrais et une cause d'insalubrité. On remédie à l'un et à l'autre effet en semant un peu



de poudre de plâtre cuit sur l'aire et on fait absorber d'une façon quelconque les urines à leur sortie des cabanes.

Il s'agit de meubler les loges.

Le meuble le plus indispensable est le râtelier. Sans nous inquiéter de la forme à lui donner, nous voulons qu'il soit établi de façon que la nourriture y soit à l'abri de toute perte et de toute malpropreté. Aucun animal n'est plus prodigue que le lapin, aucun ne gâche plus de nourriture si l'on n'y met bon ordre. Dès qu'il est repu il prend plaisir à gâter et à salir tout ce qu'il n'a pu consommer : quatre lapins mangent autant qu'une vache, dit le proverbe. Cette fois le proverbe ne dit juste qu'au figuré : quatre lapins peuvent gâter en un jour la ration d'une vache, sans possibilité de tirer aucun parti de cette masse d'aliments piétinés et salis, mais 50 lapins ne mangeront pas plus qu'une vache si on met la nourriture qu'on leur destine à l'abri de leur imprévoyance ou de leur mauvais instinct. Ceci mérite une très-grande attention ; on voit comment des éducations peuvent devenir onéreuses lorsqu'elles doivent être profitables.

Le râtelier est donc de première nécessité. Voici comme l'entend M. Mariot-Didieux. « Il doit consister » (grav. 7), dit-il, « en une espèce de lanterne à fuseaux mobiles, longitudinaux, plus ou moins grande et suspendue par une corde au plafond de la loge. Le fond de cette lanterne est également à fuseaux. Pour les mères, il faut qu'elle soit peu élevée pour faciliter le repas des lape-reaux. Pour les autres catégories, les lapins doivent pouvoir passer dessous. Le haut de la lanterne doit imiter les trois cordes de la balance pour sa fixité perpendiculaire. La mobilité de ce genre de râtelier est plus que suffisante pour la conservation des aliments jusqu'à entière consommation ; il est destiné à recevoir les fourrages verts et secs, les légumes, les pommes de terre cuites et entières. Il doit être placé de manière à faciliter les distributions. Ces râteliers peuvent être en fils de fer comme les paniers à salade, à l'exception que les fils doivent être longitudinaux et non transversaux. »



On fixe en un point commode des parois de la loge une augette destinée à recevoir le son, les farineux, les grains qu'on donne aux mères, pendant les fatigues de l'allaitement, aux étalons lorsqu'ils en ont besoin, et aux élèves dont l'engraissement s'achève. On en ajoute une seconde dans la loge des mères, et celle-ci est destinée à contenir l'eau dont elle a besoin pendant qu'elle est nourrice. « La mère qui allaite, dit M. Mariot-Didieux, si elle est nourrie au sec, est souvent altérée au point de dévorer ses petits pour étancher la rage de sa soif. Ce crime est moins rare qu'on ne le croit..... » Il fait donc supprimer des femelles dont on tirerait bon parti si on ne méconnaissait pas le besoin qu'elles ont de boire.

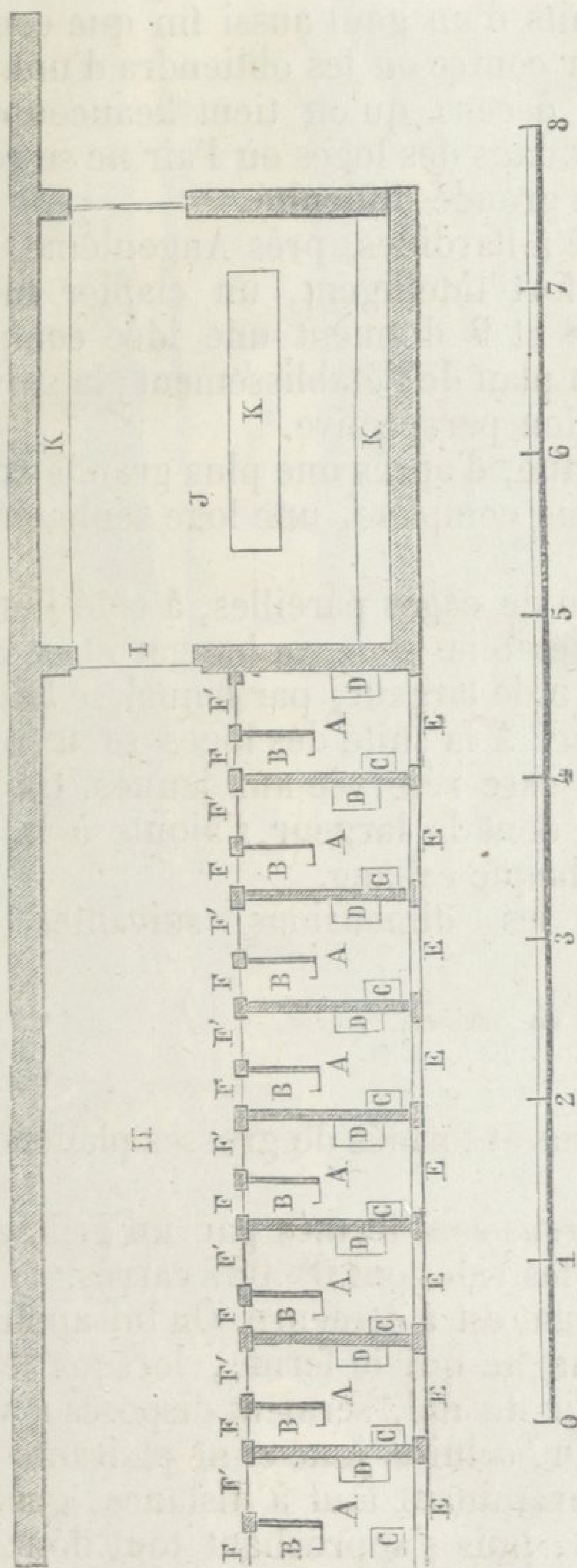
On veut un autre meuble encore dans la cabane des mères, une sorte d'auge en bois, renversée, sous laquelle elles puissent accoucher paisiblement et allaiter leurs petits sans crainte. On donne à ce meuble, qui n'a qu'une seule ouverture, 1/2 mètre de long et une largeur suffisante pour que la femelle pleine puisse s'y retourner à l'aise. On le fixe pour qu'il ne puisse pas être dérangé ; on le place au fond de la loge. La lapine en fera son refuge contre tout événement, et comme elle y sera toujours en sécurité, elle y construira infailliblement son nid. Ce meuble n'est pas une inutilité ; il prévient nombre d'avortements causés par la peur.

Nous attachons une très-réelle et très-légitime importance, on le voit, à cette partie de l'hygiène du lapin. C'est qu'elle tient en soi presque tous les éléments de succès des éducations du petit animal, Qu'on nous permette donc d'insister tout particulièrement sur la nécessité impérieuse de le bien loger, de lui fournir largement l'air pur, l'air vital dont la libre circulation autour de tout ce qu'il touche combat avantageusement la rapide insalubrité qui naît de ses déjections liquides d'où l'ammoniaque se dégage toujours abondamment. Nous répudierons toute idée de luxe, mais nous recommandons tout spécialement l'utile, mieux encore l'indispensable.

Ce qui précède ne va pas au-delà, et le lecteur aura



remarqué qu'en définitive nous n'avons pas demandé pour l'habitant du clapier ouvert plus que Lariton n'a-



Grav. 8. — Plan du clapier de M. Roux.

- |  |  |
|--|--|
| A. Case aux lapins.                          | F. Porte donnant dans la cour.                         |
| B. Niches.                                   | H. Couloir derrière la case.                           |
| C. Auge pour les boissons.                   | I. Porte donnant dans le clapier.                      |
| D. Auge pour la nourriture.                  | J. Clapier des élèves.                                 |
| E. Devant de la case fermée par un grillage. | K. Râtelier double.                                    |
| F. Porte donnant dans la niche.              | L. Hangar abritant les cases et le clapier des élèves. |

vait accordé à celui de la garenne fermée ; nous avons même sollicité beaucoup moins, car ici l'espace manque,



forcément restreint qu'il est aux proportions plus ou moins exigües d'une cour. Aussi ne faut-il pas s'attendre à récolter des produits d'un goût aussi fin que ceux de la garenne close, par contre on les obtiendra d'une qualité très-supérieure à ceux qu'on tient beaucoup plus étroitement confinés dans des loges où l'air ne se renouvelle qu'avec la plus grande difficulté.

Nous avons trouvé à Bardines, près Angoulême, chez M. Roux, éleveur fort intelligent, un clapier modèle dont nos gravures 8 et 9 donnent une idée complète.

La grav. 8 est un plan de l'établissement; la suivante le montre en élévation perspective.

La gravure 10 donne, d'après une plus grande échelle et d'une manière plus complète, une loge seule, en élévation.

Il y a une trentaine de cages pareilles, à côté l'une de l'autre sur un rang, établies sous un hangar et en avant d'un couloir de 1<sup>m</sup>.15 de largeur, par lequel se fait tout le service du clapier. A la suite des loges se trouve le commun, la grande case réservée aux jeunes. On y pénètre par le couloir dont la largeur s'ajoute à la profondeur donnée à chaque cabane.

Celle-ci présente les dimensions suivantes dans œuvre :

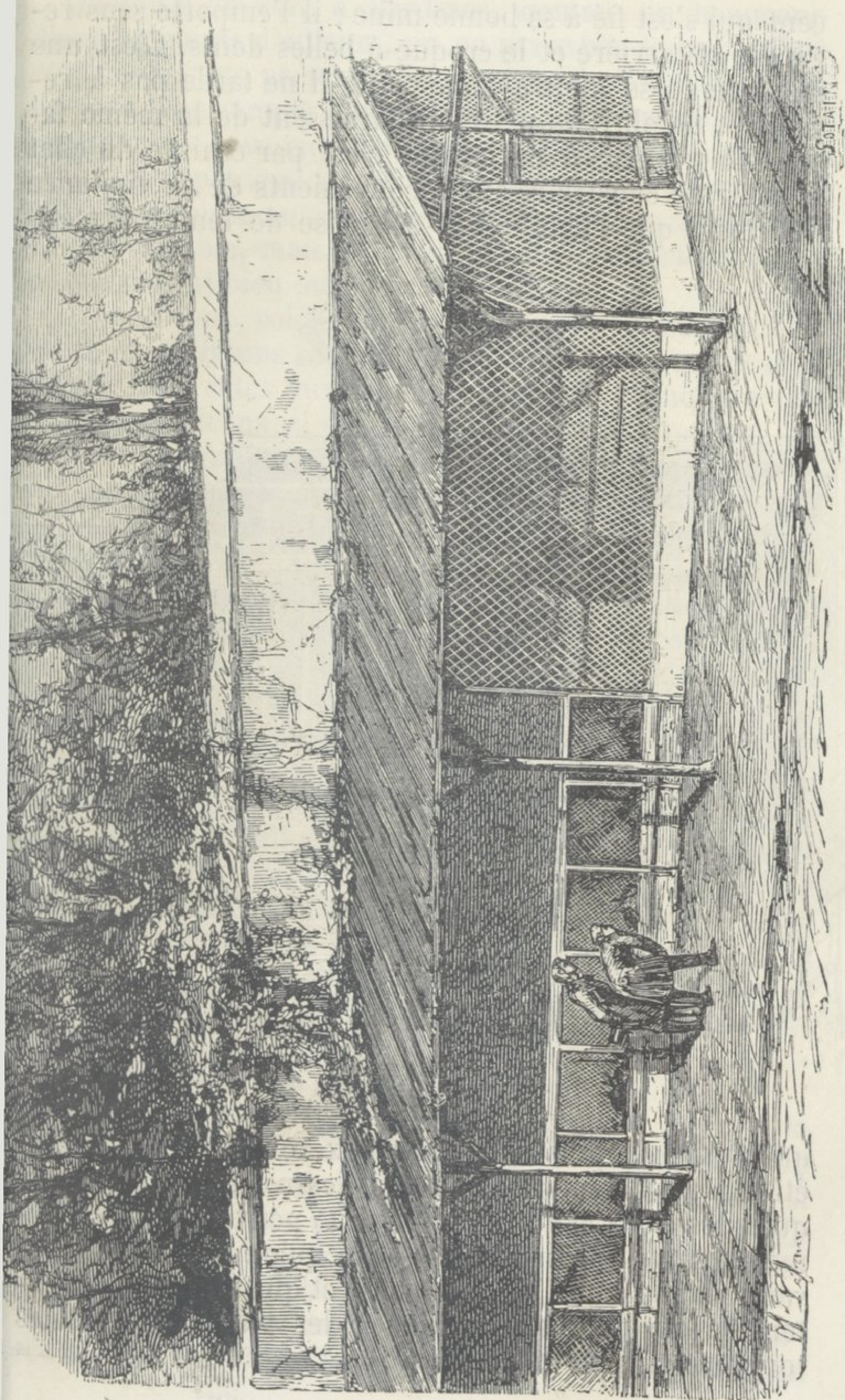
Profondeur, d'avant en arrière. . . . .	1 <sup>m</sup> .00
Largeur. . . . .	0 66
Hauteur . . . . .	0 70

Les côtés sont pleins et formés de grosses planches en chêne.

Le devant et le dessus sont fermés par un grillage en gros fil de fer, dont les vides ont 0<sup>m</sup>.027 carrés.

Le grillage de devant est à demeure. On lui applique, dans le bas, une planche qui le ferme, lorsque les lapereaux, prêts à sortir du nid, seraient disposés à venir jouer avec le chat. Or, celui-ci joue et ne plaisante pas. Vous le voyez d'ici examinant tout à distance, guettant le moment opportun, puis s'approchant tout doucement et profitant lestement de l'occasion dès qu'elle se présente. D'un coup de griffe, savamment lancé à travers les barreaux du parloir, il a vite harponné l'inno

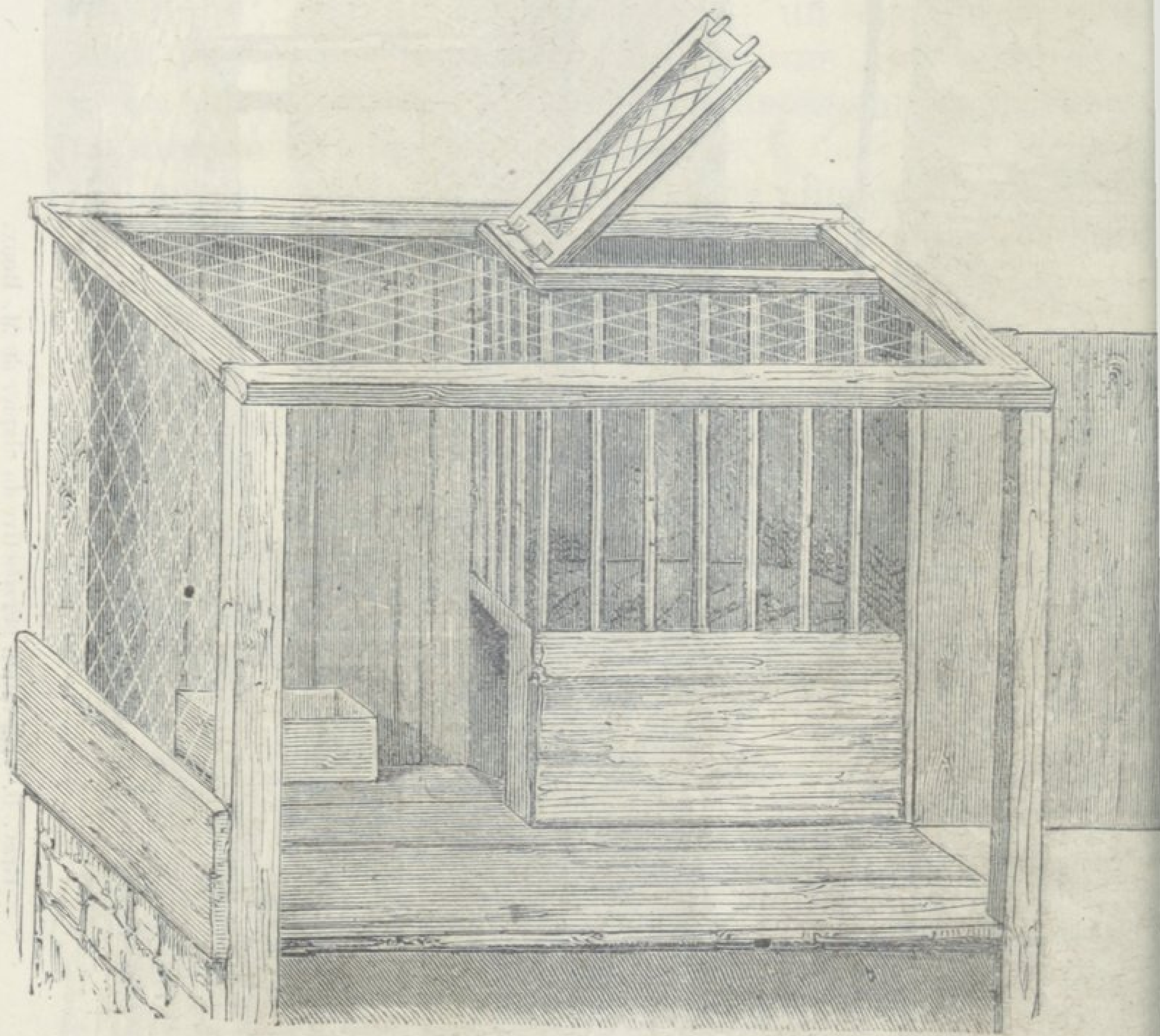




Grav. 9.—Élevation perspective du clapier de M. Roux.



cent qui s'est fié à sa bonne mine ; il l'emporte sans regarder en arrière et le croque à belles dents. C'est une manière de se mettre en appétit. Il ne tarde pas à revenir et nombre de petits disparaissent de la même façon. Il y a gros à parier que c'est par crainte du chat et pour se soustraire aux inconvénients de sa vigilance intéressée que l'habitude a été prise de tenir herméti-



Grav. 10. — Vue intérieure d'une cabane à lapins de M. Roux.

quement les lapins sous tonneaux, ou dans des boîtes étroites, solidement fermés par dessus, et à travers lesquels les chats et autres voleurs ne peuvent rien. Le remède est radical, mais c'est à lui qu'on doit cette mauvaise viande dont j'ai déjà parlé et qui nuit tant à l'extension des petites éducations, les plus considérables toujours par leur multiplicité.



Quoiqu'il en soit, à Bardines, comme en beaucoup d'autres points d'ailleurs, on ne prive pas le lapin d'air respirable sous prétexte d'un danger facile à éviter par la pose bien simple d'une planche derrière laquelle le lapereau n'a plus rien à redouter des méchants.

Ce n'est pas que la mère ne défende pas ses petits, elle s'y emploie au contraire avec tout le courage dont elle est capable, mais elle n'est pas la plus forte et Grip-peminaud est bien subtil.

A ce propos, voici ce que je sais par expérience. Des élevages de lapins se font dans une petite cour accessible de tous côtés aux chats. Ceux-ci ne manquent pas dans les environs; il y en a même un dans la maison. La cour est commune aux volailles, aux lapins, aux pigeons. Il y a pour chaque espèce, une installation défectueuse, si défectueuse, en effet, que les pigeons seuls s'en accommodent et encore. Les autres se casent comme ils l'entendent, comme ils peuvent plutôt, et se perchent ici ou là, se gîtent en un coin quelconque, à la grâce de Dieu, sous un hangar fort encombré. Eh bien! jamais d'accidents, tout cela grouille et pousse ensemble, sous l'œil de la ménagère dont on recherche les caresses et les friandises. Un jour, une nichée toute jeune, ayant perdu sa mère, est apportée dans cette cour hospitalière. Elle y est bien accueillie; nul ne lui cherche noise; mais la nuit venue, les orphelins, serrés les uns contre les autres, furent seuls pourtant. Le chat les vit, il en emporta deux : la nuit suivante, il recommença et eut le même succès. Les petits disparurent tous; cependant, le voleur ne toucha point à ceux que leur mère protégeait. C'est donc qu'elle les défend et qu'elle les défend efficacement. Telle est ma conclusion.

Le grillage supérieur, formant plafond à jour de la cabane, présente, au dessus du râtelier qui surmonte le nid permanent, deux choses dont je parlerai tout à l'heure, une porte, grillagée elle-même et s'ouvrant à charnière. C'est par là que sont introduits les fourrages et qu'on nettoie le râtelier.

Pourquoi un plafond à jour? — La réponse est aisée et pouvait n'être pas sollicitée. Cependant, chacun



a ses moments de curiosité, et j'avais fait intentionnellement la question afin..... afin de savoir tout bonnement.

Mais M. Roux est ferré à glace. Quand il a construit ses cabanes à lapins, il savait de tous points ce qu'il voulait. A ma question, il a répondu que le lapin n'a jamais trop d'air, que le plafond grillagé de la cabane était utile à son apport incessamment renouvelé, que, à la faveur de cette disposition, la salubrité du clapier ne laissait rien à désirer, puis il m'interpella pour me demander si aucune odeur désagréable m'avait affecté l'odorat en arrivant dans le couloir.

J'avais déjà fait cette remarque importante, à part moi. Quant à la nécessité d'avoir des cabanes saines et d'arranger les choses de telle sorte que l'air neuf circule, toujours respirable, autour des animaux en élevage, M. Roux l'explique fort bien. Sous ce rapport donc, il m'a donné pleine et entière satisfaction, à moi qui ai la manie de l'aération et de la ventilation raisonnées de tous les intérieurs.

Le plafond à jour est donc une excellente chose ; je le recommande expressément. Que si, à certains jours d'un hiver trop rigoureux, on avait à prévoir les effets d'un froid excessif, on préviendrait sa mauvaise influence en couvrant le dessus d'une couche de paille facile à enlever et dont on ferait plus tard de la litière. On a enfin la ressource des rideaux pour le devant. Mais tout cela devient presque de la prévision inutile. Les lapins constamment tenus à l'air ne deviennent pas aussi frileux, et la bonne nourriture, aidée d'un supplément de litière sèche, constitue un excellent préservatif contre le froid.

Le fond de chaque cabane est en bois, comme les côtés ; mais ici nous trouvons deux portes s'ouvrant toutes deux sur le corridor de service, l'une derrière la niche, l'autre derrière la partie libre de la case. Les fonctions qu'elles remplissent se trouvent ainsi suffisamment indiquées. La petite porte permet de surveiller la nichée sans inquiéter la mère ; par l'autre, on enlève les fumiers, on nettoie la cabane, et on renouvelle la litière, on place les augettes aux provendes et à la boisson.



Reste le plancher qu'on fait comme tout autre, en bois ou en maçonnerie, et qu'on incline légèrement de l'avant à l'arrière sur le corridor. Ceci n'a donc rien de particulier.

Mais je dois encore parler du nid et du râtelier qui le surmonte.

Le nid est à demeure, au fond de chaque cabane et sur le côté gauche en faisant face à l'établissement. Il est construit en briques sèches ou en forme d'auge renversée. Son entrée, large de 0<sup>m</sup>.45, est par devant, dans un angle, et se présente en ogive; elle laisse libre passage à la femelle pleine, mais rien de plus. Mesurée en dedans, elle donne les dimensions que voici:

Profondeur d'avant en arrière.. . . . .	0 <sup>m</sup> .44
Largeur. . . . .	0 25
Hauteur. . . . .	0 35

Au point où elle est placée, l'aire forme une légère excavation, au pourtour relevé cependant, de façon à dominer le plancher et à demeurer toujours sèche: elle a par derrière, ainsi que je l'ai déjà dit, une petite porte au moyen de la quelle on peut à volonté en vérifier l'état et le contenu.

Le dessus est plein, cela va de soi, et forme une manière de dôme extérieurement, ce qui suppose une sorte de voûte intérieure; entouré de barreaux en fil de fer sur deux côtés il donne un râtelier très-commode.

Quant à la grande loge, commune aux élèves, elle n'offre rien de particulier. Les barreaux qui la ferment sur le devant s'élèvent jusqu'au plancher du hangar. Un râtelier double à auge, en meuble le milieu et l'on y apporte, quand il en est besoin, des auges à eau.

Il serait bien à désirer que tous les clapiers fermés fussent établis d'après un modèle semblable. Mais nous ne sommes pas près de voir se généraliser à ce point une amélioration aussi utile.

M. Mariot-Didieux fait connaître un autre système qu'il décore du nom attrayant de « *loges ou cabanes économiques.* » Je lui donne la parole :

« Il nous fut donné, dit-il, de visiter presque par ruse un grand établissement cuniculaire près de la barrière du Trône à Paris. C'est une cour entourée de murs, transformée en clapier couvert.



« Chaque loge ou cabane n'est autre chose qu'un vieux tonneau. Il y en avait plus de trois cent cinquante. L'un, vieux tonneau d'épicier, l'autre ayant contenu des liquides avariés et n'ayant pas coûté, en moyenne, plus de 2 francs 50 centimes pièce. Ces loges étaient agencées de la manière suivante :

« Supposons un vieux tonneau, percé de sa bonde, et ayant ses deux fonds. L'un des fonds est enlevé et avec les planches qui en proviennent, on fait une aire ou plancher. Il est bien entendu que ce tonneau n'est pas debout, mais couché, l'ouverture de la bonde en bas. Les planches sont fixées au tiers inférieur et dans la moitié, et un peu plus, de sa longueur à commencer de l'entrée. Comme on le voit, une place vide restera en arrière. Une augette en bois est fixée aux parois du tonneau à quelques centimètres au-dessus de l'aire ou plancher. Il reste à confectionner une porte d'entrée.

« Un cercle en bois en fait le contour, et l'ouverture en est fermée avec des barreaux de bois à 3 centimètres de distance. Ces barreaux, en bois plus ou moins tendre, seraient susceptibles d'être rongés par les lapins; mais ils n'y touchent pas, si on a soin de les frotter une ou deux fois par an avec des écorces fraîches de coloquinte. L'amertume de l'écorce de ce fruit les y fait renoncer complètement. Cette porte est fixée au bas du tonneau avec des charnières de vieux cuir. Le haut, mobile, est fixé au moyen d'une boucle et d'une lanière. Un piton à vis, fixé dans l'intérieur du tonneau, est destiné à suspendre le râtelier à balance, soit en bois, soit en fil de fer, comme nous l'avons dit ci-devant.

« Ainsi agencés, les tonneaux sont placés sur des chantiers destinés à les élever au-dessus du sol. Placés les uns à côté des autres, exposés au levant, ils sont munis d'une gouttière commune qui reçoit les urines par l'ouverture des bondes. Cette gouttière verse les liquides dans un baquet. On jauge les tonneaux, c'est-à-dire qu'on peut les placer les uns sur les autres, la bonde de celui de dessus entre les deux inférieurs, de manière que l'écoulement des urines ait lieu dans la gouttière commune.

« L'espace vide qui se trouve sous le plancher en bois, le plancher lui-même, reçoivent les déjections qu'on enlève au moyen d'un tisonnier ou crochet par l'ouverture inférieure, la porte étant ouverte. Les lapins ont le plancher de ce genre de cabanes pour leur repas, leurs ébats, et l'espace vide du derrière pour refuge, pour repos. Les mères peuvent y nicher en sûreté.

« Ce mode d'agencement donne beaucoup plus d'espace que si le tonneau était placé debout, et il peut contenir jusqu'à huit à dix lapins. Ceux-ci y trouvent de l'air, de la lumière et plus de propreté. Comme ces loges sont mobiles, elles peuvent se transporter sous des hangars, dans des écuries pour y passer la saison la plus rigoureuse de l'hiver. »

En voici d'une autre sorte encore que décrit le même écrivain et qu'il appelle de ce nom précieux :



« *Loges encore plus économiques.* — Elles consistent en clayons mobiles, circulaires et susceptibles de s'étendre et de se resserrer à volonté. Leur mobilité permet de les changer de place, soit pour cause d'embarras, soit pour le nettoyage de l'aire.

« Supposons une cloison faite en perchettes rondes de la grosseur du pouce, de 1<sup>m</sup>.20 de longueur. Pour la constituer, il ne s'agit que de lier les perchettes entre elles au moyen de deux fils de fer en trois rayons, un au centre et aux extrémités moins 4 centimètres environ. Une natte de 10 mètres de longueur, réunie par les deux extrémités et dressée debout, donnera une aire de 3 mètres de diamètre, qui pourra contenir de vingt-cinq à trente lapins.

« La longueur de la natte peut donc varier de manière à approprier son cercle circulaire aux localités. Par sa mobilité, il peut prendre des formes variées et se mouler en quelque sorte pour éviter des pertes d'espace.

« Les baguettes, perchettes ou rayons, peuvent être plus ou moins rapprochés suivant la grosseur et l'âge des lapins.

« Comme ce cercle, dressé sur une base étroite, pourrait se renverser, on le consolide en dehors par des cordes tendues et fixées comme des tentes, ou par des appuis en bois comme les parcs des bergers.

« Ces loges sont destinées aux clapiers couverts.....

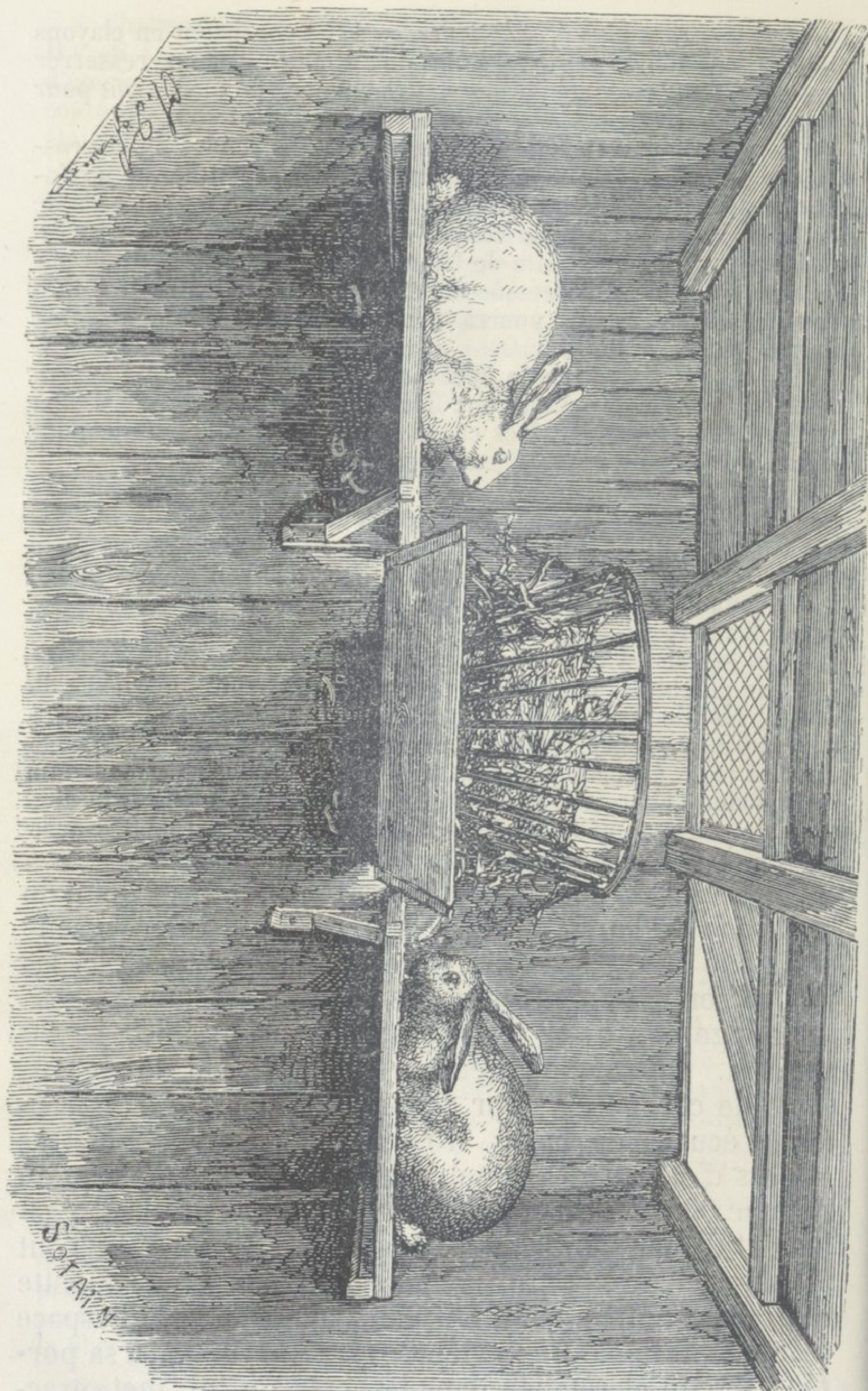
« Une perchette, placée en travers sur la partie supérieure du cercle, sert de support à la corde en trois branches destinée à suspendre le râtelier mobile au centre de l'aire.

« Ces loges économiques sont très-saines, faciles à nettoyer et à transporter. Leur inconvénient serait d'être atteintes par la dent du lapin. On y remédie facilement en frottant les perchettes avec l'écorce de coloquinte (pomme de parade).»

En Belgique, on apporte à l'arrangement intérieur de la cabane du lapin à l'engrais une modification essentielle que je crois devoir faire connaître. Jusqu'ici les Belges sont nos maîtres sur ce point.

La loge doit avoir une hauteur considérable, 2<sup>m</sup>.75 environ. Le râtelier prend la forme de nid de pigeon, sorte de corbeille à jour comme on en place dans certaines écuries en boxes. Il est fixé au mur à 2 mètres et plus d'élévation du sol. Un bout de planche, qu'on nomme *planchon*, de 0<sup>m</sup>.25, carré ou à peu près, est également fixé au mur à 0<sup>m</sup>.10 au-dessous du râtelier. Tout à côté et en avant du planchon est enfin établie l'augette à grains, au son, etc. Le planchon forme tout l'espace réservé à l'animal. On l'y dépose (grav. 11) et il a, à sa portée, augette et râtelier dans lesquels on lui met exactement ses repas. Il est en quelque sorte dans le vide et





Grav. 41. — Vue intérieure d'une cabane à engraissement (Belgique).



ne bouge pas de crainte de tomber. Il mange avec précaution et reste au repos le plus absolu. Cette oisiveté forcée est favorable à la rapidité de l'engraissement. On laisse nu le planchon, mais le dessous doit être nettoyé souvent, à moins qu'on n'y tienne une couche épaisse de sable et du plâtre en poussière pour neutraliser les vapeurs ammoniacales, qui se dégagent en abondance pendant la prompte fermentation des urines et des déjections solides. Ce mode comporte l'isolement plus que la compagnie. Cependant, on pourrait placer deux ou quatre planchons en regard dans des cabanes assez profondes. Alors le râtelier serait double, divisé en deux compartiments, et les animaux, en se regardant, pourraient philosopher tout à leur aise.

## II. Les races.

L'un des résultats les plus certains de la diffusion d'une espèce animale, par suite de son acclimatation en des points éloignés, et plus tard de son adoption généralisée dans une même région, c'est la déviation plus ou moins profonde du type, due à l'action des divers milieux, à des influences multiples et incessamment modifiées. De là cette immense diversité, ces groupes nombreux, toutes ces variantes dont on se sert pour établir des catégories, et pour distinguer des races.

En se multipliant, le lapin domestique a formé des races nombreuses et des variétés plus nombreuses encore. Ceci n'a plus l'importance d'un fait zoologique. Ce n'est plus, pourrais-je dire, qu'affaire de circonstance ou de caprice. Les concours poussent à la multiplicité des désignations plus encore qu'à l'amélioration. En tout, l'homme est habile à se mettre à côté de l'utilité vraie et prend volontiers le contre-pied de toutes choses. Nous l'avons vu maintes fois et particulièrement dans nos deux grandes espèces de la poule et du pigeon.

Ici, fort heureusement, nul n'a songé à reconnaître, à décrire les innombrables et indescriptibles races de lapins. Certes la tâche eût été ingrate, ingrate et inutile à la fois.



Pensant ainsi, je ne m'amuserai pas à l'aborder et je ne grossirai pas ce volume de détails qui n'auraient d'intérêt pour personne. Je me bornerai à constater que la couleur du poil, que la nature de la fourrure varient beaucoup dans les divisions les plus tranchées de la population domestiquée de l'espèce, et aussi la longueur et la forme des oreilles. Mais ce dernier caractère auquel on a donné une sorte d'importance, toute puérile, n'a aucune signification. L'éducateur renouvelle, à cette occasion, l'enfantillage (le mot est poli) qui s'attache parfois à la forme, à l'étendue et à la couleur des cornes dans les races de l'espèce bovine.

Un caractère plus sérieux et plus essentiel sépare l'animal sauvage de l'animal domestique. On le trouve dans les qualités de la viande et j'y reviens par nécessité, car il est possible, dans la pratique, d'atténuer la différence signalée au grand désavantage des éducations privées. On reproche à ces dernières, avec trop de raison en général, de ne savoir pas conserver assez à la chair le fumet propre au type sauvage, fumet fin et délicat qui plaît à la fois au goût et à l'odorat; on dit aussi qu'elles lui font perdre la fermeté sans compensation.

Fade et mollassse, telle est donc la viande du lapin de clapier, considérée en masse.

Ceci pourtant n'est point un effet nécessaire de la domesticité, mais la conséquence forcée d'un mode d'élevage défectueux, d'une hygiène détestable qui laisse croupir les animaux sur leurs fumiers, en les privant le plus souvent de la petite quantité d'air pur indispensable à l'entretien de la santé, au jeu libre et régulier de toutes les fonctions de la vie. J'insiste donc, et j'insisterai beaucoup encore sur ce point fort essentiel. Pour le moment, je reviens à la question de race.

Chaque localité a sa race pour ainsi dire, sa variété de lapin, sans que vraiment cela tire trop à conséquence au point de vue des éducations. Les principales particularités viennent, comme toujours, ou du régime qui est plus ou moins abondant et substantiel, ou de l'emploi à la reproduction d'animaux plus ou



moins choisis, et enfin du pelage dont les variations infinies ne trouvent pas d'autre explication que celle de la promiscuité. On rencontre partout toutes les nuances de gris, clair, foncé, ardoise; toutes les robes blanches, noires, rougeâtres, isabelles, café au lait, pies. Le poil noir franc est le plus rare, le gris clair et le roussâtre sont les plus communs.

Dans cette première division de l'espèce, deux sous-races se détachent par leurs caractères tranchés et persistants. L'une porte le nom de lapin BELIER ou ROUANAIS; l'autre, l'appellation quelque peu étrange de lapin NICARD.

Ce sont des extrêmes.

Selon toute apparence, le Rouanais est le géant de l'espèce. Le Nicard en offre le plus petit specimen à l'état domestique. Le poids de celui-ci, qui dépasse rarement 1 kilogr. et demi, le rapproche beaucoup, par la taille, du lapin sauvage, plus anguleux que lui néanmoins. Il se distingue, d'ailleurs, par sa rusticité et par sa fécondité. Il est particulièrement répandu en Provence.

L'autre a la tête très-grosse et busquée, coiffée d'oreilles larges, longues et tombantes. Il a au cou un repli de la peau formant fanon; il atteint le poids considérable de 8 à 10 kilogrammes, mais sa fécondité est limitée.

Ceci rentre encore dans la règle générale. La vie semble être d'autant plus active qu'elle est plus concentrée dans la forme.

Un élevage intelligent reformerait sans doute le volume et les défauts de la tête et du cou du Rouanais, réforme utile en cela qu'elle réduirait certainement les exigences de la race. Un pareil développement tient à une force d'expansion incontestable, mais seule l'abondance des aliments peut lui donner tout son effet. Il en résulte une dépense en pure perte, puisque la peau n'acquiert pas plus de valeur, et que l'exagération des os de la tête n'accroît en rien le rendement en viande. Loin de là, elle a pour corrélation nécessaire un développement correspondant de toutes les parties du sque-





Grav. 42. — Lapins riches ou argentés.



lette, d'où une proportion de chair relativement moindre que dans les races moins ossues.

Tout à côté des innombrables variétés du lapin ordinaire ou commun, descendance la plus directe et la plus rapprochée du type sauvage, prennent rang celles du LAPIN A FOURRURE et du LAPIN D'ANGORA.

Sous la première qualification se classent : le LAPIN RICHE OU ARGENTÉ, et le LAPIN BLANC DE CHINE.

Le mérite particulier du premier (gr. 13) est dans son pelage. D'un gris argenté plus ou moins foncé, son poil est plus long, plus doux, plus soyeux au toucher que celui des variétés de lapin commun. Sa peau est estimée des pelletiers qui la vendent souvent en guise de *petit gris*, nom d'un petit écureuil du Nord assez recherché par les amateurs de fourrures.

Comme on n'obtient aucun produit précieux sans attention, on est obligé d'élever le LAPIN RICHE avec plus de soin que les autres ; son habitation doit être saine, sans humidité, et chaude sans excès. C'est un peu vague sans doute, mais l'expérience n'a rien dit encore de plus précis ; elle se contente d'attirer l'attention sur ce point : pas trop de chaleur. Du reste, les deux conditions réunies, lesquelles n'en font pour ainsi dire qu'une, ne sont bien remplies que par l'isolement. Elles excluent donc les éducations en troupes nombreuses. On est payé de ces attentions par deux côtés à la fois : la fourrure, très-belle, très-fine, a plus de prix, et la chair a plus de qualité. L'animal est de grosseur moyenne. Les mâles neutralisés de bonne heure fournissent les peaux les plus riches.

Le frère Espanet, que l'on consultera toujours avec fruit, pense que, pour donner plus de valeur au poil, il y aurait lieu d'organiser les cases de manière à ce que l'habitant puisse s'y tenir habituellement caché dans un trou chaud, obscur, sorte de terrier qu'on lui laisserait le soin de creuser lui-même dans une certaine quantité de terre soutenue par une petite banquette en briques.

C'est à la sortie de l'hiver que la fourrure a le plus de prix : elle est plus fournie alors, comme celle de tous les animaux que la nature a voulu prémunir contre les



rigueurs de la saison ; c'est là ce qui explique la double recommandation de l'hygiène : de l'air et pas trop de chaleur.

L'éducation de cette race réussit également dans le système cellulaire et dans les clapiers ouverts ; mais j'insiste sur ce point qu'elle doit être bien entendue, qu'elle demande plus d'attentions qu'on n'en accorde à l'élevage de la race commune. La peau du lapin riche se vend de 30 centimes à 1<sup>fr</sup>.20. L'écart entre les deux chiffres établit les divers degrés de valeur que lui donnent des soins plus ou moins heureux et suivis.

Le LAPIN BLANC DE CHINE (grav. 14) est encore appelé *Lapin polonais* ou *Lapin de garenne de Russie*. Il a le poil ras, les yeux rouges comme le lapin angora, et souvent le bout du nez et des pattes noir. Ses dimensions le classent parmi les moyens ou même parmi les petits de l'espèce ; il est assez rustique pour vivre dans les garennes ou dans des clapiers ouverts. Son poil est d'un plus beau blanc que celui de notre lapin blanc commun ; il a aussi plus de finesse et plus de brillant.

Transporté de Chine en Russie, il y a peuplé d'immenses étendues. Sa fourrure, imitant l'*hermine*, en avait pris le nom, qu'elle a dû troquer depuis contre celui de *fausse hermine*, plus juste et plus loyal. De Russie il a passé en Pologne, puis en Allemagne, et enfin chez nous. M<sup>me</sup> la comtesse d'Albertas, dont le nom se retrouvera bientôt sous ma plume, les tient en estime particulière.

Le LAPIN D'ANGORA est originaire d'Asie, comme la chèvre et le chat connus sous la même appellation. Son poil long, soyeux, fin et touffu, constitue son principal mérite et son principal produit ; sa viande est de qualité moindre et bientôt coriace.

Cette dernière accusation tient sans doute en partie, sinon même exclusivement, à ce que la race, cultivée pour ses poils et non plus pour sa peau seulement, est entretenue dans toute l'étendue de sa longévité. On n'en sacrifie guère les individus avant l'âge de cinq à six ans au plus tôt, car on les conserve plus souvent jusqu'à sept et huit ans. La durée la plus longue de la vie, dans







l'espèce, ne paraît pas dépasser neuf ans. La couleur blanche est la plus commune, mais on voit aussi des animaux d'un gris ardoisé et noir.

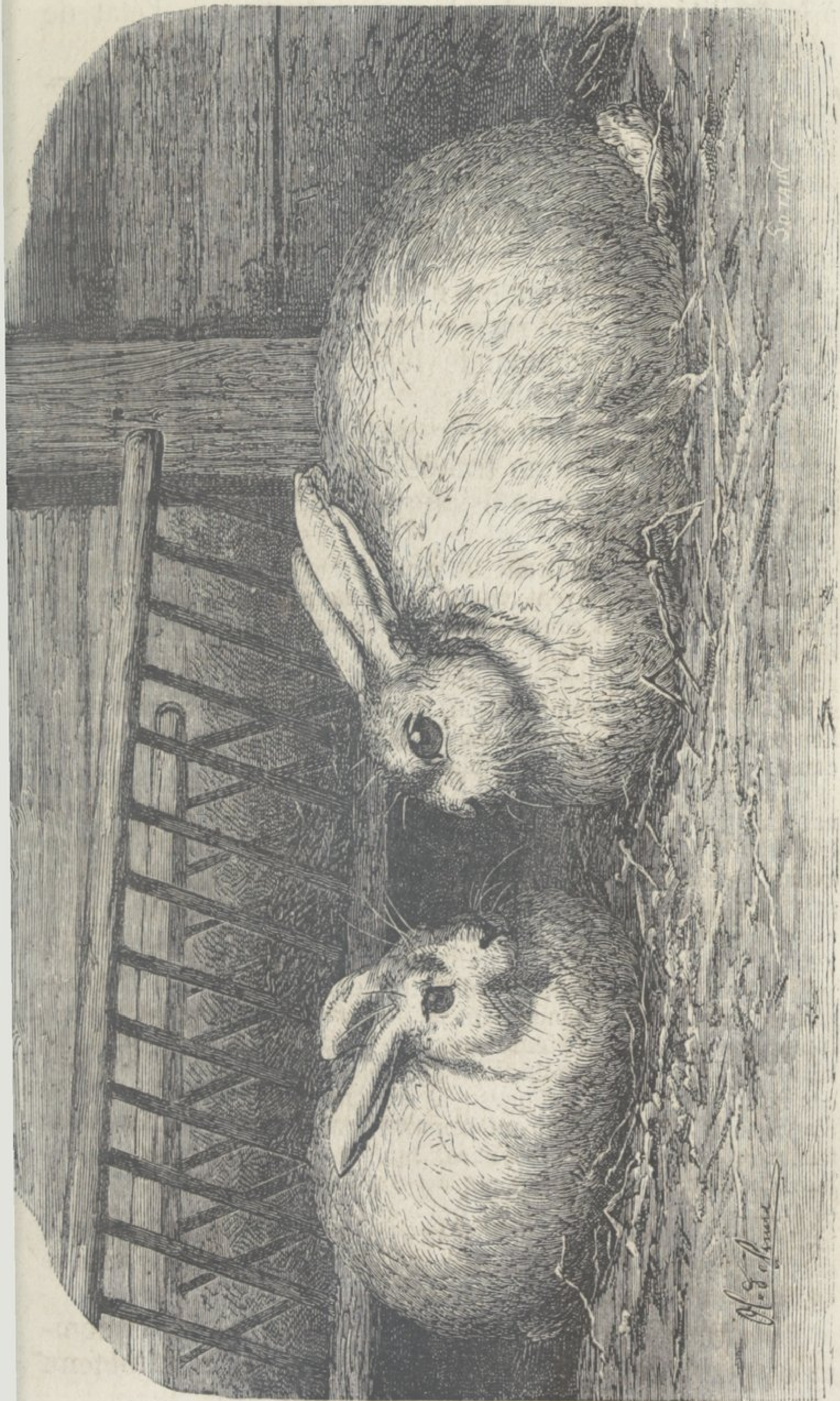
La nature douce et soyeuse du poil angora est bien connue. On le récolte en le tirant doucement à la main ou au peigne, trois ou quatre fois par an. L'arrachage ou le peignage se font particulièrement sur le dos, le cou, les côtes, les cuisses; sous le ventre, le poil est plus grossier. On n'en dégarnit pas cette région chez la femelle qui se l'arrache elle-même pour en ouater l'intérieur de son nid aux approches de la mise-bas. Le chaponnage du mâle est une excellente pratique qui profite à la production autant qu'à la qualité de la soie. On connaît que le moment de récolter celle-ci est venu quand elle se frise et se pelotonne.

Les adultes, et plus encore les vieux, fournissent une plus grande quantité de poils que les jeunes. Là est l'intérêt à laisser vieillir ces derniers jusqu'à la limite la plus avancée. En les dépouillant, on les rend plus impressionnables aux vicissitudes de l'atmosphère; il en résulte une indication facile à saisir: il y a nécessité de les tenir plus chaudement.

On a prétendu que les lapins angoras (grav. 15) n'ont pas tout à fait les mœurs des lapins à poil ras. On les a dit plus sociables, et l'on croit encore qu'ils réussissent mieux réunis que séparés. On a fait au mâle les honneurs d'une sensibilité exquise, et l'on veut que, brusquement séparé de la famille, il en maigrisse et en meurt de chagrin. Pour mériter qu'on ne le traite pas avec cette rigueur, il respecterait, assure-t-on, les jeunes nichées, au rebours du mâle de toutes les autres races, qui ne se fait aucun scrupule de leur ôter la vie, au berceau, par égoïsme ou par jalousie. On va plus loin, et on ajoute que, par réciprocité ou par reconnaissance, les petits se montrent ici d'une soumission fort exemplaire à l'endroit des anciens, ou plutôt envers celui que l'âge a constitué le chef du groupe de la famille.

J'examinerai un peu plus loin cette assertion, qui n'a rien d'absolu, et qui n'est pas particulière à la race angora, mais je dois expliquer de suite celle qui a trait





Grav. 15. — Lapins d'Angora.



à la facilité plus grande de son entretien à l'état de réunion que dans l'isolement.

Lorsqu'il a été peigné, privé de la plus grande partie de sa toison, le lapin angora est frileux : le froid l'éprouve d'autant plus et lui nuit davantage. La vie en commun remédie un peu ou atténue notablement l'inconvénient. Voilà d'où vient que les éducations en troupe ont paru plus aisées, moins exposées que les autres ; mais je sais un éleveur qui n'entretient pas moins d'une centaine de mères de race angora, et à qui l'expérience a formellement recommandé le système des éducations isolées. J'en reparlerai.

Le frère Espanet dit avoir obtenu la soie de l'angora sur la race commune traitée en tout comme on traite habituellement la race asiatique. Je lui laisse raconter le fait à lui même.

« Le lapin angora se traite un peu différemment que le lapin ordinaire. Ceux qui élèvent visent à la longueur et à la finesse de son poil dont ils font commerce, et qu'ils arrachent à l'animal pendant l'été ou au printemps. A cet effet, on le tient dans des appartements peu éclairés et dont le sol offre des trous nombreux et sains, des cachettes sombres, où le lapin se réfugie très-habituellement, et où, tout en se réservant du froid et en se cachant, il conserve un poil plus long et plus soyeux.

« Notre expérience tendrait à nous prouver que les lapins ordinaires, traités de la même manière, acquièrent facilement de longs poils et se confondent avec la race dont il est question. Nous avons, pendant deux années, placé un mâle et une femelle à poils gris et courts dans une loge assez spacieuse et aérée, mais chaude et remplie de poignées de paille disposées de façon à leur offrir des retraites à l'abri de l'air et de la lumière. Nous avons placé leurs petits dans des conditions semblables ; et après la deuxième génération nous avons obtenu, dans la plupart des nichées, des petits lapereaux qui se sont bientôt montrés avec de longs poils, et semblables à l'angora. Devenus adultes, et leurs poils souvent peignés, ces lapins ont été magnifiques ; ils se sont reproduits par leur accouplement entre eux et ont constitué une race dont nous avons fait part à plusieurs personnes. Elle continue à se multiplier ; leurs poils retombent des deux côtés du corps en touffes soyeuses et onduleuses, d'une longueur qui n'est pas moindre de 10 à 12 centimètres. L'une de ces familles va être présentée au concours régional du Midi. Il est facile de voir de quelle utilité peut être une race de ce genre pour l'industrie. »

En alliant très-diversement entre elles les races nommées plus haut et quelques autres encore, on a obtenu



maintes et maintes variétés, dont la recherche serait bien inutile, et certaines autres de fantaisie auxquelles s'attache un intérêt passager, sans qu'elles aient à coup sûr plus de raison d'être que de n'être pas. Il faudrait les encourager si leur production pouvait mettre l'élevage sur une voie de meilleure entente et de soins plus complets, profitables à l'espèce. Mais il n'en est pas ainsi. Les particularités que le hasard fait naître et que le caprice essaie de fixer par la génération portent le plus souvent sur des enfantillages, sur des inutilités regrettables. Aussi ne sont-elles d'aucune durée, toutes disparaissent vite, emportées par l'abandon.

Qu'elles nous soient pourtant un enseignement, car elles témoignent à un haut degré de la puissance de l'homme sur la nature vivante. Pourquoi dès-lors ne pas diriger cette puissance d'une façon fructueuse? Où est l'intérêt de posséder des lapins à tête de bull-dogue, aux oreilles outrageusement longues et brisées, à l'épais fanon, au dos fortement vouté? Ce sont de tristes curiosités; mais la sottise les couvre de son égide, lorsqu'elle achète de pareils produits au poids de l'or. On comprend encore les folies d'amateurs à la recherche d'une fleur rare, d'une plante excentrique, car on s'en occupe et on en jouit à toute heure, en son temps. D'ailleurs, en pareil cas, on a soin de ne la pas donner aux autres afin de la posséder seul et de ne pas lui retirer le prix qui vient de sa rareté même. Mais quelles jouissances apportent à l'acheteur les lapins qu'on a nommés *lope à rames*, *lope à cornes*, *lope parfait* ou *double smulth*, *demi-lope*, etc.?

En fait de bétail, grand ou petit, il n'y a qu'une sorte d'utilité, l'utilité pratique. En ce temps-ci, les questions d'alimentation ont un côté sérieux qu'il ne faut ni méconnaître, ni oublier.

Je veux étayer cette pensée de l'opinion d'une femme d'un esprit très distingué, qui, dans une sphère limitée par la modestie, a fait sans aucun désir de célébrité quelconque, de la belle et bonne économie politique.

M<sup>me</sup> la comtesse d'Albertas était bien étrangère à toutes les choses de l'agriculture, y compris le gouver-



nement des animaux domestiques, lorsqu'elle vint, en 1849, habiter son château d'Albertas, non loin de Gardane, en pleine Provence. Pauvres, très-pauvres étaient nombre des habitants du voisinage dans un rayon plus étendu que celui auquel peut atteindre la charité la plus élémentaire, celle qui se borne à faire l'aumône, même généreusement, celle qui convient le mieux aux mendiants de profession, et satisfait le moins un grand cœur.

La lecture de quelques livres ou brochures avait révélé à M<sup>me</sup> d'Albertas cette vérité qu'on ne met point assez en action, à savoir : l'élevage du lapin est à la portée des plus petits, de ceux même qui ne possèdent qu'une besace, pour peu que de graves infirmités ne les empêchent pas de vaquer aux soins les plus simplifiés, de se livrer à un travail donnant plus de distraction que de peine et créant une valeur quelconque ; à plus forte raison pouvait-il convenir à des ménages pauvres mais valides, à qui il ne devait prendre que quelques instants, soir et matin, au commencement et à la fin de chaque journée, en retour d'une production plus ou moins considérable de viande dont la vente ou la consommation accroîtrait proportionnellement le bien-être.

C'était une idée armée de toutes ses conséquences, à la façon de Minerve sortant du cerveau de Jupiter.

M<sup>me</sup> d'Albertas institua, chez elle, la production en grand du lapin afin de pouvoir en donner ou en vendre à bas prix, en donner surtout aux plus nécessiteux, comme première mise, comme point de départ d'une masse de petites éducations profitables.

Seulement, dans son désir de faire le plus possible, de ne propager que des animaux d'un élevage facile, et de l'entretien le moins cher, de la vente la plus lucrative ou du rendement le plus élevé, elle se voua à la recherche de la pierre philosophale, se procurant à beaux deniers comptants, à des prix d'amateurs, partout où elle les découvrait, les variétés nouvelles, celles qui s'annonçaient avec le plus de bruit dans le monde.

« Vous jugez, m'écrit-elle en toute franchise, si j'ai fait des écoles ! Cependant, à force de patience et d'étude, j'ai fini par atteindre mon but, j'ai possédé une grande collection de lapins ;



j'en ai eu de tout acabit, j'en ai vu de toutes les couleurs. Il m'a fallu des années pour reconnaître et choisir ceux que je devais conserver.

« Moi aussi j'ai voulu *inventer* quelque variété sans seconde ; j'y suis parvenue, car vous savez le proverbe : Ce que femme veut..... Cela peut coûter cher, par exemple, j'en ai fait l'expérience instructive. Quoi qu'il en soit, tout amour-propre d'auteur à part, il m'a fallu proscrire bien des créations sans valeur, bien des *races* inutiles..... »

Malgré cela, sa pensée première ne fut jamais écartée. Pendant la période accidentée des essais, les dons furent nombreux. Dans ce vaste haras, dans cette pépinière féconde, les individus pullulaient à plaisir et le trop-plein s'écoulait sans cesse chez les pauvres ; mais parmi ceux-ci, beaucoup sont devenus éleveurs et profitent, au grand contentement de M<sup>me</sup> d'Albertas, des travaux et des sacrifices qu'elle ne s'était pas imposés à d'autre fin.

« Je n'ai jamais pensé un instant, dit-elle, à faire une spéculation de ma modeste entreprise, dont l'intérêt était tout local, et mon désir était seulement d'y *perdre* le moins possible, rien de plus ; vous jugez, monsieur, combien j'ai dû être étonnée, et aussi *fort contrariée*, de la réputation donnée à mes lapins... lorsqu'on ne soigne pas soi-même les animaux quels qu'ils *soient*, lorsqu'il faut payer la personne qui les soigne dans tous les détails, de plus acheter fort cher les denrées pour les nourrir, il est impossible d'espérer le moindre bénéfice, ajoutez à cela la création de quelques races, dont le seul mérite est d'être belles, peut-être uniques, mais plus délicates, et vous comprendrez que ma garenne, telle qu'elle est dirigée, ne peut rien rendre, c'est assez, je le répète, de n'y perdre que le moins possible.

« Parmi les races que j'ai conservées, la meilleure sans contredit, et la seule que je répande volontiers dans la limite de mes ressources, est la race chinoise, blanche à extrémités noires ; elle est en général assez petite, mais je l'ai bien agrandie en la croisant avec les grands angoras blancs ; cette sous-race, plus grande et plus lourde, est constante en général. Cependant il arrive souvent dans les portées, des chinois marqués, d'autres tout blancs, et même aussi des angoras marqués, ou blancs.

« Le croisement des chinois avec les autres races, telles que béliers, bleus de Pologne, etc., etc., produit de beaux métis ; je n'ai pas cherché à en faire une nouvelle race, car j'ai des affaires trop importantes pour penser exclusivement aux lapins. Du reste, en dehors de la race chinoise agrandie et aussi de la bleue, je ne me suis occupée, je l'avoue, que de croisements qui n'ont aucune utilité réelle.

« Je fais toujours, par curiosité ou au hasard, sans en garder



beaucoup, des angoras de toutes les couleurs, les uns unis, les autres tigrés.

« De plus avec une seule paire de fantaisie anglais, envoyés par M. Gérard, et quelques croisements, j'ai obtenu des fantaisies anglais à poil ras, double smulth, etc., etc., de toutes les couleurs, soit unis, soit tigrés, tant à *poil ras* qu'*angords*; ceci est *très-curieux*, très-joli, mais où est l'utilité? Je ne la connais pas, et ces races sont bien plus délicates que les autres. Depuis deux ans je travaille à obtenir le *fantaisie* complètement blanc, j'y suis presque, mais les énormes oreilles ont encore une nuance jaune très-pâle, ou gris presque effacé: c'est le dahlia bleu des horticulteurs; ils ont bien de la peine à vivre. »

Cette leçon de pratique est très-précieuse. Je remercie M<sup>me</sup> la comtesse d'Albertas de l'avoir aussi simplement écrite et la prie de me pardonner l'usage que j'en fais dans l'intérêt de tous.

Je ne veux interdire à personne ni les essais, ni les tâtonnements, car ils ont leur avantage alors même qu'ils ne prouveraient que leur inutilité. Ceci est le lot des amateurs, mais je dis à l'éleveur terre à terre : Choisissez de bons animaux dans la population acclimatée au milieu où vous êtes, ou dans une race vraiment supérieure, éprouvée, authentique; tenez-les avec soin, élevez judicieusement leurs petits, et vous réaliserez plus de profits qu'en courant après l'inconnu. Les intelligences d'élite et les éleveurs riches ont un rôle à part; à eux les expériences et les sacrifices, à eux aussi le respect et la reconnaissance. Aux autres l'honneur d'opérer à coup sûr, le soin de ne rien risquer et de travailler utilement dans le sens de la satisfaction la plus large des plus pressants besoins de la société; ils ont charge de succès, même d'un succès relatif; ils n'ont pas le droit de compromettre le présent, même dans un intérêt d'avenir.

La race angora est spécialement cultivée par M<sup>lle</sup> Lard-Blanchard, à Saint-Innocent, en Savoie, mais d'après un système qui mérite d'être plus connu et propagé. Elle ne l'a point imaginé, elle le continue « pour honorer la mémoire d'une tante qui le lui a légué, et pour perpétuer son œuvre toute philanthropique. » Il s'agit de l'application du cheptel à l'éducation de la petite espèce. Le bailleur donne à de pauvres



gens qu'il constitue ses preneurs, quatre femelles pleines dont le prix est remboursé par la remise de la moitié des lapereaux lorsqu'ils ont atteint l'âge de trois ou quatre mois. De la sorte, la source de l'opération se renouvelle de manière à la prolonger autant qu'il y a lieu. Le donateur achète le produit du peignage et en tire bon parti ainsi que je le laisserai dire à M<sup>lle</sup> Lard elle-même, qui, pour son compte, si j'ai bien compris, nourrit, en outre, une centaine d'animaux dans son clapier.

« Mes lapins, dit-elle, sont des angoras blancs ou gris-noirs. Tous les trois mois, on tire leur soie qui se carde et se file au grand rouet. Je la distribue ensuite aux petites filles qui fréquentent les écoles, et, dans leurs moments de loisir, ou en gardant leurs troupeaux, elles confectionnent, elles tricotent divers objets avec cette soie, tels que gants, bas, chaussons, genouillères, plastrons, etc. J'habitue ainsi ces petites filles au travail en stimulant leur activité naissante par un salaire proportionné à la difficulté de l'objet tricoté et à leur habileté à s'en acquitter. Ces objets de soie sont excellents et recommandés par les médecins, pour les rhumatismes et autres douleurs de ce genre, pour les tempéraments faibles et délicats; ils sont plus doux et plus chauds que la flanelle. Je les vends aux étrangers qui fréquentent nos eaux thermales d'Aix. Tout en visant à l'intérêt général, je sers aussi le mien, et ces 100 lapins me rendent un bénéfice assez net, parce que j'ai trouvé l'industrie toute montée. »

L'élevage du lapin a servi de base à d'autres établissements de bienfaisance, mais ce ne serait pas ici le cas d'en parler.

### III. La Reproduction.

Quand il s'agit de la mise en œuvre de la fécondité, les règles à suivre sont les mêmes pour toutes les espèces. Cela revient à dire qu'elles devraient être familières à tous. Il n'en est point ainsi, car bien peu les appliquent dans leur principe le plus essentiel. Beaucoup, en effet, recherchent capricieusement telle ou telle race, qui n'accordent presque aucune attention au choix des individus chargés de la répéter.

Que ceci devienne donc notre point de départ; qu'une sélection intelligente et raisonnée ne confie les intérêts de la multiplication qu'à des animaux bien doués, qu'aux



forts et aux bien conformés, à l'exclusion des faibles, des défectueux et des valétudinaires.

Si vague que se présente en l'espèce cette importante recommandation, l'éleveur doit d'autant moins l'oublier qu'il peut manquer d'indications plus précises. On conseille, par exemple, et, ma foi, je laisserai conseiller d'éviter le plus possible d'unir entre eux les animaux en trop proche parenté. Il s'est dit là-dessus bien des choses pour et contre. J'en ai parlé, moi aussi, après avoir scrupuleusement étudié la matière, après avoir soigneusement analysé les faits. Le résultat le plus clair de mes études et de l'examen autorisé de quelques autres, c'est que les alliances de famille, dans les espèces domestiques, n'ont rien de dangereux, au contraire, quand les plus anciennes n'ont rapproché que des sujets vigoureux, bien constitués, au sang riche et sain, lorsque, dans le cours de la reproduction, on a toujours évincé avec attention tous ceux qui auraient apporté une tache, qui auraient introduit une imperfection, semé un mauvais germe. Il est bien naturel que des circonstances toutes différentes, opposées, donnent des produits moins satisfaisants, d'abord, et mènent insensiblement à la dégénération. Malheureusement, c'est le cas le plus ordinaire par suite de l'incurie quasi universelle à laquelle semblent vouées par destination nos diverses espèces domestiques. Quoi qu'il en soit, on aura beau scruter la question, on ne fera jamais rien dire de plus à l'observation exacte, à celle qu'à bon droit on a faite fille de l'expérience. En effet, unir entre eux vices de conformation, de caractère, de tempérament, c'est les rendre à jamais indélébiles. Unir les qualités, les beautés, les aptitudes, c'est en conserver plus longuement le privilège dans une famille.

La consanguinité, c'est ainsi qu'on appelle ces sortes de mariages, est partout dans la réalité pratique; elle est particulièrement à l'état de condition absolue dans les colombiers où ne pénètre pas la dégénération de la famille, où cette dernière se développe sous la seule influence des lois naturelles. Elle est aussi dans les terriers du lapin sauvage où elle ne détermine aucun



inconvenient ; elle est enfin dans nombre de clapiers fermés où l'on ne voit pas davantage se produire les tristes conséquences qu'en pareille occurrence certains déclarent devoir être inévitables.

Je viens de visiter plusieurs élevages sur lesquels j'ai pu me renseigner assez exactement quant à ce fait spécial. Tous sont voués aux effets de la consanguinité dont on ignore même le nom. Dans aucun, on ne songe aux maux dont elle serait capable ; en attirant l'attention sur elle, on ne provoque aucun méchant propos, on ne rappelle aucun souvenir pénible, et les produits obtenus, après dix ans et plus d'une promiscuité complète, absolue, restent les mêmes. Ils ne sont ni meilleurs ni moins bons que l'an passé, aujourd'hui qu'il y a dix ans. Seulement, grâce à l'enchérissement de tous les objets de consommation, ils se vendent un peu plus cher maintenant qu'autrefois. De ceci, l'observation est peut-être inutile, le producteur ne se plaint pas. Je n'en dirai pas autant du consommateur qui, pour plus d'argent, n'obtient pas meilleur. L'élevage n'a donc pas progressé. Restant le même en tout, il est mieux rémunéré. Il est fâcheux, à tous égards, que l'élévation du prix de vente n'ait pas été la conséquence d'une amélioration du produit.

Je vois dans des cabanes, et qu'elles cabanes ! des lapins de provenance nouvelle, tous issus d'un couple unique, importé il y a plusieurs années par un singulier amateur, car il ignore jusqu'au nom de la variété ou de la race. Ce sont là de beaux animaux, ressemblant beaucoup au lièvre par le pelage, s'élevant facilement en toutes mains, se développant vite, ayant les os relativement petits et pourtant n'engraissant pas autant que ceux du pays. Cette particularité en a fait la fortune ou tout au moins leur a donné la vogue. Les éleveurs de l'endroit font des lapins du pays pour le marché et gardent pour eux ceux de la race nouvelle, innommée, non parce qu'ils se vendraient moins avantageusement, mais parce qu'ils les trouvent ainsi plus à leur goût. E je suis de leur avis, après avoir goûté de ceux-ci et d ceux-là. J'en ai observé entre autres toute une nichée



d'orphelins. Ils avaient à peine tété leur mère, les pauvres.... Mais qu'est-ce que cela? Une belle affaire vraiment. On les sort de la cabane, on leur fait un nid dans quelque vieux panier qu'on tient au chaud; on leur donne du lait à la cuillère trois fois par jour, ils boivent sans regimber, car il y va de la vie, et les voilà qui deviennent gros comme père et mère. Un chat les a avisés, il en emporte deux dont il ne reste que les pattes, et la jeune fille qui a présidé à ce nourrissage improvisé, qui avait fait des orphelins ses nourrissons, de pleurer toutes les larmes de ses yeux. On réintègre les lapereaux dans la cabane en attendant que la cuisinière les réclame.

Chez un autre éleveur, une femme au tact délié, aux habitudes soigneuses, je trouve une autre race installée depuis quelques années sans qu'on en connaisse mieux l'origine. Celle-ci a les jambes torses du basset et cette particularité, longtemps inaperçue, se transmet sûrement des auteurs à leur descendance.

Les premiers et les seconds vivent sous le régime persévérant de la consanguinité qui ne produit ici aucun mauvais résultat, loin de là. On remarquera seulement à quel point elle est rapprochée, car de part et d'autre il n'y a eu qu'un mâle et une femelle pour une nombreuse lignée.

C'est le fait que j'entendais mettre en relief. Toutefois, et je soulignerai l'observation, la consanguinité la plus heureuse dans ses résultats n'est pas un motif pour négliger le choix des individus ni pour faire oublier les règles les plus élémentaires d'une reproduction bien entendue.

En première ligne, après la sélection, vient l'âge des reproducteurs.

Dans les clapiers ouverts, les animaux s'arrangent comme ils l'entendent. Ils ont eu le bénéfice d'un élevage un peu plus rustique qui emporte de très-bonne heure les malingres. C'est quelque chose que cette considération. Alors, l'œuvre de la reproduction s'accomplit sous cette influence, dès que la nature s'y prête ou commande, et tout va de soi, comme sur des roulettes. Il est rare que



les femelles attendent plus tard que six mois. Quand l'éleveur est soigneux, quand il a quelque souci de la prospérité de ses éducations, il intervient à temps et ne laisse au service des futures mères que des mâles de choix. Le mieux serait d'employer ici le procédé de Lariton, d'enlever tous les civilisés et de les remplacer par des sauvages. A coup sûr, ce serait la perfection, mais la perfection est rare, et je ne vois pas qu'on s'attache beaucoup à la propager. A défaut des sauvages, pourtant, on votera en faveur des plus beaux, des mieux faits, des plus énergiques, et on n'en laissera que le nombre strictement nécessaire.

Sur ce point, les faits me suggèrent une observation que je crois devoir transmettre au lecteur. Tous ceux qui ont parlé du lapin ont accordé à ce dernier un pouvoir prolifique très-étendu, presque illimité, puis un instant après on lui compte très-rigoureusement le plus petit nombre possible de femelles. Il y a ici une contradiction flagrante. Je dirai un peu plus loin les choses tout au long. Pour le moment, je me bornerai à constater ce fait : dans un clapier où la vie est commune, où l'éleveur laisse pêle-mêle les sexes et les âges, on a tout au moins la précaution de retirer une partie des mâles. Sans cela, il y a bataille entre ceux-ci, et les femelles sont continuellement tourmentées. Les nichées n'en réussissent pas mieux ; il en est de compromises, et la ménagère apprend bientôt à ses dépens qu'elle n'est intervenue ni à temps ni dans une mesure efficace. Alors, elle y regarde de plus près et laisse un peu de besogne aux mâles en leur accordant un plus grand nombre de femelles sauf à les renouveler plus souvent. A ce prix, la paix règne dans le clapier : la guerre y est en permanence, au contraire, lorsque les désirs excèdent les satisfactions. Le lapin est pour le moins aussi fort qu'un turc, et il ne s'accommode pas du chômage en amour.

Je connais un petit clapier installé dans une vieille écurie. Il renferme depuis nombre d'années les produits incessamment renouvelés de la même famille : on en ôte souvent, on n'en remet jamais. L'éleveur est un vieux brave



homme très-fin et très-expert, avec qui j'ai eu grand plaisir à causer, car il a beaucoup vu, beaucoup observé et raconte très-pittoresquement pour peu qu'on l'y incite. A certains moments, m'a-t-il dit, quand les femelles ne sont plus en nombre suffisant, ou lorsqu'elles sont presque toutes en gésine, le cerveau de ces messieurs fermente, et bien que, jusque-là, ils aient vécu en bonne intelligence, ils s'arment en guerre et se ruent les uns contre les autres d'autant plus aveuglément, on le croirait, qu'ils sont plus proches parents. Ils ne se connaissent plus et ils ne respectent plus rien. Les horions qu'ils s'administrent réciproquement ne les calment pas; ce sont avant, pendant et après, de vrais possédés du démon; ils houspillent dur les mères qui n'ont plus de repos et qui, craignant pour les petits, cèdent quand même ça ne serait pas encore leur idée. Contre la force il n'y a pas de résistance. Les lapines ne donnent jamais tort au proverbe. Mais les nichées vont à la diable; il en est qui disparaissent sous les coups du mari. Dans ce cas, le remède est bien simple, si on l'applique dès les premiers symptômes du mal; on enlève un ou deux des combattants, et aussitôt tout rentre dans l'ordre.

Ce n'est pas tout. J'ai cherché à savoir comment les choses se passent en temps ordinaire. Les mâles se partagent-ils à leur gré les femelles et demeurent-ils honnêtement leurs maris tant qu'une cause supérieure, indépendante de la volonté des parties, n'en rompt pas la liaison volontaire? Ma recherche n'a point abouti.

Autre question importante. Dans un même nid, on trouve souvent des petits de deux et quelquefois de trois âges. Sont-ils nés de la même mère à des époques différentes, ainsi que l'a dit Buffon et que d'autres l'ont répété après lui? Ou bien sont-ils les fruits de plusieurs femelles qui, sans se gêner, sont venues prendre possession du nid d'une autre, ou leur part d'un nid commun? Je n'ai là-dessus obtenu aucune satisfaction plausible. Mon vieux gaulois ne sait pas; il penche à croire néanmoins à la dernière hypothèse dont il trouve un précédent en la manière de faire du coucou qui va pondre chez les autres. A cela on peut objecter que le sans-façon de l'oiseau montre tout à la



fois une indécatesse et une absence d'attachement pour la progéniture qu'on n'a jamais observée chez la lapine; mais objection n'équivant pas toujours à bonne raison et je vois qu'ici, au lieu de se montrer à nu et dans tout son éclat, la vérité à mieux aimé rester au fond du puits. On pourrait peut-être dire encore que ces lapines étant sœurs, ou même celle-ci la mère et l'autre la fille, elles associent leur surveillance et leur force pour soustraire les petits à la colère des maris lorsque ceux-ci ne connaissent plus rien et se laissent aller au crime. Peut-être pourrait-on faire d'autres suppositions encore, mais à quoi bon? si la vérité n'apparaît pas au bout? C'est toujours bon parce que ça oblige à chercher l'absente. Eh bien! en cherchant, on trouve que certaines femelles ne se donnent pas la peine de faire un nid, qu'elles déposent leurs petits au premier endroit venu, même dans la partie de l'habitation la plus mal propre. Ceci ne prouve pas beaucoup en leur faveur, mais le fait n'en est pas moins réel. Cela se rencontrant dans les conditions ordinaires, on peut croire que, placées dans des circonstances encore moins favorables au développement de tous leurs instincts, ainsi que cela arrive certainement dans une existence commune aussi étroite, on peut croire, dis-je, que la paresse parle chez quelques-unes plus haut que l'amour maternel, et que, voyant à leur portée le nid tout fait, tout prêt de la mère ou de la sœur, il leur semble plus commode de s'en servir.

Rien ne répugne à supposer qu'il puisse en être ainsi parfois; cependant les fécondations successives et les gestations simultanées sont bien avérées aussi dans l'espèce. Elles doivent être fréquentes dans le mode d'existence dont il s'agit et, dans ce cas, rien d'étonnant que des petits de deux âges, nés de la même mère, se trouvent dans le même nid à dix, quinze ou vingt jours d'intervalle.

Mais je m'aperçois que je reviens au point de départ et que tous mes doutes, toutes mes suppositions ne valent ni une certitude ni une bonne vérité.

Pour les éducations séparées, celles où les animaux demeurent isolés, on recommande de ne pas livrer à la reproduction la femelle qui n'a pas six mois révolus;



encore faut-il alors qu'elle soit bien conformée, de vigoureuse santé, très-développée pour son âge. Il serait sage même de faire un triage, de prendre à six mois les plus fortes et les plus lourdes d'une même nichée, et d'attendre davantage les autres, soit un, deux ou même trois mois, suivant les circonstances. M<sup>lle</sup> Lard ne permet le premier accouplement qu'à sept ou huit mois, et M<sup>me</sup> la comtesse d'Albertas à un an seulement. Mais on se rappellera que M<sup>me</sup> d'Albertas a surtout créé un haras d'expériences et qu'elle s'est heurtée souvent à des races ou variétés délicates, et que M<sup>lle</sup> Lard élève des angoras, race nécessairement plus tardive à raison du produit de la toison qu'on lui demande, produit que la nature est forcée de mener parallèlement avec la croissance chez les jeunes, avec les exigences de la maternité chez les autres. Ceci est une grosse affaire et puisque l'occasion se présente de la traiter, je l'aborde sans plus tarder. Je prendrai pour cela mon point d'appui sur l'espèce ovine à laquelle on demande aussi de porter, de produire une toison.

Une seule tonte de la brebis, par année, change déjà d'une manière notable les conditions physiologiques. Ainsi à hygiène égale, les races ovines qu'on cultive pour la laine sont plus tardives à se développer et fournissent une viande moins abondante et moins savoureuse que celles des races spécialisées pour la boucherie. Deux tontes dans l'année donnent un produit en laine supérieur d'un cinquième environ et exagèrent les résultats contraires que je viens d'indiquer, si bien que ce qu'on gagne d'un côté on le perd de l'autre. Ceci est une loi de nature, une loi imprescriptible, résultant d'un mode de comptabilité rigoureux. Les forces vitales composent un tout, un total effectif dont les fractions sont plus ou moins également réparties entre les divers points de l'organisme : en prendre ici pour en porter là, ce n'est pas les accroître. L'emprunt se fait au profit de ceci, mais au détriment de cela. Et les choses vont bien tant qu'on n'en abuse pas : à partir de l'abus, tout va mal.

Eh bien ! ce raisonnement s'applique à merveille à



l'élevage des animaux d'angora qu'on peigne quatre fois l'an. Ils se développent avec lenteur, ils font peu de chair. Ce n'est pas tout cependant; l'expérience a appris à M<sup>lle</sup> Lard bien des petites choses qu'elle a eu l'obligeance de me communiquer: 1<sup>o</sup> la fécondation est moins certaine ou plutôt moins active, ce qui nécessite une cohabitation prolongée du mâle et de la femelle, elle dure, en effet, de 12 à 15 jours; 2<sup>o</sup> on laisse téter longuement les petits qu'on ne sépare de la mère qu'à 4 mois; 3<sup>o</sup> enfin, on n'inflige que trois portées par an. C'est bien assez d'ailleurs, car le profit de l'élevage des angoras résulte bien plus de la production de la soie que de la fécondité des mères qu'il y a ici avantage à laisser vieillir. « Lorsqu'une jeune lapine a 7 ou 8 mois, pas avant, m'écrit M<sup>lle</sup> Lard, je la fais mettre avec un mâle, pendant 12 à 15 jours, dans un lieu séparé. Ce temps écoulé, on enlève le mâle; la lapine reste seule jusqu'à ce qu'elle ait fait ses petits qu'on lui laisse généralement pendant 4 mois. Pendant qu'elle nourrit, je lui fais servir une nourriture plus abondante et plus soignée, telle que de la soupe de ménage épaissie avec du son, beaucoup d'herbages laitieux, dents de lion, luzerne, etc. Alors le lait est abondant et les petits grossissent à vue d'œil. — Je fais retirer le mâle, parce qu'ordinairement il tue les petits et fatigue la mère; et pour que celle-ci puisse produire plus avantageusement, je ne lui fais faire que trois portées au plus par an. Par ces petites attentions j'obtiens des lapereaux magnifiques et qui tous viennent à bon port. »

Nous voilà donc bien édifiés sur la manière dont il faut entendre, interpréter l'acte de la reproduction quand il s'agit d'animaux auxquels on enlève, de leur vivant, partie des produits qu'ils sont tenus de fabriquer.

Il n'en est plus ainsi de ceux qui n'ont qu'à croître et à multiplier, de ceux qui ne donnent rien en dehors d'eux-mêmes et à qui profitent exclusivement, tant qu'ils vivent, les acquisitions dues à un bon régime.

Mais l'élection des reproducteurs ne s'arrête pas à



ces conditions lorsqu'on attache un intérêt quelconque à certaines particularités du manteau, de la fourrure. Dans ce cas, il faut que, mâles et femelles, les portent aussi complètes, aussi régulières que possible.

On trouve dans les auteurs quelques autres indications qui, toutefois, ne me paraissent pas avoir beaucoup de valeur : telles sont les grandes dimensions de l'oreille, la grosseur et l'écartement des membres de derrière, l'apparence des mamelles, etc. Sauf le dernier, auquel on peut accorder quelque crédit, tous ces signes sont apparemment plus négatifs que précieux. La lapine pourrait être fécondée avant la fin de son sixième mois. Ce serait une faute que de s'y prêter. Ceux des petits qui survivent viennent malaisément ; le lait ne leur est fourni ni en suffisance ni en bonne qualité ; la mère elle-même se ressentira toujours des fatigues d'une maternité trop hâtive. Vouloir ainsi précipiter les choses, c'est courir au-devant de l'insuccès. Les bonnes races ne s'obtiennent pas de la sorte. Or, la race est une première garantie de réussite pour les éducations fructueuses. L'hérédité est une force à laquelle on ne peut soustraire ceux qui lui doivent l'existence.

La fécondité est une qualité de premier ordre chez la mère. La lapine donne entre 3 et 14 lapereaux. Au-dessous de 5 à 6, ce n'est point assez ; au-dessus de 9 à 10, c'est trop. Après 4 à 5 années de fécondité, il faut engraisser et réformer. Les motifs de cette détermination se déduisent d'eux-mêmes. Il y a pourtant, je le répète encore, une exception à faire pour la race d'Angora qu'on cultive uniquement pour son poil.

On veut, chez le mâle, des traits plus accusés, et on les résume en deux mots : une tête plus grosse et des oreilles plus longues. Pourquoi ? On serait sans doute fort embarrassé de l'expliquer. Le volume excessif de la tête coïncide nécessairement avec le développement exagéré de tout le squelette, c'est-à-dire avec la lenteur de la croissance et le moindre rendement proportionnel des chairs. C'est au résultat inverse qu'il faut tendre et auquel on arrivera toujours en choisissant judicieusement, parmi les nichées, les individus les mieux venants



et les plus lourds. A égalité d'âge, le poids acquiert ici une importance extrême; il constitue certes la manière la plus simple et la plus sûre de juger les jeunes au moment où il s'agit de décider de leur conservation ou de leur préparation à la vente. Bien que l'on conseille de garder les mâles reproducteurs jusqu'à l'âge de 8 ou 10 ans, nous ne voyons aucun intérêt à prolonger leur existence au delà de 4 à 5 ans. L'engraissement les transforme alors en bonnes bêtes de consommation, tandis que plus tard ils sont durs et coriaces sous la dent.

Le mâle est toujours disposé à s'accoupler. Il n'en est pas de même de la femelle qui ne se prête aux caresses du mari que lorsqu'elle est sous l'influence *des chaleurs*. Avec un peu d'habitude, on reconnaît bien vite quand elle est prête pour la conception. Elle s'agite beaucoup dans sa cabane, mange moins et bouleverse sa litière. Les autres indices nécessitent des observations ou des recherches moins faciles. Ceci d'ailleurs ne présente d'incertitude que pour les jeunes qui n'ont pas encore porté, car pour les autres, on se borne à les rendre au mâle en temps opportun, c'est-à-dire du 25<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> jour qui suit la mise-bas. La femelle qui n'est pas en état de recevoir le mâle lui fait mauvais accueil et lui résiste; elle se couche et serre fortement la queue entre ses membres. Ces symptômes sont significatifs; ils disent qu'il faut retirer la femelle si elle a été mise dans la cabane du mâle ou enlever ce dernier, si, au contraire, c'est lui qu'on a déplacé pour l'apporter à la femelle; quand celle-ci est disposée, sa conduite est toute autre et dès lors on peut laisser les deux animaux ensemble. Pour les jeunes femelles, la cohabitation peut se prolonger pendant une nuit entière; pour celles qui ont été mères, on la fait cesser au bout d'une heure ou deux, laps de temps très-suffisant pour un accouplement fructueux. L'heure la plus favorable aux mariages est l'entrée de la nuit; on dit aussi de 11 heures du matin à une heure après midi. Dans tous les cas, le mâle et la femelle doivent rester seuls, en demi-obscurité. Le calme et la retraite sont toujours favorables à l'accomplissement de l'acte. Le lapin ne manque pas de hardiesse auprès



d'une amoureuse, mais sa femelle témoigne souvent d'une sorte de pudeur qu'il faut savoir respecter dans l'intérêt de la réussite du mariage. La lapine reçoit le mâle à la manière de la chatte ; et si l'on se place de façon à voir comment les choses se passent, sans être aperçu soi-même, on reconnaît que l'accouplement a eu lieu quand le mâle se renverse de côté en jetant un petit cri.

Il faudrait se garder de laisser une nourrice pendant toute une nuit avec le mâle, car il arrive souvent alors qu'elle se refuse à continuer l'allaitement de ses petits et qu'elle les maltraite. Ce fait ne se produit pas lorsqu'elle demeure une heure ou deux seulement loin de sa nichée, dont elle achève l'allaitement sans encombres.

On admet qu'un mâle peut féconder de 10 à 15 femelles : à 6 nichées par an pour chacune, c'est comme 60 ou 90 femelles pour un mâle.

Quand on veut multiplier davantage les nichées et les porter de 6 à 8, par exemple, on livre la femelle au mâle six à sept jours après la parturition. La fécondation est certaine, plus certaine qu'après les fatigues d'un allaitement plus prolongé, mais la nature doit suffire alors à un double travail, celui de la sécrétion laiteuse et celui d'une nouvelle gestation, travail pénible, excessif, auquel la femelle ne résisterait pas sans le secours d'une alimentation abondante et riche et de boissons rationnellement administrées. Ce mode, avantageux pour l'éleveur, peut bien multiplier les animaux de vente ; il ne donnerait pas des reproducteurs complets. On a conseillé, en s'appuyant sur la promesse de bénéfices fabuleux, de remettre la femelle au mâle le jour même de la naissance des petits. Ceux que l'amour du gain ont poussé à l'essai d'une pareille méthode en ont été promptement détournés par les résultats diamétralement opposés qu'elle donne. La nichée qui en est la suite, lorsque la fécondation a lieu, ce qui n'arrive pas toujours, loin s'en faut, ne réussit guère ou ne réussit pas, et les femelles s'épuisent à ce métier sans utilité ni profit.



La lapine porte de 30 à 31 jours. Une étiquette placée en un point visible, sur la porte de la cabane, par exemple, doit rappeler la date de la fécondation et indiquer le jour de la délivrance. On sait alors quand il faut, pour la dernière fois, nettoyer à fond la cabane qu'elle occupe et donner la quantité de litière propre, douce et saine, nécessaire à la confection du nid; alors aussi on sait, à ne pas s'y tromper, quand on doit renouveler l'accouplement.

Dès qu'elle a été fécondée, la lapine doit être abondamment et substantiellement nourrie, et de même dès qu'elle a fait ses petits; les aliments légèrement assaisonnés lui conviennent à merveille. C'est donc le cas de faire usage des condiments dont nous avons précédemment parlé. C'est le cas aussi de leur donner à boire, deux fois par jour, en mesurant chaque fois un centilitre d'eau. Très-altérée, surtout lorsqu'elle est privée de nourriture verte, la lapine qui allaite ses petits boirait outre mesure et se trouverait mal de son intempérance. Il y a nécessité de la rationner.

L'avortement ne serait pas rare, si les femelles pleines n'étaient pas soustraites à toutes ces causes : les tracasseries de toutes sortes, les aboiements du chien, la peur, toute excitation brusque, l'ingestion d'herbes gelées, mouillées ou de mauvaise nature, etc. En cas d'avortement, on peut rendre au mâle après un laps de quatre à cinq jours; mais il faut redoubler de surveillance et écarter de la reproduction la femelle qui avorterait une seconde fois.

En général, la mise-bas s'accomplit sans difficulté, sans accident, si l'hygiène a été satisfaisante, si la nourriture a été suffisante et de bonne qualité, si on fait le calme autour de la cabane. Il est de bonne précaution de fermer d'une toile la porte grillée de la loge à partir du 28<sup>e</sup> jour de la gestation. Il n'y a lieu d'ailleurs d'intervenir d'aucune manière; plus l'accouchement sera secret et mieux les choses se passeront.

La femelle accouche au-dessus du nid qu'elle a façonné avec art; elle lèche le nouveau-né, mange ses enveloppes fœtales et attend un nouvel accouchement. Entre le



premier et le dernier, quand la nichée est nombreuse, il y a quelquefois un intervalle de 24 heures. Une fois délivrée, la mère ferme l'entrée du nid et veille avec sollicitude à côté de sa petite famille. Plusieurs fois par jour, mais surtout la nuit, elle vient se placer à l'entrée du nid de façon à ce que les lapereaux, attirés par l'odeur du lait, puissent saisir les mamelles et téter. Ils y sont suspendus et si fort attachés par la succion que la lapine surprise, et s'éloignant brusquement, les entraîne hors du nid dans lequel elle est inhabile à les replacer. En ce cas, il faudrait les y remettre avec précaution. Mais l'enseignement à tirer de ce fait est d'éviter toute cause de dérangement de la mère dans l'exercice des fonctions qu'elle aime à remplir dans le calme et le silence.

Quand la mère est bien nourrie, ses lapereaux se développent rapidement et peuvent être sans aucun inconvénient sevrés du 30<sup>e</sup> au 35<sup>e</sup> jour, peu après la nouvelle fécondation de la mère. On pourrait prolonger de 10 jours encore l'allaitement d'une nichée exceptionnelle parmi laquelle on voudrait faire choix de reproducteurs de race, mais alors il faudrait reculer d'autant l'époque de l'accouplement. Pour les cas ordinaires, 30 à 35 jours d'allaitement suffisent. A cet âge, en effet, les lapereaux savent manger et peuvent se passer de leur mère. En les enlevant à celle-ci, on les place dans une cabane propre, spacieuse, chaude, abondamment pourvue de litière fraîche et brisée. On peut d'ailleurs les réunir à d'autres nichées du même âge. Il ne faudra plus que les tenir proprement et leur administrer des aliments d'une facile digestion et succulents. Un peu de farine d'orge convient fort au moins pendant les jours qui suivent le sevrage.

Ceux qui ont conseillé de rendre la femelle à l'étalon le jour même de la mise-bas ont conseillé aussi de lui enlever ses petits des le 15<sup>e</sup> ou le 16<sup>e</sup> jour de la naissance. Les deux recommandations se valent et donnent les mêmes résultats. Le sevrage prématuré conduit promptement à la mort, à moins qu'on le continue par l'allaitement artificiel, mais ce n'est pas ainsi que l'a



entendu le conseiller. Or des expériences directes ont eu les suites que voici chez le frère Espanet :

19 lapereaux, sevrés à 18 jours, sont morts dans le marasme avant d'avoir atteint cinq semaines.

Sur 36 autres, sevrés à 20 jours, 14 sont morts avant l'âge de 3 mois.

Et sur 28 autres, sevrés à 25 jours, en bonne saison, 6 ont succombé avant l'heure de la vente, malgré les meilleurs soins ; plus forts, les autres ont résisté.

Quand les lapereaux sont enlevés, il faut procéder à un nettoyage complet et traiter la mère comme une future nourrice puisque dans 15 ou 20 jours encore elle accouchera de nouveau.

La visite du nid, la reconnaissance de la nichée, sont une attention nécessaire, une opération à laquelle il faut procéder avec quelque précaution. Assez malaisée dans les cabanes ordinaires, elle devient très-facile, au contraire, dans le mode de construction adopté à Bardines et précédemment décrit. Quoi qu'il en soit, il est essentiel de savoir comment les choses se sont passées, quel est le nombre des petits et si tous sont vivants. On trouve fréquemment un ou deux morts. Inutile de dire qu'on les ôte, car ce serait une cause malheureuse d'insanité pour les autres.

Lorsque la cabane est défectueuse, ou lorsqu'on ne la tient pas avec soin à l'abri de toute humidité, dans le fond que la future mère choisit de préférence pour l'édification de son nid, il peut arriver que celui-ci y soit mal placé et que les petits n'y trouvent pas les conditions de siccité, de chaleur et de salubrité voulues pour leur réussite. Alors on les enlève pour les replacer en un point plus favorable. Ceci devient délicat attendu qu'il faut conserver au nid sa forme et les matières douces et chaudes qui en tapissent l'intérieur.

Toutefois, l'expérience a prouvé que cette opération, convenablement menée, ne nuit en rien aux petits et n'en dégoûte pas la mère. Mais il faut user avec modération de cette ressource extrême ; mieux vaut à tous égards prévenir l'inconvénient qui oblige d'y avoir recours. Or, la chose est bien simple si on a noté l'é-



poque où la mère a fréquenté le mâle et si l'on tient convenablement les cabanes sous le rapport de la propriété.

Du reste, tout devient facile à la personne qui soigne habituellement les bêtes, si elle les approche toujours avec douceur. Il s'établit alors entre celles-ci et celle-là une sorte de commerce familial qui n'est pas sans bonne influence sur le résultat les éducations. Les animaux reconnaissent toujours ceux qui les soignent et leur apportent à manger. Ils les prennent en affection ou en aversion suivant leurs mérites. Cette règle ne souffre pas d'exception; elle est vraie à tous les degrés de l'échelle animale et je n'ai réellement pas à en administrer les preuves en ce moment. Mais ceux-là en feraient une expérience décisive qui, ayant usé de mauvais traitement envers les lapines, essaieraient ensuite d'intervenir auprès des nichées. La mère craignant pour ses petits chercherait à les défendre de la griffe et de la dent, solides l'une et l'autre, ou abandonnerait ses nourrissons pour qu'ils ne restent pas, comme elle, exposés dans l'avenir à la brutalité qu'elle redoute.

En ceci encore je vois un enseignement et la preuve incontestable que la raison du plus fort peut n'être pas toujours la meilleure. La femelle du lapin agit à la façon de l'oiseau dont on a dérangé le nid ou simplement touché les œufs; elle fait encore comme la vache qui retient son lait sous les doigts d'une trayeuse malhabile, de celle qui ne lui plaît pas ou qu'elle ne connaît pas.

Il faut le redire à tout propos : « Celui qui maltraite les bêtes agit contre le bon sens, contre la justice, contre ses intérêts, et il se fait infiniment plus de mal à lui-même qu'il n'en cause à ses victimes les plus apparentes. »

Un point aussi essentiel ne pouvait échapper à la sagacité d'un observateur aussi judicieux que le frère Espanet. Aussi je trouve, parmi ses meilleures recommandations, celle-ci :

« Que les salles où sont les lapins, mais surtout les femelles, ne



soient visitées que le plus rarement possible par des étrangers. Quand la nécessité y oblige, on doit éviter de parler trop fort, de faire des mouvements brusques, etc. Il est de toute nécessité d'en interdire l'entrée aux chiens et aux chats. Un jour un chasseur entra, suivi d'un jeune chien, dans une salle des mères. Nous étions en ce moment occupés à observer toutes les phases de la mise-bas chez une lapine. Elle venait de faire neuf petits, et achevait de lécher le dernier quand le chien poussa un cri que nous entendîmes à peine. Mais Hamette l'avait entendu : elle sort brusquement de la case en emportant deux petits d'un coup de patte ; essoufflée, éperdue, elle se blottit à nos pieds, et ne put se remettre de sa frayeur que par le prompt éloignement du chien et une poignée d'herbes fraîches qu'elle dévora avec anxiété. Nous replaçâmes les deux petits dans le nid, nous fermâmes la loge, et quand le plus parfait silence fut rétabli, Hamette acheva de donner ses soins urgents à sa nichée.

« Dans une autre circonstance, quelques visiteurs s'entretenaient tout haut en parcourant les allées des loges ; arrivés devant celle d'Emérie, occupée à mettre bas, cette pauvre petite effrayée sortit précipitamment de sa case à nicher ; elle venait de faire neuf petits, dont deux n'étaient pas encore léchés ; il fallut la prier, la caresser beaucoup et lui donner quelque friandise, pour la faire rentrer sur son nid et achever son opération.

« Contentons-nous de ces deux accidents, et concluons que le silence et la paix sont nécessaires. A chaque heure du jour et de la nuit, il y a des lapines qui mettent bas, et un bruit inaccoutumé pourrait amener la perte d'une nichée, un avortement, la mort de quelque petit, etc. Concluons donc aussi que l'on ne doit pas changer, autant que possible, les personnes qui sont chargées de leur donner des soins. Habituees à leur vue, à leur voix, à leurs manières, les lapines se familiarisent avec elles ; et quand elles nettoient leurs loges, elles n'en éprouvent aucune contrariété : ces personnes peuvent même profiter de ce moment pour leur faire prendre l'air, les placer quelques instants au soleil sans qu'elles en soient troublées. On les voit alors rentrer dans leurs loges avec d'autant plus de plaisir que la litière fraîche, ou la terre nouvellement changée ou remuée, les réjouit beaucoup. Un lapin doit toujours poser le pied à sec. »

Avant de quitter un sujet auquel il attache un grand intérêt, le professeur le résume assez ordinairement afin d'avoir l'occasion d'appuyer d'avantage sur les points principaux et d'insister sur ceux qui n'ont peut-être pas été complètement élucidés au passage. Cette méthode a du bon ; je sens qu'elle peut trouver ici une très-utile application.

Je reviens donc sur mes pas afin de bien fixer le



lecteur sur toutes les choses essentielles de l'importante question de reproduction.

Et d'abord le mâle. J'ai dit 1 pour 10 à 15 femelles. Les auteurs ne lui en accordent que 10. Dix, je le veux bien, si le nombre des portées ne doit pas être moindre de 8 par année, et si l'on ne peut pas donner une nourriture fortifiante à l'époque des plus grands travaux, aux jours où il y a presse. Que surtout on ne mette aucune régularité dans le service, qu'on ne réunisse le mâle et la femelle que lorsque celle-ci se montre réellement disposée et que l'on ne s'inquiète pas du reste. Le mariage n'est pénible pour le mâle que si l'on entend en régler les obligations en dehors de lui : La satiété ne naît pas de la variété.

Un mâle qu'on nourrit bien et auquel on ne demande pas l'emploi de toute son énergie, tourne au chanoine et n'est plus bon à grand' chose ; il dort et trompe à la fois les désirs légitimes de la femelle et les espérances les mieux fondées de l'éleveur. J'ai vu des mâles, dans toute la vigueur de l'âge, se comporter comme des hercules et je vous assure que 15 femelles ne les occupaient pas outre mesure. J'admets qu'ils n'aient pas tous cette vaillance, mais j'ajoute qu'on n'est obligé de choisir ou de conserver ni les trop jeunes, défaut dont ils se corrigent vite, ni les défaillants, ni ceux qui ont déjà pris du ventre, ni les trop raisonnables. Les femelles ne détestent pas précisément les tapageurs ; les plus mauvais sujets ne sont pas les moins aimables ; elles ne les redoutent ni ne les rebutent, il s'en faut ; toutes même ne feraient pas des folies pour les novices, à moins que ce ne soit à la fin d'un long carême ou qu'elles-mêmes soient encore des innocentes. C'est que le jeune qui en est à ses premières armes ne brille ni par l'audace ni par l'adresse. Mais ces deux qualités s'acquièrent vite si l'on fait passer dans sa loge, dès qu'il a 8 mois, quelques bêtes de réforme destinées à une vente toute prochaine. On ne les laisse ensemble que quelques heures. Les meilleures leçons ne sont pas toujours les plus longues ; ici l'apprenti est bientôt maître. Son règne peut ensuite se prolonger



pendant trois ou quatre ans, s'il réunit d'ailleurs les autres conditions déjà énumérées.

Le frère Espanet veut qu'il ait l'humeur farouche, colère; les mouvements rapides; l'œil vif, le poil luisant, bien fourré, le poitrail large, la tête conique, une grande proéminence des joues, une vigueur remarquable, ce qu'on juge surtout par la force avec laquelle il frappe du talon sur le sol lorsqu'il est contrarié ou se croit menacé. Par contre, il repousse le mâle qui montre les dispositions opposées. Il est, dit-il, lâche, égoïste et dormeur, mais il a soin d'ajouter qu'on le trouve tel sous l'influence d'un climat humide et froid et d'une alimentation débilite. Cela signifie apparemment qu'une habitation saine et une nourriture fortifiante sont de bons moyens de conserver aux reproducteurs dont on a fait choix toute l'ardeur qui leur est nécessaire, toute l'étendue des facultés prolifique sur lesquelles reposent le nombre et la qualité des petits. Et puisque je reparle de l'habitation, je veux dire que la cabane du mâle, lorsqu'on le tient en loge, peut être, en effet, plus petite que celle des mères, à moins qu'elle soit destinée à l'accouplement, auquel cas elle doit avoir les mêmes dimensions pour éviter tout empêchement, pour prévenir toute gêne des deux animaux tandis qu'ils l'occupent ensemble.

« Ainsi séquestrés pour le repos de la petite république, écrit le frère Espanet, les mâles deviennent encore plus alertes, plus méchants, et, il faut le dire, tout à fait féroces. Voici des faits; car nous avons tout expérimenté, et nous devons en produire, parce qu'on sait généralement, ce qui d'ailleurs est vrai, que les mâles qui vivent librement parmi plusieurs femelles ne détruisent pas toujours les nichées et se plaisent même à caresser les petits quand ils sortent du nid.

« Nous avons mis trois petits de deux à cinq mois chacun dans la loge d'un mâle; le premier fut dépecé à l'instant; le second évita les premiers coups, et enfin il eut la peau de la tête déchirée depuis l'œil jusqu'au museau; le troisième fut éventré.

« Un autre mâle fut lâché dans l'appartement des mères où une loge était ouverte. Il y pénétra bientôt, renversa le nid de fond en comble et tua les onze petits qui composaient la nichée. L'un d'eux reçut dans sa loge une lapine déjà pleine; elle se tenait toujours blottie sous la litière; le mâle s'irrita, la fit lever plusieurs fois, et enfin lui déchargea un coup de patte qui lui enleva un grand morceau de peau.



« Ayant ouvert deux loges de mâles, ceux-ci sortirent et se rencontrèrent. Une lutte mortelle s'engage aussitôt; ils s'élancent l'un contre l'autre, se mordent à belles dents, font voler de gros flocons de poils; bientôt la peau est entamée, le sang coule; l'un d'eux plus faible, s'enfuit dans un coin où l'autre va l'assiéger. On ne les sépara qu'avec peine; tous deux étaient tellement maltraités qu'il fallut les remplacer. »

N'est-il pas étrange que des animaux qui se battent avec cet acharnement et cette violence n'aient pas l'ombre de résistance à opposer à leurs ennemis, que, devant eux, ils ne sachent que fuir?

Voyons maintenant la femelle. Le frère Espanet désire qu'on la prenne aux caractères suivants : « Tête effilée, croupe arrondie et vaste, cuisses écartées par la grande capacité du bassin, poil lisse, brillant et gris fauve; œil vif, allures franches, développement des mamelles, lequel, toutefois, n'a lieu qu'après la première ou la deuxième portée; embonpoint médiocre, enfin âge moyen de sept mois à quatre ou cinq ans. Nous avons eu des lapines d'un an à deux ans qui, pendant qu'elles allaitaient, avaient des mamelles gonflées et traînantes, de manière à laisser des traces de lait partout où elles passaient.

« Pour remplacer une lapine, il faut en choisir une autre parmi les sujets de la réserve qui présentent les qualités précédentes au degré le plus marqué; on la porte dans la loge du meilleur lapin; et, pour être plus certain de la réussite, on surveille l'accouplement, ce qui ne demande ordinairement qu'une ou deux minutes; après quoi on la laisse quelques heures avec le lapin pour l'installer ensuite dans sa loge.

« Les défauts matériels qui doivent faire remplacer une lapine sont l'obésité et la vieillesse. L'embonpoint, on le sait, n'est pas favorable. La vieillesse se traduit par des signes faciles à apprécier : le poil s'ébouriffe et tombe, les ongles s'écornent et s'allongent, les dents s'ébrèchent et noircissent, les articulations se gonflent, les flancs se creusent, le ventre devient flasque et traînant, la vivacité de l'œil s'émousse, les mouvements sont lourds et les traits acquièrent un profil dur et anguleux; mais il ne faut pas attendre cette époque pour les mettre à la réforme : quatre ans de service sont suffisants. Après ce temps, elles ont encore la chair tendre, et il est très-facile de les engraisser; plus tard on ne pourrait pas facilement en tirer parti.

« Mais comme c'est sur de bonnes mères que se fonde l'espérance de l'éleveur, nous allons entrer dans quelques détails sur les mœurs des lapines domestiques; ils aideront à faire des choix heureux et à ne garder que les meilleures.



« Une lapine médiocrement sauvage est toujours préférable à une autre trop familière et aux mœurs très-douces. L'expérience nous a appris qu'elles ont souvent beaucoup perdu de l'instinct qui les guide dans les soins qu'elles doivent à leurs petits, et elles sont si gourmandes qu'elles s'inquiètent bien plus de leur manger que de leur nichée. Les lapines craintives et d'une humeur sauvage au contraire, celles qui fuient avec opiniâtreté la vue des visiteurs, sont à peu près toujours d'excellentes mères pleines de sollicitude pour leurs petits. L'excès peut seul être un défaut, parce que dans leur frayeur elles sont en alerte au moindre bruit et tremblent sans cesse pour leur vie. Or, chez le lapin, l'instinct de conservation passe avant tous les autres ; il s'ensuit que, pour se cacher, ces femelles se précipitent dans leurs cases à nicher, foulent, dérangent leur nid et peuvent tuer leurs petits. Pour y obvier, on place une tuile ou une planche dans un angle de la loge ; elles s'y retirent pour s'y mettre à couvert. On n'a plus rien à craindre pour leur nichée.

« Une bonne lapine, hors ces cas de frayeur, n'entre jamais dans sa case que le matin et le soir pour allaiter ses petits ; encore n'y reste-t-elle que quelques instants. Après y être rentrée, elle bouche le trou de la case par dedans ; quand elle en est sortie, elle le bouche par dehors, et souvent avec une telle ardeur, qu'à force d'y tasser de la paille elle se trouve remplie, non-seulement de paille, mais souvent aussi de litière sale et de crottins : c'est à cause de cela qu'on doit visiter souvent ces cases pour les nettoyer.

« Ordinairement elle ne bouche le trou de la case qu'après y avoir mis bas. Quelques-unes le font plus ou moins longtemps auparavant, c'est une réminiscence d'un devoir maternel qui leur vient quelquefois aussi pendant qu'elles sont en chaleur. Les lapines dont l'instinct est le plus droit, et par conséquent les meilleures, charrient de la paille avec leur gueule, pour faire leur nid un ou deux jours avant de mettre bas, et ce n'est que durant la journée qui précède ce moment qu'elles s'arrachent le poil pour l'achever. Elles se {dépouillent de préférence le ventre, sur les deux lignes latérales occupées par les mamelles ; ce procédé a l'avantage de les découvrir : les petits les trouveront sans peine pour téter.

« Il faut se méfier de toute lapine qui ne fait pas son nid, ou qui n'y prépare pas une couche de duvet pour ses petits. Ces aberrations d'instinct s'observent rarement chez de bonnes femelles. On sait que l'état de domesticité affaiblit leur instinct ; mais quand celui qui touche de si près à la production est altéré, il n'en faut rien attendre de bon. C'est ce que nous avons observé cent fois à nos dépens, et ce qui nous a fait rejeter sans miséricorde de notre établissement certaines variétés fort belles, mais le plus souvent incapables de défrayer le nourrisseur de ses peines.

« Les lapines portent trente et plus souvent trente et un jours. Sur dix nichées, quatre viennent le trentième jour et six le trente



et unième : c'est la proportion ordinaire. Il en est pourtant qui retardent d'un jour..... »

Plus rarement, très-exceptionnellement, elles avancent et mettent bas le vingt-neuvième jour.

Dès le vingt-sixième jour donc, il faut approprier la cabane de la mère, et, d'après le frère Espanet, y placer immédiatement la case à nicher, sous laquelle on met un peu de paille, sans la presser, de crainte que la mère se dispense d'en porter assez. Dans ce système, on le voit, la case est mobile. L'éleveur expérimenté va plus loin ; il trouve qu'elle est inutile dans la belle saison et qu'en tout temps on peut la retirer quelques jours après la naissance des petits, pour leur donner plus d'air et moins de chaleur. Alors, on la remplace par une poignée de paille disposée en arc au-dessus du nid, attention agreable à la mère et à la nichée.

Pour mon compte, je n'aime pas les cases mobiles, et je comprends, en ce qui les concerne la recommandation précédente ; dans un mouvement un peu brusque, la mère peut la déplacer, déranger ses petits ; elle perd ainsi toute confiance. D'autre part, le frère Espanet ne leur donne que 0<sup>m</sup>.30 carrés. Ce n'est point assez, en hauteur surtout, car pour peu que la température soit basse, la mère accumule la paille et dès-lors l'espace est trop resserré. Les dimensions que j'ai précédemment données sont meilleures et préviennent les inconvénients signalés. On se rappellera d'ailleurs que la case fixe perfectionnée présente dans ses dispositions intérieures une petite excavation et une manière de voûte qui augmentent les dimensions.

Voici maintenant des observations précieuses :

« En venant au monde, les petits s'étalent en se tordant et en se retournant continuellement à la manière des vers, sous la langue de la mère, qui les lèche et les approprie parfaitement : c'est l'affaire de moins d'une heure. Elle sort ensuite pour s'approprier elle-même.

« On ne doit garder que les lapines faisant habituellement au moins huit petits ; mais quand elles en font plus de dix, ce qui est très-fréquent, il faut leur en ôter quelques-uns ; sans cela ils ne seraient pas suffisamment nourris.

« La santé des mères et la viabilité de leurs petits sont basées



sur l'allaitement, dans ses justes proportions avec le nombre des petits et l'époque de la mise au mâle.

« Lorsque nous avons, le même jour, des nichées de quatorze et quinze petits avec des nichées de trois ou quatre, ce qui arrive quelquefois, nous sommes dans l'usage d'en ôter quelques-uns aux nichées trop fortes, et, au lieu de les jeter, nous les mêlons à celles qui sont moins nombreuses, et leurs mères les nourrissent fort bien : ainsi les fortes nichées compensent les faibles. L'été et le printemps surtout sont les saisons où les nichées prospèrent le mieux.

« Enfin, il y a un certain agrément à posséder dans un établissement des lapines de toutes robes : blanches, noires, rouges, grises, fauves, tigrées ; mais c'est aux couleurs franchement fauves et sans taches qu'il faut surtout s'attacher, parce qu'elles indiquent plus de vigueur et qu'elles sont plus naturelles.

« On croit assez généralement que les lapines abandonnent leurs petits quand on y touche : nous n'avons rencontré ce cas que deux ou trois fois. Il va sans dire que, lorsqu'on a affaire à une lapine aussi susceptible, on l'envoie sans façon au marché. Il n'en est pas de même lorsqu'on change leur nid de place ; plusieurs se fâchent et l'abandonnent. On doit y veiller.

« Si l'on voyait une mère, bonne d'ailleurs, abandonner ses petits après les avoir faits ou ne les déposer pas même dans un nid, on devrait soupçonner une superfétation : il est probable qu'elle fera d'autres petits quelques jours après. Ces cas de superfétation épuisent les lapines en pure perte. L'on ne peut pas mettre trop de soin pour s'opposer aux accouplements intempestifs ; mais ces cas sont beaucoup plus rares qu'on ne le dit généralement : nous n'en avons encore observé que trois.

« Il est vrai que certaines lapines mangent ou tuent leurs petits. C'est qu'après avoir mis bas, elles les lèchent pour les nettoyer et dévorent le placenta, petite membrane charnue qui accompagne chaque lapereau. Or, il arrive que du placenta au lapereau il n'y a guère de différence, et d'un coup de dent à l'autre il n'y a qu'une ligne de distance. Cependant les rats tuent et mangent bien aussi quelques nichées. »

Les rats sont des monstres contre lesquels il faut tâcher de se prémunir, car ce n'est pas pour assouvir leurs appétits charnels qu'on se fait éleveur de lapins, mais il ne faut pas oublier la remarque précédemment faite sur la fièvre de lait, qui souvent brûle la mère et lui donne une soif inextinguible, si violente qu'elle sacrifie quelquefois un ou deux petits pour en boire le sang.

On donne le conseil de faire porter au moins une nichée à toutes les femelles quelconques avant de les vendre. On y trouverait l'avantage de faire payer par



les produits les frais de production même de la mère qui serait disponible à 8 mois si on la livrait au mâle à 6. En la nourrissant bien, elle ne se présenterait que plus forte ou plus développée sur le marché. Au point de vue de la spéculation, je n'ai rien à objecter, car ce mode laisserait certainement quelque profit de plus à la caisse; mais au point de vue gastronomique je ne puis approuver la motion. Les coqs vierges et les jeunes poulardes de la Flèche rapportent plus à l'engraisseur que la poule et les coqs de 2 ans. Il est probable que les lapins de 6 à 7 mois, encore lapereaux ou chapons, et spécialement élevés en vue des gourmets, auraient plus de valeur que les autres et paieraient largement leurs dépenses. On n'a pas encore songé à faire de bonne viande de lapin; or, ceci me paraît devoir mériter un peu plus d'attention qu'on ne lui en a accordé dans le passé. Lariton avait ouvert une voie féconde; j'aimerais à lui voir de nombreux imitateurs. Il trouvait son compte à bien faire, et le consommateur était de tous points satisfait. Il y a deux systèmes en présence; on peut choisir. Je suis persuadé qu'en dernière analyse le plus profitable serait encore celui du vieux braconnier.

La spéculation me paraît avoir mieux rencontré dans ce qui suit.

« Il est, dit le frère Espanet, un autre mode d'organisation secondaire, un moyen supplémentaire d'avoir les nichées les plus nombreuses, avec le moins de frais possible.

« Il s'agit de mettre en loge un mâle et sept à huit femelles, et de faire autant de ces réunions que la garenne le comporte. On choisit au besoin des sujets de quatre à cinq mois, qu'on laisse grandir ensemble. On peut aussi composer ces loges de lapines dont on a sevré les petits, ou dont l'accouplement a manqué, des apines disponibles en un mot. En ce cas, il faut les mettre ensemble, toutes à la fois, avec le mâle; car, si on en met une un jour et une autre un autre jour, il y aura bataille acharnée et beaucoup plus de vacarme.

« Ces loges auront environ 2 mètres carrés de superficie, et même moins. Dans la garenne que nous avons en Afrique, nous appelions ces loges des clubs : club de Golconde, club des Jacobines, etc. Les huit femelles y étaient successivement fécondées par le mâle, et on ne les en retirait qu'au moment où elles étaient vues ramassant des pailles pour faire leur nid. On les mettait alors



dans les loges à nichées, et tout se passait ensuite comme pour les autres.

« Généralement, dans l'espace de huit à douze jours, la loge était vide, parce que toutes les lapines fécondées avaient été séquestrées pour le part, et on la peuplait de nouveau de la même manière. »

La visite des nichées est une attention importante. On ne manque guère la première, impatient qu'on est de connaître le nombre des petits. Qu'elle serve au moins à remettre toutes choses en état; que le nid soit approprié, rangé et ouaté, si le duvet de la mère ne s'y trouve plus en suffisance. D'autres explorations, plus ou moins rapprochées ou éloignées, deviennent nécessaires. La lapine n'est pas toujours le modèle des mères; il est bon de la surveiller dans sa manière d'être, et de l'aider à mener à bien tous ses petits. Quelquefois, elle trouve que l'allaitement se prolonge au-delà de ses désirs. Alors elle devance un peu l'époque du sevrage et éloigne ses nourrissons, auxquels elle refuse brutalement son lait. Mais ceux-ci, ne comprenant qu'une chose, le besoin de boire, un premier avertissement n'est point écouté, il en vient un autre, puis une sommation plus énergique, suivie parfois de la peine de mort.

Des faits de ce genre, très-rares dans les petites éducations, se voient moins exceptionnellement dans les clapiers un peu considérables. Le frère Espanet en a observé de très-curieux, et il les a rapportés pour la complète édification de l'éleveur. « Nous écrivons ceci, a-t-il dit, au retour de la distribution du matin, après laquelle nous avons sevré les petits de vingt-deux lapines. Parmi eux, s'en trouvaient seize âgés seulement de vingt-trois jours, et appartenant à deux mères, Lili et Girondine, qui en avaient tué trois pendant la nuit, en leur cassant les reins et en leur déchirant la peau du dos. »

Il faut donc surveiller toutes choses, je le répète, et mesurer la durée de l'allaitement aux idées et aux besoins de la gestation. N'oublions pas que, se sentant bientôt mère encore, la lapine songe à sa future nichée et réserve ses forces pour elle dès que la précédente



peut, à la rigueur, se tirer plus ou moins heureusement d'affaire. Les petits, forcément sevrés avant le trentième jour, réclament un peu plus de soin et des boissons farineuses qui remplacent le lait.

Dans une même portée, aussi, on voit parfois de très-grandes différences de force et de développement entre les nourrissons. Alors, on sèvre un peu plus tôt les plus forts. Leur éloignement donne plus de lait à ceux qu'on a laissés à la mère, et ils en deviennent plus beaux en même temps que la nourrice se trouve bien de ne pas perdre tous ses petits à la fois, surtout lorsque l'abondance de la sécrétion peut l'exposer à des engorgements inflammatoires des mamelles et à toutes leurs conséquences.

Des lapereaux nés le même jour de mères différentes mais d'égale force, se présentent très-diversement au même âge, suivant qu'ils ont été plus ou moins abondamment allaités. Ce fait résulte de pesées dues au frère Espanet et consignées dans le petit tableau suivant. La date de la mise-bas était un 6 mai et le pesage, exécuté pour la nichée entière, a eu lieu le vingt-septième jour d'âge pour les quatre portées.

Abondine,	11	petits,	pesant en moyenne	110	grammes,	ensemble	1,210
Cuniculine,	9	—	—	240	—	—	2,160
Hamette,	4	—	—	320	—	—	1,280
Léporite,	2	—	—	411	—	—	822

Ces renseignements sont très-curieux. Ils disent surtout qu'il faut nourrir très-substantiellement les mères les plus fécondes, car l'abondance et la qualité du lait sont dans une dépendance très-étroite de la quantité et de la qualité de la nourriture donnée aux laitières.

Quant à la différence de poids que peuvent présenter entre eux les frères et sœurs, voici de premières données pleines d'intérêt. Elles ont été fournies par une portée composée de dix petits, pesant ensemble, vingt-quatre jours après la naissance, 1,907 grammes, soit, en moyenne 190 grammes à peu près; mais le poids réel de chacun isolément a été celui-ci :



Pour le 1 <sup>er</sup>	297 grammes.	pour le 6 <sup>e</sup>	169 grammes.
Pour le 2 <sup>e</sup>	289 —	pour le 7 <sup>e</sup>	151 —
Pour le 3 <sup>e</sup>	244 —	pour le 8 <sup>e</sup>	123 —
Pour le 4 <sup>e</sup>	218 —	pour le 9 <sup>e</sup>	114 —
Pour le 5 <sup>e</sup>	190 —	pour le 10 <sup>e</sup>	112 —

De pareils chiffres ont une grande signification. Ils appuient fortement les recommandations relatives aux reproducteurs, qu'il faut toujours prendre parmi les mieux venants. Où que soient les causes de l'infériorité des derniers, des plus faibles ou des moins développés, l'infériorité est trop réelle, trop considérable pour qu'il n'y ait pas nécessité et profit à en tenir un très-grand compte. On remarquera, entre autres, ces divers poids :

1 <sup>o</sup> poids moyen de la nichée entière. . . . .	190, 7
2 <sup>o</sup> poids moyen des 5 plus lourds . . . . .	257, 6
3 <sup>o</sup> poids moyen des 5 autres . . . . .	133, 8
4 <sup>o</sup> poids du premier . . . . .	297
5 <sup>o</sup> poids du dernier. . . . .	112

Mais ces données ont un complément très-instructif. Utilisant les connaissances acquises par le pesage, l'éleveur sevrera immédiatement les trois premiers, puis les trois suivants le vingt-troisième jour après leur naissance; et les quatre autres le trente-quatrième jour seulement. Ces quelques jours (dix jours entre le premier et le dernier sevrage) avaient suffi aux moindres pour acquérir un poids presque double de celui qui avait été constaté d'abord.

Voilà qui justifie bien la pratique du sevrage en plusieurs séries dans les nichées où les inégalités sont très-marquées, dans les plus nombreuses nécessairement, et aussi l'utilité d'une surveillance toujours renouvelée. Que n'y a-t-il pas de sérieux enseignements dans un chiffre?

#### IV. La nourriture et les soins de l'hygiène.

Les lapins mangent de beaucoup de choses, mais ils deviennent extrêmement friands et difficiles quand on les gâte par trop et quand on les « panse » trop souvent. J'ai voulu le savoir, je l'ai appris par expérience; aussi j'approuve fort M<sup>me</sup> la comtesse d'Albertas me disant :



« Je ne fais donner à manger que deux fois par jour, toute l'année. » C'est qu'il ne faut pas s'attendre, quand on change leur alimentation, à leur faire accepter facilement moins bon que ce qu'ils ont consommé jusque-là. Ils se mettent volontiers alors à la diète, et ceci ne devient le bon compte ni de l'éleveur ni de l'engraisseur qui doivent arriver promptement au but. Ils se dégoûtent même plus vite qu'on ne croirait de la nourriture qui leur plaît le plus si elle n'est pas utilement variée de façon à réveiller, à exciter convenablement l'appétit. Somme toute, le lapin n'est pas de tous les animaux le plus commode à traiter : gourmand, prodigue et délicat ; en trois mots le voilà.

Les écrivains spéciaux se sont complus à tracer le régime alimentaire du petit quadrupède. L'un d'eux, M. Mariot-Didieux, plusieurs fois cité dans ces pages, me semble l'avoir donné assez complet ; le lecteur gagnera à ce que je répète en entier son chapitre de la nourriture. Mais, quoi que dise un livre à cet égard, il présente toujours quelque lacune à la pensée du praticien. J'ai déjà mentionné la soupe de ménage portée aux nourrices d'angoras, chez M<sup>lle</sup> Lard ; voici maintenant ce que M<sup>me</sup> la comtesse d'Albertas m'écrit : « Les lapins aiment les dahlias, les cobéas, les astères, etc., etc., qu'on leur donne avant l'hiver. Ces *et cœtera* se rapportent sans aucun doute à une multitude de fleurs auxquelles on ne pense guère en général quand on s'occupe de l'ordinaire des lapins, et entre autres des roses qui sont pour eux un grand régal, une friandise des mieux accueillies toujours.

Maintenant, je copie M. Mariot : « Les plantes, dit-il, les légumes, les fruits, les graines, les résidus, les feuilles ou ramées qui peuvent entrer dans la composition des rations des lapins, sont aussi nombreux que variés. Presque toutes les plantes légumineuses, telles sont celles de sainfoin, de luzerne, de lentilles, de vesces, de pois, de haricots ; les liserons, les mélilots, les chicorées, les laitues vireuses, la polygonée dite traînasse, les mauves et autres plantes provenant du sarclage des



champs. Il faut cependant exclure la sanve dite moutarde et le pavot coquelicot<sup>1</sup>. Dans le nombre des fruits, les pommes, les poires, les coings, les glands et les farines, quand ils sont abondants et de peu de valeur; les pommes de terre cuites, les carottes, les panais, les topinambours mélangés avec du son, les betteraves également mélangées avec du son; les choux de grande race, tels sont ceux des espèces dites Cavalier de Bretagne, le quintal d'Allemagne, etc., les graines, mais principalement l'avoine, l'orge, le sarrasin. Les résidus, principalement le son de blé, le plus souvent employé en mélange, des racines trop aqueuses, des betteraves et topinambours. Les feuilles ou ramées de presque tous les arbres et principalement celles du tilleul, de l'orme, du frêne, du saule, de l'érable, du hêtre, du charme. Il faut en excepter le chêne et le tremble. Les ramilles ou branchages chargés de feuilles vertes et sèches constituent un fourrage sec pour l'hiver. Cette méthode est employée avec succès dans les éducations de Saint-Innocent, en Savoie. Les mille débris du jardinage, des champs, des bois, du bord des rivières, des ruisseaux, des haies, des routes, des chemins, peuvent fournir journellement une abondante et bonne nourriture à un animal qui s'accommode de presque toutes les plantes et débris végétaux. Tout ici dépend de la manière d'administrer ces divers aliments et quelquefois de les assaisonner, comme nous allons dire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cette exclusion ne concerne probablement que le coquelicot en fleur; car j'ai nourri quelques vingt lapins, pendant plus d'un mois, de la plante en feuilles, en automne, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient. Elle m'a offert une précieuse ressource et forma, avec un peu d'avoine toute la ration du jour, tout le régime. Mais au bout de ce temps mes élèves ne voulurent plus de coquelicot. Réduits au grain pour toute nourriture, ils se rebutèrent bientôt. Ils étaient gais, forts, vivaces, qu'émandaient toujours et se montraient extrêmement difficiles. Dès lors, je les livrai à la consommation.

<sup>2</sup> « Dans les éducations en grand, pour nourrir les lapins, on est obligé de leur cultiver du fourrage : la luzerne, le trèfle, le sainfoin, les pois, les vesces, les lentilles, le seigle vert, l'escourgeon, le foin de prairies naturelles, le fenouil, l'anis, en vert surtout, constituent un fourrage tonique et fortifiant qui plaît à ces animaux. Nous avons parlé des légumes. »



..... C'est le matin au point du jour, de onze heures du matin à une heure après midi, et une heure avant le coucher du soleil, que le lapin sauvage sort de son terrier pour aller à la recherche de sa nourriture. Le lapin domestique, quoique né au clapier, conserve le même instinct, et c'est en effet aux mêmes heures qu'on le voit éveillé, agité, alerte et demandant en quelque sorte qu'on lui serve ses repas quotidiens. C'est donc aux mêmes heures, c'est-à-dire trois fois en été, et deux fois en hiver, qu'on doit leur distribuer la nourriture. Le repas du soir doit toujours être le plus copieux. Le lapin aime à manger la nuit, comme le jour il aime à dormir et à se reposer. On pourrait presque le classer parmi les animaux nocturnes. »

« Si les fourrages secs se distribuent sans autres précautions qu'aux heures fixées, il n'en est pas de même des aliments verts. Ceux-ci ne doivent jamais être donnés chargés d'humidité, parce que les aliments mouillés occasionnent souvent la météorisation ou ballonnement du ventre et presque toujours des diarrhées qui les font considérablement maigrir. Ces diarrhées sont dues à des irritations intestinales qu'il est de la plus haute importance de prévenir. Pendant les pluies de longue durée, on doit récolter les plantes vertes le soir, pour être administrées le matin en les exposant à un courant d'air pour faciliter l'évaporation de l'eau. On contribue à cette évaporation en étendant le vert en couches minces, et au besoin en le plaçant sur des claies. Si ces moyens ne sont pas suffisants, on doit mélanger le vert avec de la paille.

« Celle-ci absorbe l'humidité. Si on fait le mélange avec du foin, ce qui vaut encore mieux, il produit le même effet et ce mélange entre dans la composition des rations.

« Un vert trop aqueux, donné continuellement, et surtout s'il n'est pas varié d'espèce, n'est pas administré sans de graves inconvénients.

« Le ventre du lapin devient gros, son estomac prend de grandes proportions, ses chairs sont mollasses, il devient mou, lymphatique; il est souvent envahi par les ténias globuleux qui se développent en chapelets autour des intestins; il a souvent un goître liquide, symptômes de la cachexie aqueuse et presque d'hydropisie.

« Le lapin sauvage ne se nourrit que de vert, et cependant il est vigoureux; mais il faut remarquer qu'il a le choix des aliments et que, par instinct de conservation, il recherche les plantes fortifiantes. De plus il a la possibilité des exercices qui contribuent à sa santé.

« *Des assaisonnements.* — Plus on est dans l'impossibilité de



varier la nourriture verte, plus les assaisonnements deviennent indispensables. Ces assaisonnements peuvent être composés de plantes vertes; telles sont celles de persil, de fenouil, de coriandre, d'anis, chicorée amère. Ces plantes peuvent se cultiver dans ce but. Deux fois par semaine, on mélange de ces plantes avec les autres aliments verts. De temps à autre on donne du son sec. L'emploi du sel pour assaisonner les aliments donne des résultats très-avantageux. Le sel doit être en poudre et répandu sur les plantes vertes. On l'administre deux ou trois fois par semaine à la dose de 1 à 2 grammes par lapin. Les lapins sauvages, si multipliés, si vigoureux et dont la chair est si estimée, qu'on rencontre sur les dunes de la mer, ne doivent ces qualités qu'aux plantes salées dont ils se nourrissent. Les plantes par elles-mêmes y sont peu nombreuses et d'espèces très-médiocres. »

Il s'agit à présent de la question du prix de revient, question intéressante entre toutes et que nous aurions voulu pouvoir élucider avec soin. Nous avons commencé des éducations qui devaient prendre cette direction, mais le temps nous a manqué, nous les avons forcément interrompues au moment où elles devaient nous offrir le plus de lumière. Nous souhaitons vivement qu'un autre puisse les reprendre.

En attendant, voici quelques données déposées par M. Mariot-Didieux dans son *Guide de l'éducateur des lapins*. « Quel est, dit-il, l'animal qui, dans les conditions culturelles actuelles, paye le mieux le fourrage qu'il consomme? »

« Cette importante question, soumise au calcul le plus rigoureux de la pratique, n'a pas été en faveur de l'élevage des grands animaux. La vache à lait ne donne quelques légers bénéfices que si elle se trouve à proximité des villes où on a la facilité de vendre son lait. Il est vrai qu'aujourd'hui les chemins de fer ont grandement rapproché les distances. Vient ensuite l'élevage des porcs, encore faut-il qu'il y ait abondance de pommes de terre. On a négligé, bien entendu, les petits animaux, et nous le regrettons d'autant plus qu'ils sont appelés, par suite de l'extrême division de la propriété, à jouer un rôle important en économie domestique.

« Nous tâcherons, néanmoins, de démontrer qu'un lapin nourri avec des fourrages secs peut donner la moitié de son prix de vente en bénéfices, à plus forte raison quand on le nourrit, comme le peuvent faire une foule de petits ménages, une grande partie de l'année avec des aliments qui ne coûtent presque rien que la peine de se les procurer. Pendant l'hiver, saison où les aliments sont plus chers ou plus difficiles à se procurer, il est toujours facile de diminuer le nombre des lapins, sans pour cela priver le ménage de la viande quotidienne.

« *Dépense de nourriture d'un lapin.* — Le lapin bien soigné, bien nourri, peut être livré à la consommation ou vendu dès l'âge de quatre mois. Nous disons peut être, attendu qu'à cet âge, la viande est déjà faite, elle est tendre et savoureuse, mais l'animal est encore loin d'avoir acquis son développement complet. Il est



déjà bon à quatre mois, mais il vaut mieux à l'âge de cinq et de six mois, et sa fourrure a acquis des qualités qui ont une bien plus grande valeur commerciale.

« A quatre mois, combien un lapin a-t-il coûté ? »

« Pour résoudre cette question compliquée, il faut envisager les saisons, les circonstances, l'abondance ou la rareté des fourrages; si on se les procure sur les marchés, si on les cultive spécialement, ou si on les récolte dans les lieux incultes. Suivant l'un ou l'autre de ces cas, il n'aura coûté que 10 à 50 centimes.

« Le lapin consomme en nourriture verte à peu près le tiers de son poids par jour. Le premier mois, il est nourri par la mère; le deuxième mois, il acquiert le poids de 500 à 600 grammes, et 200 grammes de vert servent à sa nourriture journalière, et ce poids sera suffisant, si, comme nous le répétons, on le met dans l'impossibilité d'en perdre : 9 kilogrammes de vert suffisent pour le premier mois.

« Le deuxième mois, il acquiert le poids de 800 grammes; 300 grammes de vert par jour, font 12 kilogrammes.

« Le troisième mois, il acquiert le poids de 1,000 à 1,200 grammes; 16 kilogrammes de vert seront nécessaires à sa nourriture.

« Le quatrième mois, il atteint le poids de 1 kil. 800; 20 kilogrammes de vert sont plus que suffisants pour le nourrir pendant ce mois.

« Le cinquième mois, il acquiert le poids de 2 kilogrammes; 25 kilogrammes de vert servent à sa nourriture.

« Le sixième mois, terme approchant de sa croissance complète, il atteint le poids de 3 kilogrammes; 30 kilogrammes de vert sont suffisants pour le bien nourrir pendant ce mois.

« Nous savons que le poids des lapins varie suivant les races. Nous avons pris ici pour type la race moyenne, c'est-à-dire la plus commune et la plus répandue. Le poids augmente ensuite par l'engraissement d'environ 1 kilog.

« 100 kilogr. de vert auront suffi pour nourrir un lapin pendant six mois. Desséchés, ces 100 kilog. de vert auraient donné 18 kil. de foin.

« A 4 mois, le lapin se vend de 1 fr. 25 à 1 fr. 75; à 6 mois, 3 fr.; à cet âge, la fourrure vaut de 90 centimes à 1 franc.

« Le lapin, âgé de 6 mois et vendu 3 fr., aurait coûté à l'éleveur qui aurait acheté 18 kil. de foin au marché, la somme de 1 fr. 90. Il lui resterait 1 fr. 20 de bénéfice. Les fourrages verts, récoltés comme nous l'avons dit, peuvent donner depuis 1 fr. 50 à 2 fr. 50 de bénéfice par lapin vendu 3 fr. Qu'on cherche dans le nombre de nos animaux domestiques, celui qui, proportionnellement à sa valeur et aux éventualités de pertes, serait susceptible de donner un profit aussi considérable et aussi certain ! »

Les soins de propreté tiennent de très-près au régime alimentaire du lapin, régime avec lequel ils se confondent. D'une cabane mal tenue, insuffisamment aérée, s'échappe des exhalaisons malsaines qui altèrent et détériorent les aliments. On se montre gé-



néralement trop avare de litière et d'air, trop peu soucieux du pauvre animal qu'on tient presque toujours dans la plus étroite captivité. On lui donne à manger, mais on ne le nettoie guère, et l'on semble ignorer qu'il a besoin de respirer, de vivre dans une atmosphère pure, salubre.

Ce n'est pas se montrer bien exigeant que de demander le renouvellement des litières une fois par semaine quand la nourriture est sèche et deux fois lorsqu'elle se compose de plantes vertes. On doit lui donner une épaisseur de 12 à 15 centimètres et la former de matières qui ne soient pas trop dures. La paille brisée, les feuilles sèches, les mousses conviennent à tous égards. Pour en dépenser moins, on conseille de les appliquer en couverture sur de la terre bien desséchée. Tout cela forme d'excellents fumiers.

Pleines ou nourrices, les lapines nécessitent quelques soins de plus. Huit jours avant la mise-bas, dont l'époque ne doit pas être oubliée, on leur donne double litière, car elles en emploient une grande quantité à la construction de leur nid. D'ailleurs il importe d'autant plus de leur en fournir en suffisance qu'on ne pourra pas toucher aux fumiers jusqu'à une époque rapprochée du sevrage. On se borne, en effet, pendant la durée de l'allaitement, à ajouter à l'ancienne de la litière fraîche, et l'on n'enlève le tout que lorsque les lapereaux ont quitté le nid. On les prend alors, on les dépose momentanément dans une autre cabane, vide, ou dans une caisse, on nettoie bien leur loge, puis on les rend à la mère.

Nous voulons très-expressément que le nettoyage des loges quelconques s'exécute très-complètement et très à fond.

Quant au renouvellement de l'air, il se pratique ici comme dans tous les intérieurs habités.

Avant de clore ce chapitre que je ne veux pas allonger sans utilité, je demande la permission d'insister sur deux points d'hygiène très-essentiels l'un et l'autre; le premier relatif à la boisson, le second à la propreté des clapiers.

L'humidité, sous toutes les formes, est tellement préjudiciable à la santé du lapin, les aliments aqueux lui nuisent si bien, ainsi que vient de le démontrer M. Mariot-Didieux, quand on ne les administre pas avec quelques précautions, qu'il est devenu usuel de priver complètement l'animal de boisson. C'est un peu trop absolu, car le lapin a besoin de boire en certaines circonstances et, par exemple, lorsqu'il est exclusivement au sec, lorsqu'on le sèvre, et surtout pendant l'allaitement.

La nourrice est parfois tellement altérée à la suite de la mise-bas, qu'on assure qu'elle sacrifie alors un ou



plusieurs de ses petits pour en sucer le sang et éteindre sa soif. Il est évident que l'accouchement et, à sa suite, les premiers jours de l'allaitement allument une fièvre plus ou moins ardente dont la soif est l'un des symptômes les plus pénibles. Dans ce cas, il est recommandé, comme un besoin pressant, de mettre un peu d'eau pure et fraîche en été, légèrement déglacée en hiver, à la portée des mamans. Un centilitre, chaque fois, paraît être une quantité convenable, et l'on peut en donner deux fois par jour.

Les petits qu'on sevrer se trouvent bien également de boire sous peine de souffrances, lesquelles se trahissent par le temps d'arrêt qui se produit dans la croissance.

Plusieurs, parmi ceux qui avaient proscrit l'eau y sont revenus après plus ample information, après expérience acquise. « Pendant la grande chaleur, me dit encore M<sup>me</sup> la comtesse d'Albertas, je fais donner de l'eau à toutes les nourrices, aux petits nouvellement sevrés, aux lapins les plus délicats. » Cela étant ainsi réglé, on peut bien croire que l'eau, donnée en quantité limitée, doit faire partie intégrante du régime quand il se compose d'aliments secs et aussi par la sécheresse. Au surplus, les animaux qu'on a accoutumés à boire n'abusent pas de la permission; l'abus ne vient qu'à la suite d'une privation trop prolongée.

Quant à la propreté, elle exerce une influence immense sur la qualité des chairs, indépendamment de la sorte des aliments dont elles sont formées. Le lait des vaches mal tenues exhale une odeur de fumier très-désagréable, et le beurre qui en est extrait est de mauvaise qualité. Si le lièvre de montagne et le lapin sauvage des hautes terres sont tout pétris de plantes aromatiques, c'est aussi qu'ils ne poussent pas dans la fange; tout autres sont le lapin de clapier infect, vivant de choux et de laitue, le mouton cachectique pétri d'herbes de marais, de miasmes et d'effluves; leur chair est sans saveur ou répugne. Cela doit être. La substance de l'animal, sous toutes ses formes, dérive de l'aliment — air ou substance nutritive — et en reflète les qualités bonnes, mauvaises



ou négatives. On peut dire, on dit sans hyperbole : tel aliment et tel air, tel chyle, tel sang, et ainsi du reste.

La physiologie sait à quoi s'en tenir sur ce point ; je la laisse parler afin qu'en ces petites pages même il y ait un peu de science. Eh bien ! Voici comment elle s'exprime :

« On s'étonne souvent que les animaux mal nourris, entretenus avec des fourrages grossiers, de l'herbe trop aqueuse, des pulpes, soient mous, lymphatiques ; qu'ils aient les tissus pâles et infiltrés, la peau épaisse, les poils longs : mais cela doit être. Avec une pareille alimentation ils font un chyle aqueux et débilitant, et avec ce chyle un sang pauvre en globules et peu excitant. La partie séreuse abonde ; elle déborde de toutes parts, infiltre les tissus, ramollit les fibres, rend toutes les actions moléculaires languissantes.

« Voyez, au contraire, l'animal nourri d'avoine, aliment substantiel, et façonné de longue date sous son influence : quelle énergie, quelle vivacité, quelle force de résistance il déploie ? C'est un animal tout différent des premiers, et il en diffère depuis la corne de ses sabots, depuis les poils qui recouvrent son corps jusqu'à la moelle de ses os. Ouvrez ses vaisseaux : son sang est plus riche en fibrine, plus chargé de globules, et il est en plus grande quantité. J'ai trouvé, à cet égard, des différences énormes entre les chevaux communs et ceux qu'on appelle avec juste raison des chevaux de sang. Ses muscles sont plus fermes, plus rouges ; leur atmosphère celluleuse est plus sèche et plus condensée ; ils sont plus excitables ; leur contractilité est plus énergique et plus persistante, même sur le cadavre. Ses tendons sont secs ; ses glandes lymphatiques, petites et denses ; son cœur a des parois épaisses ; ses vésicules adipeuses sont pleines de graisse pure ; ses os eux-mêmes sont plus durs, plus pesants quoique avec de moindres dimensions. Chez cet animal à part, l'avoine a imprimé sa trace partout ; elle circule avec le sang, elle est condensée dans les tissus. Il est tout avoine, en un mot. »

Voilà pourquoi l'animal mou et lymphatique ne fournit à l'alimentation qu'une viande fade et peu nutritive, tandis que l'autre, celui qu'on trouve ferme en toutes ses parties, qui a le sang riche, donne au consommateur un aliment agréable au goût et essentiellement réparateur.

Ces réflexions ne pouvaient être mieux placées qu'ici où l'élevage domestique a une si utile réforme à faire dans le nourrissage du petit animal. Tenez-le proprement avant tout, et couchez-le, si vous pouvez, sur des plantes aromatiques, parmi les parfums et les fleurs.



## V. Élevage et engraissement.

Bien simple est l'élevage du lapin que le dispensateur des biens de ce monde a sans doute voulu mettre à la disposition et à la portée des plus petits. Que n'en profitent-ils mieux ? Les soins faciles et le régime que je viens d'indiquer le développent rapidement et le conduisent sans encombres jusqu'à la fin du troisième mois, époque à laquelle il faut songer déjà à séparer les sexes à moins, ce qui est de beaucoup préférable, qu'on ait recours au chaponnage immédiat.

La vie commune offre dès lors toute sorte d'avantages ou plutôt ne présente plus aucun inconvénient ; elle simplifie toutes choses et ménage beaucoup de temps dans les éducations nombreuses.

On ne prend que trop à la lettre cette expression pourtant si juste de vie commune ; il faut donc l'expliquer pour ceux à qui devient nécessaire une explication.

Les mâles adultes qu'on réserve pour la reproduction doivent vivre séparés dans les clapiers fermés ; il faut en restreindre le nombre aux strictes exigences de la multiplication dans les clapiers ouverts et dans les garennes closes, je l'ai déjà dit.

Je ne sais pas si les femelles s'aiment beaucoup entre elles, mais que cela soit ou ne soit pas, elles se supportent et leur réunion en troupes ne présente d'inconvénient d'aucune sorte ; elles ne se nuisent d'aucune manière, et élèvent plus ou moins heureusement leurs petits sous les yeux et côte à côte de leurs compagnes, ou plus exactement de leurs sœurs, car les étrangères sont toujours mal venues ici autant que les nouvelles recrues dans un poulailler, par exemple. Comme moi, le frère Espanet a constaté que les animaux de la même famille vivent ensemble en bonne intelligence, tandis que ceux qui ne se connaissent pas se refusent à vivre en paix et se repoussent.

« Nous avons mis, dit-il, vingt lapines ensemble, dans une salle avec des cases à nicher. On les voyait se courir sus les unes et les autres, sans se laisser ni paix ni trêve. Sitôt qu'elles voyaient



l'une d'elles charrier de la paille pour faire son nid, elles l'entouraient, la pressaient, la suivaient jusqu'à sa case et y pénétraient en son absence. Souvent elles lui arrachaient la paille ou le poil qu'elle portait à la gueule; et enfin elles la serraient de si près que, quand cette lapine était parvenue à construire son nid, alternativement travaillant et combattant, ses petits étaient presque aussitôt victimes de la curiosité, qui sait? ou de la jalousie des autres : leurs petits cadavres ensanglantés jonchaient l'appartement au grand déplaisir de la mère, qui en demeurerait plusieurs jours triste, en attendant peut-être de prendre sa revanche.

« Nous avons même vu des femelles faire leurs petits durant une chaude mêlée, ou avorter par suite de coups ou d'accès de colère. »

Cependant, à voir ce qui se passe en l'état de complète indépendance non-seulement dans cette espèce, mais dans le plus grand nombre des autres, on peut supposer que la lapine préférerait accoucher dans le calme, loin du mouvement inévitable de la vie en commun. Ceux-là donc se conforment à ses goûts, qui tiennent habituellement isolée, dans une cabane un peu vaste, et bien exposée, un peu retirée, la femelle dont la destination est de fournir une certaine carrière comme reproductrice.

A l'époque du sevrage, les jeunes sont trop faibles pour être mêlés aux plus âgés et aux plus forts. Ils doivent avoir ou leur cabane particulière, ou leur cour séparée, dans laquelle ils demeurent entre eux jusqu'à l'âge de trois mois environ.

Dans un clapier bien entendu, il y a donc l'habitation des pères; la villa des portières; le petit et le grand collège. Dans ce dernier, on n'entre guère avant trois mois révolus et l'on ne devrait y rencontrer que des femelles innocentes et des chapons. Que si, contrairement aux sages recommandations d'une pratique éclairée, on laisse entiers les mâles, il y a nécessité absolue de séparer les classes. Alors nous aurons encore le côté des messieurs et le côté des dames. C'est une petite complication inutile qu'on fera bien d'éviter à tous les points de vue en tranchant dans le vif, en neutralisant sans exception tous ceux qui ne doivent pas, un jour, travailler dans le sens d'une bonne reproduction.



Toutes ces précautions, toutes ces recommandations vont bien à l'encontre des idées ou des observations poétiques de l'histoire naturelle. Est-ce celle-ci qui a mal vu tout d'abord ? Est-ce une domesticité un peu trop étroite qui a modifié les mœurs de la population captive ? Je ne sais pas. Toujours est-il que je ne retrouve ni dans les petites éducations, ni dans les éducations de moyenne importance, la preuve de cette assertion, par exemple : « Si vous voulez trouver des pères modèles, allez les chercher dans les clapiers. » On nous avait tracé un portrait plein de charme de l'angora. Il a, disait-on, l'amour de la société, le respect de la famille, et l'on a tiré de l'existence de ces dons de nature une conséquence pratique sur laquelle on a insisté, à savoir : la possibilité de les élever en troupe assez nombreuse.

Eh bien ! l'expérience s'est inscrite en faux contre cette assertion, car en cherchant à la vérifier on s'est heurté à la vérité vraie que j'ai laissé dire à M<sup>lle</sup> Lard, un peu plus haut. Le mâle des engoras ne vaut pas mieux qu'un autre ; il tue ses petits quand ils le gênent, lorsqu'ils lui enlèvent les préférences de sa femelle.

Maintenant, faut-il ajouter plus de créance à ce joli racontage rapporté par Buffon ? « Un gentilhomme de mes voisins, a dit l'illustre écrivain, qui pendant plusieurs années s'est amusé à élever des lapins, m'a communiqué ces remarques : « J'ai commencé par avoir un mâle  
« et une femelle seulement, le mâle était tout blanc, et  
« la femelle toute grise, et dans leur postérité, qui fut  
« très nombreuse, il y en eût beaucoup plus de gris  
« que d'autres, un assez bon nombre de blancs et de mê-  
« lés, et quelques-uns de noirs..... Quand la femelle  
« est en amour, le mâle ne la quitte presque point ; son  
« tempérament est si ardent que je l'ai vu se lier avec  
« elle cinq ou six fois en moins d'une heure.....  
« La paternité, chez ces animaux, est très respectée.  
« J'en juge ainsi par la grande déférence que tous mes  
« lapins ont eue pour leur premier père, qu'il m'était  
« aisé de reconnaître à cause de sa blancheur, et qui



« est le seul mâle que j'ai conservé de cette couleur. La  
« famille avait beau s'augmenter, ceux qui devenaient  
« pères à leur tour, lui étaient toujours subordonnés.  
« Dès qu'ils se battaient, soit pour des femelles, soit  
« parce qu'ils se disputaient la nourriture, le grand-père  
« qui entendait du bruit, accourait de toute sa force,  
« et dès qu'on l'apercevait, tout rentrait dans l'ordre,  
« et s'il en attrapait quelqu'un aux prises, il les sépa-  
« rait et en faisait sur le champ un exemple de puni-  
« tion. Un autre preuve de sa domination sur toute sa  
« postérité, c'est que les ayant accoutumés à rentrer  
« tous à un coup de sifflet, lorsque je donnais le signal,  
« et quelque éloignés qu'ils fussent, je voyais le  
« grand-père se mettre à leur tête, et quoique arrivé  
« le premier, les laisser tous défiler devant lui et ne  
« rentrer que le dernier.... Je les nourrissais avec du  
« son de froment, du foin et beaucoup de genièvre.  
« Il leur en fallait plus d'une voiture par semaine ; ils  
« en mangeaient toutes les baies, les feuilles et l'écorce,  
« et ne laissaient que le gros bois. Cette nourriture  
« leur donnait du fumet, et leur chair était aussi  
« bonne que celle des lapins sauvages. »

Le gentilhomme, auteur de cette historiette, fut M. le Chapt du Moutier. A Dieu ne plaise que je l'accuse de n'avoir pas été véridique alors même que je soupçonnerais quelque exagération involontaire de langage, mais j'ai vainement essayé de constater que ces mœurs édifiantes et patriarcales de l'espèce, au temps jadis, sont encore celles de l'espèce « au jour d'aujourd'hui. » Les générations actuelles ne valent donc pas, sous ce rapport, celles qui ont fait les délices de nos ancêtres. Heureusement, tout cela n'a qu'une médiocre importance. Je conclus néanmoins du présent au passé que, dans des clapiers bien réglés, on doit tenir compte des nécessités de séparation et d'isolement dont j'ai parlé.

C'est aussi l'avis du frère Espanet, qui donne entre autres, dans son excellent petit livre de *l'Éducation du lapin domestique*, un plan d'établissement fort bien raisonné et que pourraient prendre pour modèle ceux qui



voudraient construire tout exprès en vue de l'éducation des lapins de clapier.

« Ce plan consiste à entourer une cour de bâtiments légers, à charpente simple, et dont le revers unique déverserait les eaux de la toiture en dehors. Deux ailes seraient destinées aux femelles, chacune y aurait sa loge le long de l'un des murs. Vis-à-vis seraient celles des mâles, un pour chaque section de dix femelles. Chaque section comprendrait une lettre de l'alphabet, car il faut que chaque sujet ait son nom et son numéro. Par exemple, pour la première section, le mâle s'appellerait Jeannot et les femelles Abondine, Agoutine, etc. Pour la seconde section, le mâle aurait nom Sultan, et les femelles recevraient par ordre ceux de Babinette, Blanchette, etc. Pour la troisième, le mâle s'appellerait Brutus, et les femelles Celluline, Citérine, et ainsi de suite.

« Entre les loges des mâles, il y aurait l'intervalle d'à peu près huit loges. Tous ces espaces libres pourraient être transformés en galerie ou grandes loges au moyen d'un treillage. On y placerait, pendant environ un mois, les petits qui sortent du sevrage. Nous les désignerons sous le nom de *Transitins*. Ils seront lancés à l'âge de trois mois dans les divisions plus avancées, car ils auront déjà passé un mois dans la division du sevrage, comme nous allons le dire. A cette époque on n'a plus rien à redouter pour leur vie; ils peuvent se passer de tout soin particulier.

« Dans cet établissement, on devrait installer le sevrage dans trois petits appartements qui occuperaient les angles des bâtiments du côté des mères. Ces appartements, pour être plus sains, devraient avoir le sol un peu plus élevé que les autres, être aérés comme eux et munis chacun d'un petit poêle où l'on ferait du feu en hiver, si cela est nécessaire. De cette manière, les petits qu'on sépare de leurs mères pourraient recevoir les soins spéciaux qu'ils exigent, et n'éprouveraient aucune fâcheuse rencontre pendant un mois environ qu'on les y retiendrait. Alors l'établissement ne se ressentirait point des rigueurs de l'hiver, qui retarde et diminue souvent les produits, lorsqu'on n'a pas d'appartements suffisamment chauds pour le sevrage. Voilà pour les deux premiers côtés des bâtiments.

« Les deux autres côtés, divisés par compartiments au moyen de treillages et de grillages<sup>1</sup>, contiendront tous les lapereaux de deux mois et au-dessus, suivant leur âge et leur sexe. Par exemple, un côté sera divisé en quatre compartiments principaux, avec des treillages de 140 centimètres de hauteur, pour que les lapereaux ne puissent pas sauter par-dessus; il faut aussi que les lattes n'aient

<sup>1</sup> Il est plus convenable de faire toutes les séparations avec de la toile métallique. On a l'avantage de voir d'un coup d'œil tout ce qui se passe dans une même salle, et chaque loge, comme chaque compartiment, est bien mieux aérée.



pas plus de 3 centimètres d'écartement, de crainte qu'ils ne se glissent à travers leurs intervalles.

« Ces quatre compartiments seront partagés en deux, afin de séparer les lapereaux mâles des lapereaux femelles. Ainsi, ceux qui proviennent des *Transitins* passeront dans le compartiment des *Primins*, et ainsi de suite dans ceux des *Secondins*, des *Tiercins* et des *Quartins*, en réglant ces mutations de telle manière qu'au sortir des *Quartins* les lapereaux mâles et femelles, toujours séparés, aient atteint l'âge de cinq mois.

« Dans un établissement un peu considérable, de cinquante lapines par exemple, on conçoit que des subdivisions dans chacun des compartiments deviendraient nécessaires, puisqu'il y aurait environ cent cinquante lapereaux dans chacun. On ne leur donne pas une seule fois à manger, on ne se présente pas une seule fois devant eux, sans que leur voracité ne les porte à venir en masse, les uns sur les autres, pour se disputer la nourriture ou se placer le plus favorablement pour la recevoir. Ces manœuvres tumultueuses sont très-nuisibles à leur santé et à leur belle venue. Il faut au moins atténuer ces inconvénients en les plaçant par compagnie de trente ou quarante dans autant de sous-divisions ou loges communes.

« Le quatrième côté des bâtiments serait occupé par la division des *Adultes*, c'est-à-dire des lapereaux qui auraient environ six mois. C'est de là qu'ils sont retirés pour la vente; c'est de là qu'on extrait les mâles pour les couper et les mettre à l'engrais; c'est là enfin que l'on prend les plus beaux sujets pour le remplacement des mâles et des femelles, ou pour l'agrandissement de l'établissement. Ces sujets forment ce que nous appelons la *Réserve*. On les place dans deux loges assez spacieuses, destinées, l'une aux lapins, l'autre aux lapines, pour leur donner quelques soins particuliers en attendant de les mettre dans l'appartement des mères ou des mâles.

« Ces deux loges de réserve seront donc placées dans cette partie des bâtiments, ainsi que les loges des lapins à l'engrais. Il y aura aussi un lieu convenable pour exécuter les divers travaux de réparation et tout ce qui pourrait troubler le silence des salles. On y déposera les instruments nécessaires au nettoyage : brouettes, paniers, râteaux, fourches, pelles, balais, racloirs, etc., et les objets tels que cases à nicher, petites mangeoires, râteliers, etc. »

Rien ne manque ici, tous les besoins ont été prévus, et je retrouve dans l'installation si bien entendue de ce clapier le savoir intelligent, le sens pratique de Lariton, lorsqu'il a édifié, installé les divers aménagements de sa garenne close.

Je reviens maintenant à l'affaire un peu trop négligée du chaponnage des mâles, car je ne vais pas, comme



certains écrivains, jusqu'à demander qu'on étende le bénéfice de l'opération aux femelles. Ce serait la perfection peut-être, mais la perfection ne saurait être qu'une exception, et les masses me préoccupent avant les individus. D'ailleurs, les plus difficiles et les plus délicats peuvent se contenter des femelles telles que la nature les a faites avant qu'elles aient connu le mâle, si l'élevage en a été soigné; j'entends dire par là si elles ont été substantiellement nourries, proprement tenues toujours, si elles ont vécu chastement, et si elles n'ont pas été engraisées outre mesure : s'il faut de la graisse, pas trop n'en faut.

Il n'en est plus de même du mâle. A part qu'il est plus difficile et plus coûteux à élever, le coq ne vaut pas le chapon; c'est un fait. Nul ne s'y trompe; il n'est pas besoin pour cela d'être « un bec fin, » un gourmand numéro un. Et voyez comme il faut toujours admirer les œuvres de la Providence. Entier, le lapin domestique n'est de bonne qualité que très-jeune, lorsqu'il a été exceptionnellement nourri, délicatement parfumé par le régime, et savamment préparé par la cuisinière; chaponné, au contraire, il prend de la valeur comme aliment et rembourse à plus haut prix les frais de son éducation, qui en devient plus complète et plus profitable, tout en se prolongeant un peu plus; par surcroît, enfin, il supporte si bien l'opération qu'on le croirait fait tout exprès pour elle. La vérité est que vers deux ou trois mois, un peu plus tôt même, à ce que l'on assure, mais je doute qu'elle soit possible alors, il la subit sans aucun risque et presque sans s'en apercevoir, car il ne jette pas un cri entre les mains de son bourreau et se guérit, sans montrer ni chagrin ni le moindre signe de malaise, en vingt ou trente heures.

Que de motifs pour en faire un neutre, puisque lui-même n'a pas conscience de l'outrage qu'on lui inflige dans l'intérêt de notre sensualité! Ici le doute n'est même pas permis. L'expérience a décidé depuis longtemps, et renouvelle aussi fréquemment qu'on le veut, un enseignement toujours le même. Un développement plus rapide, une utilisation plus complète de la nourri-



ture, une fourrure plus touffue et plus estimée, une viande plus tendre, plus faite et de meilleur goût, toutes circonstances égales d'ailleurs; la possibilité de laisser ensemble mâles et femelles dans un clapier commun, tels sont les principaux avantages du chaponnage des mâles. On a donc tort de n'en pas généraliser la pratique et d'offrir, à la place d'une sorte de gibier succulent, des animaux dont la chair, dure et filandreuse, est imprégnée de cette senteur forte et désagréable qui est particulière au mâle.

Dans sa condition naturelle, je le répète à dessein, le lapin dont on n'a pas besoin pour la production est un être malfaisant qu'il faut tenir soigneusement séparé des femelles, des petits et des neutres. Dans ce siècle de fer, il tourmente sans vergogne les premières, tue les seconds sans pitié, et maltraite ignominieusement les derniers, pour lesquels il n'a plus qu'un souverain mépris. Ce ne sont pas là des conditions indispensables à la réussite des éducations les plus ordinaires.

C'est de très-bonne heure, je l'ai dit, vers l'âge de trois mois, par exemple, qu'on doit procéder à la petite formalité. C'est, du reste, chose facile entre toutes, car elle se borne à une simple incision des glandes avec des ciseaux, après avoir ouvert d'un seul coup la peau fine qui les recouvre.

Voici l'opération réduite à sa plus simple expression. Elle est beaucoup moins compliquée que sur le coq, et réussit aussi d'une manière beaucoup plus constante. Elle demande moins d'une minute; avec un peu d'habitude, on peut expédier une centaine de petits en une heure, sans aucune arrière-pensée, sans la crainte d'en perdre un seul.

Pour ceux qui sont complètement ignorants et qui voudraient tout savoir, je vais rapporter un autre mode opératoire donné par M. Mariot-Didieux, qui l'a décrit en praticien, en homme de l'art, voulais-je dire. Que la description scientifique n'effraye personne; les plus timides peuvent s'essayer sur une jeune bête, et le succès les enhardira bientôt.



« On chaponne le matin, dit M. Mariot-Didieux. Le jeûne de la nuit est suffisant pour débarrasser les intestins d'une surcharge alimentaire. Un aide couche le lapin sur le dos, lui tient solidement les quatre pattes, et l'opérateur incise les bourses. Cette ouverture doit être assez petite et pratiquée à la partie la plus saillante du bord postérieur de la glande. Cet organe ne doit pas être touché, on évite par là une grande douleur, qui est plus nuisible qu'utile au succès de l'opération. Quand le testicule se montre en dehors des bourses, on le saisit avec les doigts de la main gauche et on le tire doucement de ses enveloppes. Cet organe n'est pas rond comme chez la plupart des autres animaux domestiques, mais long et déprimé au milieu. Une portion est externe et renfermée dans les bourses, l'autre portion, plus petite, est constamment dans l'intérieur ; l'anneau inguinal semble le partager en deux parties, dont l'une externe et l'autre interne. Quand la deuxième portion ou l'interne est sortie, le cordon se présente mince et allongé ; on le racle avec la lame du bistouri en évitant de le trancher net et par ce simple moyen on arrête l'hémorrhagie des vaisseaux. Par suite de cette conformation de l'organe, dont une portion doit traverser l'anneau inguinal, il peut en résulter des hernies inguinales qu'on prévient en pratiquant quelque points de suture serrée sur la peau des bourses.

« On graisse les plaies avec un peu de saindoux et mieux vaut avec un peu de pommade camphrée. Le lapin châtré doit être placé en lieu tempéré et sur une litière douce pendant trois à quatre jours. »

Quant aux effets de l'opération, M. Mariot-Didieux les juge comme tout le monde.

« Elle a pour but, dit-il, d'anéantir les passions, de procurer aux opérés un calme avantageux à leur développement, de rendre leur chair plus tendre, plus savoureuse, de faciliter et de hâter leur engraissement. Leur poil devient plus luisant, plus fin, plus soyeux, plus fourni, et leur fourrure acquiert plus de valeur.

« Le lapin *riche* ou argenté prend une couleur plus blanche, ce qui en double ou même en triple la valeur. C'est là tout le secret pour obtenir ces fourrures imitant ce qu'on désigne sous le nom de vaire ou petit-gris. Le lapin blanc de Chine ou polonais approche de la finesse et de la blancheur de la martre zibeline. »

De cinq à six mois, les animaux qu'on veut préparer à la vente d'une manière toute spéciale doivent être retirés de la cour commune, et placés dans la case à engraissement. On les nourrit d'aliments un peu plus substantiels ; on les tient surtout dans un lieu paisible, à température douce, à l'extrême propreté, et dans lequel on ne laisse pénétrer qu'un demi-jour.



La luzerne, le trèfle, l'avoine en grain ou seulement concassée, un peu de persil ou de pimprenelle composent, entre autres, d'excellentes rations d'engraissement. On arrive à la perfection en ajoutant un peu de lait pour boisson, 2 décilitres par jour et par tête.

Quinze à vingt jours de ce régime font de magnifiques animaux, à la chair relativement savoureuse et délicate, si, condition *sine quâ non*, ils ont été tenus dans une litière saine et fraîche ou même parfumée, s'ils ont toujours respiré dans un milieu complètement salubre un air pur.

La mauvaise réputation qui s'est attachée à la viande du lapin de clapier, je ne saurais trop le redire, n'est point inhérente à l'espèce, mais à l'éducation vicieuse à laquelle l'animal domestique reste soumis ; la saveur fade et quelquefois désagréable qu'on lui trouve a presque toujours été contractée par le séjour du petit quadrupède dans une atmosphère non renouvelée et sur l'accumulation rapide de son fumier.

Suivant le volume de sa race, lequel est dans la dépendance très-étroite du régime, le lapin gras pèse 2, 3, 4 ou 5 kilogrammes. Toutes choses égales d'ailleurs, celui qui a été chaponné à deux ou trois mois acquiert, en poids, dans le même laps de temps et sous l'influence de la même alimentation, un cinquième en plus. Sa chair est aussi plus tendre et de meilleur goût.

C'est de six à huit mois qu'il faut vendre et livrer pour la consommation. La viande est mûre à cet âge, si l'élevage a été substantiel et judicieux.

On a conseillé à ceux qui veulent connaître l'âge exact des reproducteurs, ou des animaux angoras qu'on cultive pour la récolte du poil, de faire chaque année une fente à l'une des oreilles. Pour les reproducteurs, il vaut mieux inscrire la date de la naissance sur un carré de papier que l'on applique sur la porte de la cabane. Il n'y a pas à se tromper pour les élèves, si on les vend tous de six à huit mois.



## VI. Les maladies.

En insistant beaucoup sur les indications de l'hygiène, nous avons dit comment on peut éloigner des éducations de lapins la plupart des mauvaises chances qui, dans les circonstances contraires, les menacent. Les pertes se réduisent à une proportion tout à fait insignifiante lorsque l'ordre, la propreté, la bonne entente prennent la place de l'incurie. Des animaux qu'on ne garde pas une année entière peuvent être facilement soustraits aux mauvaises influences : le petit capital engagé dans un élevage aussi rapide rentre vite et se grossit des bénéfices certains qu'il procure.

Malgré tout, néanmoins, aucune réunion d'animaux n'est complètement à l'abri de certaines misères ou de ces maladies de passage dont la cause demeure souvent inconnue. Sous ce rapport, il y a lieu de profiter de l'expérience acquise, et quelques mots peuvent encore être utilement placés ici.

Tous les lapereaux passent par la mue comme d'autres animaux par la deuxième dentition. Ce ne sont pas des maladies assurément, mais deux manières de crise qui se compliquent et déterminent quelquefois un trouble fonctionnel assez grave pour nuire à la croissance ou tout au moins pour la retarder, et diminuer ainsi les profits de l'élevage. Chez les animaux substantiellement allaités, et convenablement traités au sevrage, ces crises passent presque inaperçues. La propreté, la chaleur, une bonne nourriture sont les meilleurs préservatifs contre la mortalité qui sévirait sur des produits chétifs et malingres. C'est du trentième au quarantième jour que le premier poil tombe pour être remplacé par une fourrure permanente. A cette époque donc, les soins ne doivent être que plus attentifs.

Les affections vermineuses envahiraient facilement les grandes éducations entreprises dans de mauvaises conditions, dans des habitations humides et avec des aliments trop aqueux; elles naissent aussi dans la malpropreté. Elles sont le propre des animaux mal tenus



et qu'on laisse croupir dans la fange. Il en est de même de l'hydropisie qui se manifeste assez fréquemment dans des circonstances pareilles. On peut combattre jusqu'à un certain point ces maladies par l'usage d'une alimentation très-riche et de certaines substances toniques, excitantes, mêlées au son ou à la farine d'orge. Quoiqu'on fasse cependant, on n'obtiendra jamais d'animaux qui ont été la proie de cette vermine que de la viande flasque, peu nutritive et de mauvais goût. Il est donc bien préférable de s'attacher à prévenir l'invasion de ces maux par une bonne hygiène qui fera de bons élèves d'une défaite beaucoup plus avantageuse. Que si l'on se trouvait néanmoins dans une localité basse ne produisant que des herbes trop aqueuses, il faudrait combattre ces mauvaises influences de manière à en prévenir les effets, et l'on y réussirait en assaisonnant les aliments, en faisant entrer dans le régime habituel des feuilles de saule et des pelures d'osier. Dans ces conditions, on ne conserverait aucun des élèves en vue de la reproduction ; on prendrait ailleurs des reproducteurs de bon choix et s'annonçant comme devant être très-rustiques. L'influence de l'hérédité serait toute puissante ici ; il ne faudrait pas la laisser s'ajouter à celle des circonstances extérieures notoirement défavorables. En procédant de la sorte, l'élevage n'offrirait encore que de bonnes chances.

La gale afflige aussi le lapin. Par les causes qui l'amènent, cette affection est la très-proche parente de celles dont il vient d'être question. Elle a particulièrement son siège à la face interne des oreilles. Sans ôter l'appétit aux animaux, elle les empêche de croître et les conduit au marasme. On applique le traitement de la gale. Comme elle est essentiellement contagieuse, nous conseillons de sacrifier immédiatement tout lapin qui en est affecté et de procéder ensuite à l'assainissement de la cabane.

Il y a encore un mal d'yeux, une ophthalmie, causée par l'action irritante des vapeurs ammoniacales qui se dégagent des fumiers. Sur les très-jeunes lapereaux, cette



ophthalmie revêt une certaine gravité et nuit au développement par la souffrance qu'elle inflige. Il est bien aisé de prévenir ce mal en nettoyant les loges, comme nous l'avons recommandé sous toutes les formes.

La constipation est déterminée par le froid intense et une nourriture sèche exclusive. Plus de chaleur, une alimentation plus aqueuse, l'usage de boissons rationnées donnent raison de cette indisposition, comme l'ordre et la méthode dans la distribution des aliments préviennent les indispositions mortelles.

Faut-il considérer comme une maladie l'excès d'embonpoint? Oui, sans aucun doute, et c'est plus qu'un simple inconvénient, c'est un mal qui nuit essentiellement à la prospérité de l'élevage. Sur ce point, écoutons le frère Espanet, car sa parole est toujours un enseignement.

« Par l'état de domesticité, dit-il, et probablement aussi par l'influence du climat, de la qualité de l'herbe, du froid, etc., les sujets s'engraissent par le seul progrès de l'âge, et la plupart des femelles, après quelques nichées, deviennent impropres à la reproduction par excès d'embonpoint. On pourrait assimiler les lapins, dans ces cas, aux cochons qui, dans plusieurs provinces, s'engraissent beaucoup plus facilement que dans d'autres.

« Quoi qu'il en soit, après avoir choisi et mis en loge des femelles de six mois, fort bien organisées, d'une taille allongée et d'un embonpoint très-médiocre, on est tout surpris qu'à travers les fatigues de plusieurs nichées, et à la suite d'un régime d'ailleurs assez sobre, elles changent quelquefois si bien en un an, qu'elles paraissent appartenir à une race spéciale et toute autre : leur croupe s'arrondit, leur taille devient massive et leur cou s'embarrasse dans un vaste repli de peau. En cet état, beaucoup de personnes les prennent effectivement pour des sujets d'une race différente, et en font une *race à jabot*.

« Il est nécessaire de remplacer ces lapines, avant même que leur jabot ou repli de la peau du cou soit tout à fait prononcé; car, si l'on attendait ce moment, on en perdrait un grand nombre par suite du part. Ce jabot est le signe et l'effet d'une surabondance de tissu graisseux dans tous les organes de l'animal. Le cœur, les reins, les intestins, tous les organes principaux sont entourés de graisse, et la gestation, loin de tourner cette surabondance organique au profit des petits, n'a souvent pour résultat que des avortons; ou, quand de telles lapines mettent bas, en supposant qu'elles soignent leurs nichées, elles n'ont ordinairement pas assez de lait pour les nourrir.



« Nous venons de dire que si l'on attend trop pour les mettre de côté, on en perdra un grand nombre. En effet, cet excès d'embonpoint les dispose éminemment aux inflammations d'entrailles ; et à peine ont-elles mis bas qu'elles périssent d'une péritonite *puerpérale*, comme nous nous en sommes assuré par plusieurs autopsies faites avec soin et en compagnie d'hommes de l'art ; souvent même elles ne peuvent aboutir, et elles meurent par suite de la putréfaction des petits ou par la chute du *ventre*. »

L'excès de nourriture détermine parfois chez les lapereaux sevrés, un mal particulier qu'il ne faut pas confondre avec l'hydropisie ou *gros ventre*, et qu'on nomme *enflure du ventre*, c'est une indigestion par surcharge d'aliments. Les jeunes ne savent pas se modérer dans la gourmandise, ou plutôt dans la voracité, une disposition qui expose à bien des mécomptes.

Cette voracité s'explique d'ailleurs par les besoins incessants de l'économie pendant toute la durée d'un accroissement rapide, et telle est bien sa cause, en effet, car elle ne guérit pas l'animal d'une maigreur à laquelle l'éleveur a souvent peine à se résigner, surtout lorsque le sevrage a été un peu prématuré ou lorsque la mère, par une circonstance quelconque, n'a pas été nourrice suffisante. Il faut pourtant se familiariser avec cet état et n'en pas tirer mauvais augure lorsqu'il coïncide avec tous les signes de la santé. Effectivement, lorsqu'elle est modérée, la maigreur est la condition normale des jeunes, la suite nécessaire de la croissance.

« La charpente osseuse, dit le frère Espanet, se développe avec le système cutané aux dépens des autres systèmes organiques, et c'est pour cela que les jeunes lapins ont le ventre proportionnellement plus gros que les adultes. Bientôt le système musculaire se développe, et ils n'en deviennent que plus robustes et mieux disposés à engraisser.

« jusqu'à l'âge de quatre à cinq mois, les lapereaux sont et doivent être maigres ; ce n'est qu'après cinq mois que les organes abdominaux sont le siège d'un travail organique, dont le résultat est de produire un sang plus riche, d'où le développement des systèmes musculaire, graisseux et reproducteur. Un lapin qui engraisse à l'âge de quatre à cinq mois est dans un état anormal ; la diarrhée le menace de près ; elle se déclare souvent. *Il se fond*, disent alors les gens de la campagne. C'est une vérité pathologique revêtue du langage populaire. »

Le traitement de l'enflure du ventre par excès de



nourriture est fort simple. On la traite par les contraires, par le jeûne conséquemment. On tient les malades au soleil ou bien on les place devant le feu, et on leur présente quelques tiges de menthe poivrée qu'ils dévorent avec avidité. Ce stimulant active la digestion et d'ordinaire la guérison ne se fait pas beaucoup attendre.

**VII. Deux liquidations pour cause de cessation de commerce.**

Tout le monde se dit volontiers cette vérité devenue banale : la comptabilité est un contrôle qui ne trompe jamais. Cependant, tout le monde ou à peu près s'en tient à la déclaration théorique. Très-clair-semés, en effet, sont les mieux avisés, c'est-à-dire ceux qui passent à la pratique, ceux qui ouvrent des livres à chacune de leurs spéculations.

On aimerait assez à se rendre compte de toutes choses ; mais on craint un peu sa peine. Au début, l'innovation effraie ; on voit se dresser devant soi quelques difficultés qu'on s'exagère à plaisir, et l'on ferme les yeux, et l'on s'enfonce un peu plus profondément encore dans les ténèbres de l'incurie.

Un jour, il me prit fantaisie d'amener à la comptabilité du clavier un brave petit marchand de campagne qui avait une comptabilité quelconque pour son commerce, un commerce universel s'il vous plaît, qui n'avait ni commencement ni fin. Cependant on ne trouvait rien, bien qu'il y eût de tout dans la MAISON GUÉRIN, appellation un peu prétentieuse qui surmontait une petite porte basse et rapiécée, ressemblant plus à l'entrée d'un terrier qu'à celle d'un magasin ou d'une simple boutique.

Rien qu'à voir le gîte, on en devinait l'habitant. J'y fus assez habile. Je le savais par cœur après y avoir pensé un soir en m'endormant, et le lendemain matin en m'éveillant. Alors j'allai droit à lui.

« Vous n'êtes pas pour moi une nouvelle connaissance, lui dis-je, monsieur Guérin ; j'ai bien l'honneur de vous saluer. Comment se porte Madame ? Comment va Mademoiselle ? »



La glace était rompue. Le gros petit homme apoplectique me fit mille politesses ; il voulait me faire partager, « sans cérémonie, » sa soupière de café au lait. Il appelait de ce nom fallacieux une affreuse décoction de chicorée frelatée, étendue d'eau blanche, sous prétexte de lait, et sucrée avec de la cassonade. Je n'étais pas venu pour cela. Quelques questions, adroitement parfumées d'un peu de flatterie, lancèrent mon voisin. Il n'avait pas sa langue dans la poche. Je fus bientôt au courant de son passé, de son présent et de ses projets d'avenir. Je me laissai complaisamment « raser » de près ; mais aussi je visitai la maison Guérin de la cave au grenier, y compris un petit clapier infect où je vis, à ma grande stupéfaction, des animaux d'un très-beau développement.

C'était mon affaire. Je mis sans peine la conversation sur ce sujet, et j'en appris long sur des éducations déjà anciennes, mais fort accidentées. Les mères étaient magnifiques ; les nichées naissaient en nombre très-variable ; parfois elles venaient à bien, plus souvent la mortalité les emportait au moment où l'on pouvait se croire le mieux à l'abri de tout sinistre, tant la vie paraissait pleine et satisfaisante au beau milieu de ces cabanes impossibles, où la lumière venait peu, où le fumier s'entassait pendant des mois et des mois.

M. Guérin et moi fûmes vite une paire d'amis. Il aimait à parler du progrès ; il recevait de quatrième main le petit journal de l'arrondissement, et consacrait tous ses dimanches à la lecture de quelques livres qu'il recommençait, *ne varietur*, dès qu'il les avait finis. Je trouvai dans « sa bibliothèque » un excellent petit *Traité de l'Education du Lapin*, qui faisait miroiter à ses yeux, depuis une quinzaine d'années, l'agréable perspective de 3,000 livres de rentes : le brave homme n'y avait vu que cela. La fin lui souriait beaucoup et l'alléchait fort, seulement les moyens lui échappaient.

Le lapin étant devenu son dada, nous mettions à tout propos le cap sur l'animal. Quand le terrain fut bien préparé, je fis à M. Guérin cette proposition hardie :



— Partageons vos mères, vous et moi en aurons alors six, et nous marcherons de conserve, chacun de notre côté, vers un résultat sérieux. Nous traiterons mères et produits comme nous l'entendrons, nous aurons un livre de comptabilité, nous serons loyaux, exacts en toutes choses, nous nous visiterons réciproquement. Quand cela nous conviendra, nous nous inspecterons de même, et, lorsque nous en aurons assez tous deux, nous ferons notre liquidation afin d'avoir le dernier mot de tout cela, et de savoir enfin s'il y a ou s'il n'y a pas profit à élever des lapins.

— Très-honoré de devenir votre collaborateur, me dit d'un air très-fin et en souriant M. Guérin; j'accepte avec enthousiasme. »

L'éducation a duré deux années entières : du 1<sup>er</sup> juillet 1862 au 1<sup>er</sup> juillet 1864. Nous venons de faire, chacun, notre liquidation; c'est le résultat sommaire que je sou mets ci-après au lecteur.

Mon élevage s'est fait en tout d'après les vues et les principes que le lecteur a trouvés, chemin faisant, s'il n'est pas arrivé d'un bond à cette page, dont le titre a pu lui sembler un peu étrange. Quant au papa Guérin, c'est ainsi que je le nomme aujourd'hui, entre éleveurs ces petites familiarités ne tirent pas à conséquence, quant au papa Guérin, il a peu modifié sa routine trentenaire. Il a donné une pâture très-convenable à ses élèves, mais leur hygiène est restée ce que j'ai dit qu'elle était.

Quoi qu'il en soit, voici le résultat sommaire de nos comptes raisonnés, fidèlement relevés sur nos livres de production; je les donne par têtes d'animaux, non en argent. Je désignerai, par courtoisie, le clapier de mon confrère sous le n<sup>o</sup> 1, et le mien sous le n<sup>o</sup> 2. Le papa Guérin sera sensible à cette petite condescendance; il aime les procédés, et moi je pratique volontiers cette maxime d'un autre âge : « Honneur aux anciens. »

En deux années pleines, 6 lapines ont eu,  
chacune (portées).

Clapier n<sup>o</sup> 1. Clapier n<sup>o</sup> 2.

14

15



La moyenne de chaque nichée a été (petits).	10	9
Soit pour la totalité (nombre des portées).	84	90
Et pour la totalité (nombre des naissances).	840	810
La mortalité s'est élevée à.	36,23 p. 0/0	3 p. 0/0
Soit en totalité (nombre des pertes en têtes).	304,33 —	24,30 —
A l'expiration des deux années, le clapier contient (animaux).	98	215
En somme, et déduction faite des sinistres, la production utile a été (têtes).	536	786

Les lapereaux ont successivement quitté chaque établissement entre le cinquième et le septième mois.

Les différences très-notables au profit du clapier n° 2 sont le bénéfice d'une habitation confortable et salubre. Le chiffre effrayant des sinistres dans le n° 1 indique la proportion de la mortalité occasionnée par l'air confiné et méphitique de loges malpropres et toujours mal tenues.

L'enseignement est complet.

Toutefois, des épizooties encore plus meurtrières enlèvent des éducations entières, et je sais des producteurs de lapins qui ont encore été plus malheureux que le papa Guérin, sans avoir de plus mauvaises installations que la sienne.

Ce n'est pas avec des conditions pareilles qu'on s'avance vers les 3,000 francs de rente promis aux plus intelligents et aux plus soigneux.

Mon pauvre confrère en élevage, à l'heure où j'écris, est encore tout consterné du résultat comparatif. Il s'était flatté, lui « un vieux praticien, » que la réussite serait plus complète en ses mains que dans les miennes. Il avait compté sans les exigences de l'hygiène, une science qui lui était tout à fait inconnue, mais qui vient de lui entrer dans la tête, comme y entrent la plupart des vérités pratiques, par le gros bout.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la plus grande fécondité des mères, chez mon voisin, qui ne dépose encore son témoignage en faveur d'un fait depuis longtemps révélé par la statistique, à savoir que la misère n'éteint pas, mais développe les facultés prolifiques. Ce n'est pas tout que de naître cependant, encore faut-il naître viable et vivre. C'est ici que la misère, que l'absence de soins, la



malpropreté, que sais-je? reprend activement ses droits.

L'expérience en partie double, faite chez le papa Guérin et chez moi, est une leçon de pratique des plus instructives; elle mérite, je pense, d'être sérieusement méditée, bien apprise et jamais oubliée.





# LE LÉPORIDE

*Habent sua fata.....*, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Des circonstances fort indépendantes de ma volonté ont très-longuement retardé l'impression de ce volume, dont le manuscrit était achevé au commencement de juillet 1864.

Le livre me plaisait en cela qu'il répondait de tout point à son titre. Composé de trois parties : — le lièvre, — le lapin — et le léporide, — il me semblait complet, et j'éprouvais quelque satisfaction à le livrer tel quel à la publicité.

Mais l'homme propose et..... et puis, c'est tout. Après avoir corrigé les épreuves, après avoir autorisé le tirage des six premières feuilles, je me vois forcé de retrancher toute la troisième partie, éprouvant mille et mille regrets de ne pouvoir effacer à chacune des pages précédentes ce nom malencontreux de *léporide*, qui faisait si bien à mon sens, sur lequel j'avais concentré toutes sortes d'espérances et dont la suppression rend, bien malgré moi, mon enseigne menteuse.

J'en demande humblement pardon au lecteur. L'histoire du léporide ne peut plus trouver place ici. L'animal est ou n'est pas. C'est là que nous en sommes encore en ce qui le concerne. Il a ses tenants et ses assaillants; ceux-ci beaucoup plus nombreux que les autres; mais ses partisans, fortifiés par nombre de faits à demi-probants, ne sont pas disposés à céder au nombre seulement. Ils veulent autre chose qu'une négation pure et simple; ils cherchent consciencieusement la vérité dans l'expérimentation.

Des expériences sont en cours d'exécution sur plusieurs points. Celles que j'annonçais dans la partie du livre que je supprime, par nécessité, se poursuivent dès à présent pour aboutir au résultat qui est le secret de



Dieu, et que je dirai franchement et simplement dès qu'il me sera connu.

Mon point de départ et le double mariage du bouquin avec la lapine et du lapin avec la hase.

Je possède, depuis le 24 août 1864, un lièvre mâle et une petite femelle, sa sœur, pris dans un champ à l'âge de 10 jours environ. Les deux captifs ont été artificiellement allaités avec du lait de chèvre, élevés en compagnie de jeunes lapereaux qui n'avaient pas encore 20 jours et qu'on enleva à leur mère. Le lièvre fut mis dans une cabane à deux compartiments avec deux petites lapines; la femelle du lièvre reçut pour compagnon d'élevage un lapereau mâle. Toutes choses ont été fort bien jusqu'à la fin de janvier 1865. A cette époque, une certaine agitation se manifestant parmi le trio de la première cabane, on en retira une femelle. Le lièvre ne se trouva plus ainsi qu'en tête à tête avec l'une de ses compagnes de captivité. Quatre jours après, la jeune lapine laissée fut retirée et remplacée par celle qui avait été enlevée. Sa nouvelle cohabitation dura deux ou trois jours, mais la bataille devint si vive qu'on retira de nouveau la petite lapine, avec la pensée que l'accouplement avait peut-être eu lieu. Le lièvre avait reçu quelques taloches; le poil qui s'était mêlé à la litière le disait assez; mais comme il ne se montrait pas par trop intimidé, on avait pu espérer qu'il avait été le plus fort et qu'on lui avait enfin cédé.

Cette espérance reçut bientôt une sorte de confirmation par le manège des petites bêtes charriant de la paille et s'arrachant le poil du ventre pour confectionner le nid. Alors, on se dit qu'il fallait utiliser un reproducteur aussi précieux. On lui donna une lapine qui avait connu son propre mâle; mais il eût été promptement sa victime si on ne l'avait tout aussitôt rendu à lui-même en enlevant, sans plus attendre, la mégère, qui fut de meilleure composition avec son premier époux ou quelqu'autre des siens.

Après quelques jours d'isolement, bien nécessaires pour faire oublier au lièvre l'énergique assaut qu'il avait eu à soutenir, et auquel il aurait selon toute apparence



succombé, sans une intervention prompte et efficace, on remit dans sa cabane deux autres innocentes, âgées de trois mois environ, et il a fait avec elles excellent ménage.

Mais les premières compagnes n'avaient pas été fécondées. Il est même très-probable qu'elles se sont l'une et l'autre refusées à toute approche. Dans tous les cas, elles sont vides, et les commencements de l'édification du nid n'ont pas été poursuivis.

C'est donc à recommencer. On va rendre les jeunes lapines, l'une après l'autre, au lièvre avec lequel elles ont été élevées, et puis on attendra les événements.

Entre-temps l'agitation est venue aussi dans la cabane voisine habitée par la hase et le lapin; elle est venue un peu plus tard, mais enfin. Ici encore, c'est le poil de lièvre qui a accusé la mésintelligence; alors on a procédé comme pour l'autre cabane, on a retiré le lapin avec l'espoir qu'il avait accompli et consommé l'œuvre suprême du mariage.

Pour le moment, la hase vit seule. A-t-elle été fécondée? A-t-elle seulement consenti à recevoir le mâle. L'incertitude ne sera levée que plus tard. Je crains bien encore ici un résultat négatif; mais je ne puis dire que ce que je sais, que ce qui est.

Or, je n'en sais pas davantage quant à présent.

J'ai le plus grand désir que ce premier degré de l'expérimentation n'échoue pas. Après lui, en cas de réussite viendraient plusieurs questions à élucider, celles de la fécondité des hybrides *inter se*, non-seulement au premier sang, mais dans la suite des générations; celle aussi du degré de métissage auquel se trouverait définitivement fixé, comme race nouvelle, le produit obtenu, au point de vue du plus grand avantage de l'éleveur.

Mais nous n'en sommes pas là et, nous rappelant une très-salutaire leçon, donnée à la postérité par Jean de La Fontaine, nous n'avons en aucune façon envie de vendre la peau de l'ours avant qu'il soit à terre.



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Un mot et un chiffre . . . . .	5
Les deux ne font pas la paire . . . . .	7
Le Lièvre d'Europe ( <i>Lepus timidus</i> ) . . . . .	9
Madame veuve Courte-Queue. . . . .	28
Le domaine privé . . . . .	40
Le Furet . . . . .	48
L'élevage du Lièvre en captivité . . . . .	55
Les Lapins ( <i>Lepus cuniculus</i> ) . . . . .	66
Les considérations économiques . . . . .	82
Les Garennes . . . . .	96
Elevage du Lapin de garenne . . . . .	106
Chasse et destruction. . . . .	119
Le Lapin domestique . . . . .	128
I. Les Clapiers . . . . .	129
II. Les Races . . . . .	144
III. La reproduction . . . . .	159
IV. La nourriture et les soins de l'hygiène . . . . .	185
V. Elevage et engraissement. . . . .	194
VI. Les maladies . . . . .	204
VII. Deux liquidations pour cause de cessation de commerce . . . . .	208
Le Léporide . . . . .	213

## TABLE DES GRAVURES

	Pages
Grav. 1. Le Lièvre . . . . .	12
— 2. La villa des Lapins . . . . .	42
— 3. Maison d'habitation et dépendances du domaine privé. . . . .	47
— 4. Le Furet et son habitation . . . . .	51
— 5. Coupe en élévation perspective d'un tonneau-cabane à deux compartiments pour l'élevage du lièvre . . . . .	63
— 6. Les Lapins de garenne . . . . .	67
— 7. Hangar à Lapins (domaine privé) . . . . .	104
— 8. Râtelier mobile à fuseaux . . . . .	105
— 9. Plan du clapier de M. Roux . . . . .	135
— 10. Élévation perspective du clapier de M. Roux . . . . .	137
— 11. Vue intérieure d'une cabane à lapins chez M. Roux. . . . .	138
— 12. Vue intérieure d'une cabane à engraissement (Bel- gique). . . . .	144
— 13. Lapins riches ou argentés . . . . .	148
— 14. Lapins blancs de Chine . . . . .	151
— 15. Lapins d'Angora . . . . .	153